

Le Lys de Brighton

Barbara Cartland

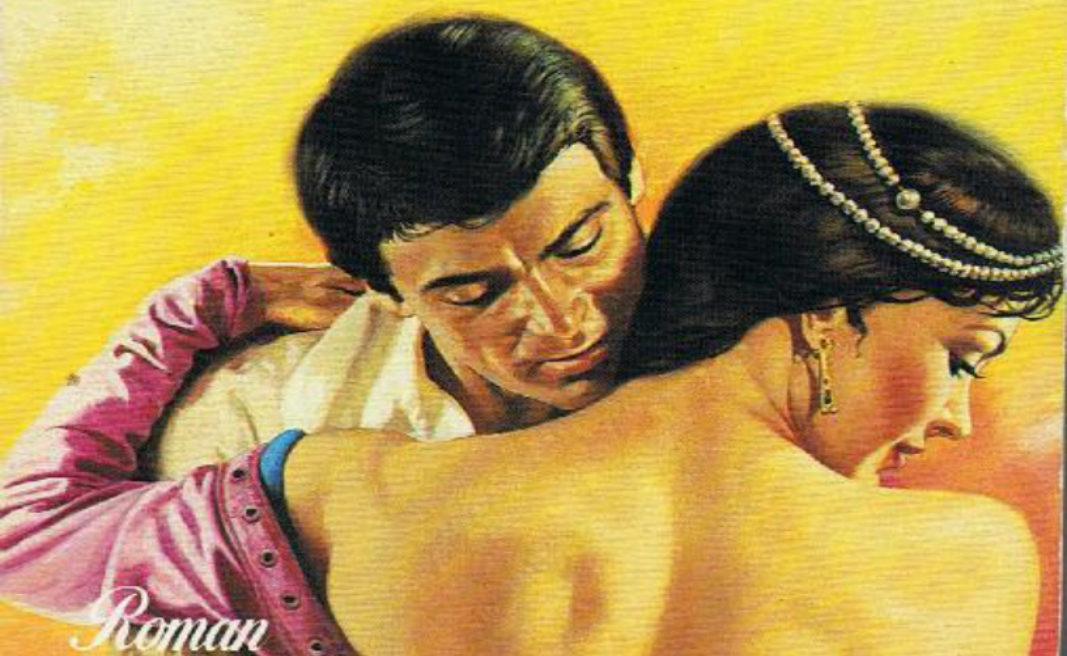
VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



Barbara Cartland

Le lys de Brighton



Résumé :

"Votre beauté se suffit à elle-même!" déclara l'homme masqué en ôtant à lady Roysdon son collier d'émeraudes. Étrange brigand, qui lui vole en même temps un baiser dont le souvenir la hante. Bandit de grands chemins ou gentleman cambrioleur? Galatée veut en avoir le cœur net. Sous prétexte de s'en faire un complice, elle décide de le retrouver. Mais n'est-ce pas plutôt son bonheur qui est en jeu?

NOTE DE L'AUTEUR

La description de Brighton et des nuits dans les bas quartiers de Londres est conforme à la réalité. Pour évoquer les amis du prince de Galles et leurs comportements extravagants, je me suis servie de rapports rédigés à l'époque où se situe Faction, le début du XIXe siècle.

Les bandits de grands chemins, comme les contrebandiers, abondaient autour des endroits fréquentés par la riche société et la cour du prince.

La punition par le fouet infligée aux filles des rues était publique. Ce châtiment fut maintenu en privé de 1817 à 1820.

Galatée est un nom d'origine grecque signifiant ivoire; il désignait une divinité marine dans la mythologie antique.

Des chandelles que soutenaient d'immenses candélabres se dégageait une chaleur presque incommodante. Le mouvement des danseurs, ajouté au parfum entêtant des bouquets, aggravait l'impression générale d'étouffement.

Deux personnes se détachèrent du tourbillon lumineux et se dirigèrent lentement vers les vastes corridors de l'imposante demeure de lord Marshall, un ami intime du prince de Galles.

— Où m'emmenez-vous, d'Arcy? demanda la jeune femme, tandis que s'éloignait l'écho de la musique et que l'on n'entendait plus que leurs pas légers sur le plancher ciré.

— Dans un endroit plus calme, répliqua-t-il. Il y a trop de monde et trop de bruit. Je voudrais vous parler!

La jeune femme émit un rire charmant, qui, malgré tout, trahissait une certaine exaspération.

— Je vous en prie, d'Arcy! Je ne me sens pas d'humeur à agréer ce soir vos « petits entretiens »...

En guise de réponse, il ouvrit une porte dérobée, qui donnait sur un salon vide simplement éclairé par les deux chandeliers d'argent de la cheminée et un candélabre posé sur le secrétaire.

La jeune femme jeta un regard circulaire sur les lieux.

— Quelle pièce charmante! Je n'étais jamais venue ici!

— C'est le refuge de Marshall : seuls ses amis intimes y ont accès.

— Il vous range parmi eux?

— Il est assommant, mais je le connais depuis si longtemps...

La pièce était fraîche, et les rideaux tirés devant les fenêtres entrouvertes laissaient filtrer une brise soufflant dans les ténèbres, qui ne parvenait pas toutefois à faire vaciller la flamme des chandelles. La jeune femme agita doucement son éventail de soie.

— Je ne vous ai jamais vue aussi ravissante, Galatée!

Elle feignit d'ignorer le compliment. Un vague sourire pourtant se dessina sur ses lèvres.

Elle était, sans conteste, d'une ensorcelante beauté: sa coiffure était inspirée de la mode parisienne, et deux bandeaux noirs, parfaitement symétriques, encadraient son fin visage.

Mais c'est à ses grands yeux qu'elle devait l'essentiel de sa séduction : les taches dorées qui parsemaient l'iris d'un vert profond d'une nuance exceptionnelle rappelaient à ses nombreux admirateurs le chatoiement d'un rayon de soleil sur les eaux d'une source.

Elle scrutait avec une extraordinaire intensité et non sans un léger trouble l'homme qui se tenait devant elle.

— Eh bien, d'Arcy?

La question sembla plonger son interlocuteur dans une subite fureur.

— Écoutez! lança-t-il. Vous savez parfaitement ce que je veux vous dire!

— Et vous connaissez ma réponse... Pourquoi donc devrais-je redire des mots dont la répétition va finir par devenir lassante?

— Je ne représente donc rien pour vous? riposta-t-il, le regard enflammé.

Vêtu avec recherche, il n'avait rien à lui envier en matière de séduction.

Dans la salle de bal, rares étaient ceux qui avaient observé le comte de Sheringham et lady Roysdon pendant qu'ils dansaient et on ne pouvait deviner qu'ils rivalisaient d'éclat et de magnificence.

Mais alors que le visage de Galatée Roysdon ne portait encore aucune trace de cette vie dissolue qui faisait tant jaser, celui du comte commençait à payer son tribut à de trop nombreuses années de débauche : les cernes sous ses yeux attestaient les nuits blanches trop fréquentes et la pâleur de son teint l'excès de boisson.

Dans sa colère, il arpentait la pièce avec nervosité et jouait machinalement avec les revers de sa veste cintrée.

— Nous ne pouvons continuer ainsi!

— Et pourquoi donc?

— Parce que je vous désire! Parce que vous vous moquez de moi... parce que je ne supporte plus d'être ainsi bafoué!

— La décision revient à moi seule!

Le ton de Galatée était empreint de lassitude: le sujet commençait à l'importuner. Cette nuance n'échappa point au comte, qui se précipita auprès d'elle, sur le canapé.

— C'est un supplice, Galatée! Ce soir, quand je vous ai vue rire avec le prince, ma résistance a atteint ses limites!

Elle avait détourné les yeux, pour contempler avec indifférence une nature morte, de qualité médiocre.

— Je vous avais pourtant prévenue, avant notre arrivée à Brighton, que vous devriez consentir à ce que je vous aime! insista le comte.

— Et si je refuse? demanda-t-elle, avec une désinvolture provocante.

— Je crois que je vous tuerai, répliqua-t-il avec lenteur.

— Mon cher d'Arcy, pourquoi chercher le drame, soudain? Vous savez fort bien que vous n'avez nullement l'intention de me tuer! Tout ce que vous souhaitez, c'est que je devienne votre maîtresse.

— Je vous épouserai... Vous savez que je vous épouserai... dès que ce spectre que vous appelez votre mari sera vraiment mort.

— Ce spectre est encore mon mari.

— Comment pouvez-vous être fidèle à un homme qui ne voit pas et qui n'entend pas, qui est réduit à un état de vie végétatif et qui n'a déjà plus rien d'humain?

— Je resterai son épouse, jusqu'à son dernier souffle.

— Vous me l'avez déjà dit mille fois!

— Eh bien, vous devez en conclure que je ne vous céderai pas.

— Combien de temps devrai-je encore attendre? se lamenta le comte, avec désespoir.

Comme lady Roysdon ne répondait pas, il ajouta:

— Est-ce que vous vous imaginez que si Roysdon n'était pas riche, il vivrait encore? Non! Ce sont ces fieffés coquins de médecins qui le maintiennent en vie pour se remplir les poches! De quand date son attaque?

— C'était il y a cinq ans.

— Donc juste après votre mariage.

— En effet.

— Il n'a sûrement pas eu le temps de vous apprendre l'amour!

Lady Roysdon gardait un silence obstiné.

— Laissez-moi vous enseigner l'amour, ma délicieuse amie... Laissez-moi vous amener à cette extase qui n'est pas réservée aux hommes et aux femmes, mais que les dieux mêmes connaissent...

Lady Roysdon réprima l'un de ses rires moqueurs qui l'agaçait tant.

— Vous devenez poétique, d'Arcy! Vous allez bientôt imiter ce soupirant que nous avons rencontré il y a un mois et qui m'envoie des odes qui ont pour thème unique mes sourcils! Quel était son nom, déjà?

— Je n'ai, moi, aucune envie de vous écrire! lança le comte avec fureur. Ce que je veux c'est vous tenir dans mes bras, vous embrasser et être sûr que vous m'appartenez !

Lady Roysdon étouffa un bâillement.

— J'appartiens toujours à George, dit-elle. Et puisqu'il n'a pas besoin de moi, je m'appartiens en propre!

Elle se leva avec grâce.

— Venez, d'Arcy. J'aimerais rentrer.

Le comte se redressa à son tour. Il lui fit face et la dévisagea d'un air résolu. Elle devina son intention et soutint tranquillement son regard.

— Si vous essayez de me toucher, d'Arcy, je jure que je ne vous

verrai plus jamais!

— Vous ne pouvez pas me traiter comme vous avez traité Charles et une demi—douzaine d'autres soupirants!

— Je le peux... et je le veux! répondit—elle avec sécheresse. Prenez garde à vous!

— Vous me rendez fou!

— Pas plus que vous ne l'êtes déjà.

Comme s'il s'avouait vaincu, il s'écarta d'un pas.

— Je vais vous ramener chez vous.

— J'ai ma propre voiture, je vous remercie.

— Vous m'accompagnez, ordonna-t-il. Notre conversation n'est pas finie.

— Je ne vois pas la nécessité d'alimenter encore les ragots qui courent à notre propos.

— Que nous importent les commérages? s'indigna le comte. Il faudrait être aveugle, dans le monde que nous fréquentons, pour ignorer que je vous aime... Quand vous m'appartiendrez, on le saura bien, tôt ou tard.

— Mais vous tentez de faire croire que je suis déjà à vous... Vous en faites une question d'honneur!

Elle releva son petit menton avec arrogance.

— J'ai à cœur de faire savoir qu'on le pense à tort!

— C'est perdre votre temps! répliqua le comte, avec rudesse. Vous êtes habituellement moins soucieuse du qu'en-dira-t-on, Galatée!

— J'aurai vingt et un ans dans quelques semaines, rétorqua-t-elle, et je commence à penser que je devrais me conduire avec plus de circonspection.

Le comte éclata de rire et renversa la tête en arrière.

— Plus de circonspection? Vous? Qu'est-il donc advenu de la jeune rebelle qui m'accompagnait à Haymarket pour danser dans les bals fréquentés par les balayeurs de Piccadilly?

Elle ne daigna pas répondre.

— Qu'est-elle devenue, la belle effrontée que j'emmenais à Covent Garden narguer les dandies, celle qui partagea mes équipées et mes frasques avec une désinvolture qui nous valut l'admiration des moins scrupuleux de nos contemporains?

Lady Roysdon détourna la tête.

— J'ai appris aujourd'hui qu'on m'appelait « la scandaleuse lady Roysdon »...

— On vous désigne également comme « la plus belle femme d'Angleterre » : à vous de choisir.

— J'ai eu honte de... notre escapade à Bridewell.

— Je ne vois pas pourquoi, répondit le comte. Ce n'était qu'une plaisanterie et nous avons ri à gorge déployée, en revenant...

souvenez-vous-en.

— Vous avez ri...

— Et nous rirons encore, tandis que je vous ramènerai chez vous. Venez, Galatée, allons saluer notre hôte.

Il offrit son bras, mais, sur le point d'y poser la main, elle se ravisa.

— Non, dit-elle, je ne veux pas affronter la foule de la salle de bal. Du reste, comme vous devriez le savoir, nous ne pouvons pas nous retirer avant le prince.

— Eh bien, nous nous éclipserons sans cérémonie.

Le regard du comte s'attarda sur le charmant visage de lady Roysdon.

— Les autres invités, y compris le prince, vous accapareraient, alors que je veux rester seul avec vous!

Il prononça ces derniers mots avec un tel accent de passion et son regard était si ardent que lady Roysdon en fut alertée. Elle se rappela qu'elle devait toujours se tenir sur ses gardes, en présence de d'Arcy Sheringham.

Il l'avait poursuivie avec insistance depuis le soir de leur rencontre, à Carlton House. Sans qu'elle l'y ait jamais autorisé, il s'était arrogé le droit de devenir son chevalier servant.

Elle était alors très jeune et son innocence à l'égard du monde était absolue. Son mari, confiné par la maladie dans une chambre obscure, entouré d'infirmières et de médecins, la laissait sans défense face à l'adversité.

Et elle se serait sentie tout à fait perdue, pour sa première saison à Londres, sans le comte qui s'était ingénié à la divertir en l'escortant partout.

Son expérience des femmes lui avait appris qu'il ne fallait pas effaroucher cette jeune lady Roysdon dont l'ingénuité, dans la société où ils évoluaient, était le plus sûr des chaperons, beaucoup plus sûr que n'importe quelle duègne.

Son ignorance radicale du monde dressait, en effet, autour d'elle une véritable barrière de protection, et elle n'avait pas donné prise à la critique des femmes qui jalousaient sa beauté mais ne disposaient d'aucune preuve tangible qui leur eût permis de se plaindre.

Mais la constance est rare dans la vie: les exigences du comte s'étaient faites de plus en plus pressantes, et lady Roysdon avait agi de façon plus affranchie. Cette modification dans la nature de leurs relations ne pouvait échapper à personne.

Or, le comportement licencieux des amis du prince de Galles n'était pas chose nouvelle...

Le prince s'était entouré d'un certain nombre de fidèles dont le comportement choquait non seulement les courtisans austères et ennuyeux, mais aussi le public qui devait payer pour les extravagances

éhontées de l'héritier du trône.

Parmi les débauchés qui gravitaient autour de lui, les plus assidus étaient deux fameux ducs, Queens-berry et Norfolk, qui lui rendaient visite à Brighton aussi bien qu'à Londres.

Norfolk, dont les manières étaient déplorables, avait la réputation d'être le gentilhomme le plus alcoolique et le plus négligé du royaume. Queensberry était plus soigné, mais infiniment plus dépravé : d'un tempérament cruel, il s'irritait pour un rien et jurait comme un régiment de sapeurs. La liste des femmes qu'il avait séduites ne cessait de s'allonger, malgré son âge avancé.

A ces deux noms, il fallait ajouter celui de Barrymore associé déjà à de nombreux scandales : le septième comte de Barrymore avait dilapidé une fortune de plus de vingt mille livres et ses plaisanteries barbares et odieuses à l'égard d'innocents lui avaient valu le surnom de « Porte de l'Enfer », Hellgate.

Son plus jeune frère, surnommé « Porte bancaire », Cripplegate, parce qu'il avait un pied-bot, avait un caractère tout aussi déplaisant que leur sœur dont le surnom, « Porte de la Crieuse », Billingsgate, qui faisait référence à un marché aux poissons célèbre pour ses mauvaises fréquentations, était entièrement justifié.

Une nuit, à Brighton, s'attribuant eux-mêmes le nom des « Gais Croque-morts », ils avaient transporté à travers la ville, un cercueil, et frappé aux portes des familles bourgeoises, en annonçant aux bonnes épouvantées, qu'ils venaient chercher le corps...

S'ajoutant à ces exploits d'un goût douteux, avait éclaté le scandale du prétendu mariage secret du prince avec Mme Fitzherbert, de religion catholique; scandale peu propre à faire oublier le désastre de ses noces avec la princesse Caroline de Brunswick et l'accumulation de ses dettes.

Mais le prince possédait une personnalité complexe et ceux qui le connaissaient bien le jugeaient irrésistible : il était doté d'un charme puissant, il manifestait un goût remarquable pour les arts, et il était capable de discourir sur une infinité de sujets. Enfin, il faisait preuve d'une étonnante générosité avec ceux qui avaient su toucher son cœur.

Il était adoré de ses serviteurs et la plupart de ses amis trouvaient dans la façon dont son père l'avait traité une excuse suffisante à sa conduite déplorable.

Mais il était difficile pour une jeune femme de vivre dans son entourage sans mettre en péril sa réputation.

Or, avec la complicité du comte de Sheringham, lady Roysdon avait appris à mépriser les conventions. Mais, alors qu'elle était parvenue à le tenir à distance depuis quatre ans, elle sentait maintenant que son compagnon de jeux commençait à se lasser de ces relations platoniques.

Elle avait, en effet, décidé de fuir Londres pour gagner Brighton, après un incident qui l'avait laissée honteuse.

Elle voulait se libérer de l'atmosphère de désapprobation que ses frasques avaient provoquée, sans pour autant s'assujettir au comte.

Or, il ne s'était jamais privé de clamer son aversion pour cette station balnéaire et, les années précédentes, il avait refusé toujours de suivre le prince dans cette ville qui devait son développement à l'intérêt manifesté par la famille royale pour ce site marin.

Cependant, trois jours auparavant, quand le prince était arrivé, le comte l'accompagnait : lady Roysdon avait compris que la sérénité qu'elle avait espéré trouver en louant une maison au bord de la mer était finie.

Il l'avait accaparée, ce soir-là, dès qu'il l'avait vue paraître au bal. Il n'avait pas craint d'écarter sans ménagement ses cavaliers et son insolence avait offusqué Galatée Roysdon.

Elle ne cessait de se répéter qu'elle ne lui devait rien et qu'il n'aurait aucun droit sur elle tant que son mari vivrait.

Mais elle avait le sentiment qu'il avait fourbi ses dernières armes et elle se sentait absolument démunie devant son insistance.

Tout en lui tendant le bras, il la regardait avec une dureté qui lui coupa le souffle.

— J'ai oublié mon châle dans le vestibule, se hâta-t-elle de dire. Seriez-vous assez aimable pour aller me le chercher? Je crains de me faire remarquer et d'être importunée, si j'y vais moi-même.

— Vous avez raison, admit le comte. Je vais en profiter pour faire avancer ma voiture.

Elle ne protesta pas.

— Je ferai dire à votre cocher de rentrer sans vous attendre, ajouta-t-il.

— Merci, d'Arcy.

Il sembla surpris de cette soudaine capitulation.

— J'espère vous retrouver à mon retour, ironisa-t-il, avec un léger sourire. Je ferais peut-être mieux de verrouiller cette porte pour empêcher vos soupirants de venir vous relancer jusqu'ici...

— Je n'ai plus envie de danser, affirma lady Roysdon, avec une gaieté forcée. Je voudrais rentrer. Je n'aime pas les soirées qui traînent en longueur...

— Vous avez raison. Nous aurions dû nous retirer plus tôt.

— Eh bien, ne nous attardons pas en bavardages inutiles, coupa-t-elle. Je suis lasse et je désire me reposer.

— Si je vous en donne la possibilité! répliqua le comte, avec une expression ambiguë.

Dès qu'il eut refermé la porte, lady Roysdon sembla retrouver toute son énergie. Elle guetta un instant les bruits dans le couloir pour

s'assurer que le comte ne revenait pas sur ses pas et elle s'avança, ensuite, à pas feutrés jusqu'à la fenêtre ouverte qu'elle enjamba.

Elle se hissa avec précaution sur le rebord, en veillant à ne pas déchirer sa robe, et se fondit dans les ténèbres du jardin.

Elle hésita sur la direction à prendre, mais guidée par des lueurs qui scintillaient derrière une haie d'arbres, elle traversa la pelouse : c'étaient probablement les lanternes des cabriolets et des phaétons qui attendaient leurs propriétaires.

Elle n'eut pas de peine à regagner sa propre voiture. Hancocks, le cocher, au service de la famille de son mari depuis de nombreuses années, somnolait sur son siège. De son côté, Jake, le valet qu'elle venait d'engager, bavardait avec d'autres domestiques.

D'abord interloqués par l'apparition inattendue de leur maîtresse, ils ne tardèrent pas à se ressaisir, en affichant l'obséquiosité que l'on pouvait attendre d'eux.

Jake ramassa précipitamment le chapeau garni d'une cocarde qu'il avait eu la négligence d'abandonner à terre.

— Vous désirez rentrer, milady?

— Oui.

Il ouvrit la portière sans perdre un instant et retira du siège la couverture de fourrure destinée à couvrir les genoux de la passagère.

— Demandez à Hancocks d'éviter la grand-route, précisa lady Roysdon. Je crois qu'il y a un raccourci par la vallée.

— Je le connais, milady.

— Eh bien, dépêchons!

— A vos ordres, milady!

Dès qu'il eut refermé la portière, le valet regagna sa place et les chevaux se mirent en marche, longeant la file interminable de voitures qui s'étendait jusqu'au portail. Lady Roysdon se plaqua contre le dossier de la banquette, pour que l'ombre cachât son visage. La voiture s'engagea dans une contre-allée, à vive allure. Et, au bout d'un quart de lieue, ils laissèrent la route de Brighton pour bifurquer sur un sentier étroit et poussiéreux.

Lady Roysdon savait parfaitement que le quadrigé du comte n'aurait eu aucune difficulté à rattraper son léger landau que ne tiraient que deux chevaux. Elle ne lui aurait pas pardonné de venir la relancer contre son gré mais il lui aurait été difficile de s'opposer à sa volonté, dans cette solitude et cette obscurité. Il aurait même été risqué de tenter de discuter dans de telles circonstances.

Aussi, malgré le piètre état de la chaussée, lady Roysdon se sentait en sécurité sur ce chemin: c'était le plus important.

Elle s'installa plus confortablement sur les coussins moelleux de la banquette et rejeta la couverture.

Elle se pencha par la vitre. La brise venue de la mer lui fouettait le

visage, et elle commença seulement alors à échapper à ce sentiment d'oppression qui l'avait saisie dès qu'elle avait reconnu le comte dans la salle de bal.

Quelle attitude devrait-elle adopter avec lui? Certes, elle eût réagi différemment deux ans auparavant. Mais elle savait maintenant que, même libre, elle n'aurait aucun désir de l'épouser.

Elle éprouvait désormais une répugnance presque physique à son égard, bien qu'il parvînt encore à la divertir. N'était-ce pas d'ailleurs la seule raison pour laquelle elle l'avait préféré à tous ses autres soupirants?

Ils avaient tous tenté de la persuader que la fidélité conjugale était hors de saison et ne convenait qu'aux laiderons. Mais devant sa résistance, la plupart d'entre eux, de guerre lasse, s'étaient mis en quête de proies plus faciles. Seul le comte avait tenu bon.

Je trouverai bien le moyen de me débarrasser de lui en temps voulu, avait—elle décidé.

Mais, une chose était de prendre de bonnes résolutions, une autre de conserver la même détermination face au comte...

Elle était consciente qu'il n'exagérât pas en prétendant qu'elle l'avait conduit aux limites de la folie. Jusqu'à l'âge de trente-six ans, il n'avait pas rencontré d'obstacle à ses caprices. Elle était la première exception à cette règle qu'il considérait comme absolue et il la désirait jusqu'à l'obsession. Il ne céderait pas jusqu'à ce qu'elle s'avouât vaincue.

Galatée ne savait pas pour quelle raison ses sentiments à l'égard du comte s'étaient modifiés durant ces dernières semaines. Mais elle commençait à le trouver très différent de l'homme qu'elle avait accueilli avec le sourire et auquel elle avait accordé spontanément son amitié.

Chaque fois qu'elle surprenait son regard empreint d'une expression presque cruelle, elle sentait une menace peser sur elle.

Bien sûr, on n'avait pas manqué de lui rapporter des anecdotes inquiétantes à son sujet.

Mais qui échappait à la calomnie, dans cette société qui faisait de la médisance son passe-temps favori? Pourtant, elle ne pouvait s'empêcher d'accorder quelque crédit à ceux qui critiquaient le comte. D'autant plus qu'elle avait la déplaisante sensation d'être peu à peu prisonnière d'un piège qu'il lui avait tendu.

Pour la première fois depuis son installation à Londres, où elle vivait seule, sans la protection d'un mari, lady Roysdon aurait souhaité pouvoir s'appuyer sur un homme digne de confiance.

Or, le comte avait été l'unique personne à lui offrir une sorte de protection dans un monde qu'elle connaissait mal. Elle n'avait eu, d'ailleurs, aucune raison sérieuse de s'en plaindre, car son expérience

lui avait été très profitable.

Et voilà qu'elle prenait soudain conscience, avec acuité, qu'elle se trouvait désarmée devant lui et qu'il l'avait progressivement coupée de tout lien avec son passé.

Absorbée dans ses réflexions, lady Roysdon ne prêtait plus attention à la route. L'arrêt brutal de la voiture la tira de sa rêverie.

Elle se pencha et, voyant qu'ils étaient entourés d'arbres, conclut qu'ils se trouvaient dans un bois.

Elle distingua dans l'ombre la silhouette d'un homme de haute stature.

— Votre Seigneurie aurait-elle l'amabilité de descendre? demanda-t-il, après avoir ouvert la portière.

L'espace d'un instant, elle pensa que le comte l'avait rattrapée.

Mais, à la lumière du clair de lune et des lanternes de la voiture, elle s'aperçut avec stupéfaction que son interlocuteur était masqué.

Ce devait être un bandit de grands chemins!

Il brandissait un pistolet et avait laissé son cheval à l'écart. Par orgueil, elle se retint de crier et elle descendit de la voiture avec dignité, en essayant de dissimuler le tremblement qui l'agitait.

La clarté de la lune était suffisante pour que lady Roysdon pût distinguer un autre brigand armé qui tenait en respect Hancocks et Jake.

Le malfaiteur qui s'était adressé à elle avait une carrure athlétique. Le masque cachait son regard mais elle aperçut un sourire sur ses lèvres.

— Que voulez-vous? demanda-t-elle avec arrogance. A moins que vous ne trouviez cette question inutile...

— En effet, milady, répondit l'homme. Ce collier me paraît un ornement superflu : votre beauté se suffit à elle-même.

— Vos compliments m'importent peu! riposta-t-elle.

— Je devrai donc me contenter des émeraudes, quoique je reconnaisse que l'éclat de leur ravissante propriétaire fait singulièrement pâlir le leur.

Lady Roysdon défit son collier d'un geste dédaigneux qui témoignait du mépris que lui inspirait le brigand auquel elle tendit le bijou.

Elle se rendit compte alors qu'il était vêtu de manière surprenante pour un bandit: alors que ses semblables s'affublaient généralement d'un manteau long et d'un tricorne fidèles à une mode qui datait de vingt ans, il portait une veste cintrée, un pantalon serré à la taille et des bottes parfaitement cirées. Un dandy n'aurait pas désavoué un tel choix. Il avait légèrement incliné sur le côté son chapeau à haut bord. Sa cravate de mousseline blanche était nouée avec une recherche qui eût rendu jaloux le comte lui-même.

Lady Roysdon ne put s'empêcher de les imaginer face à face et cette idée la fit sourire intérieurement.

Elle n'aurait pas dû s'aventurer ainsi sur un chemin de campagne. Si elle se trouvait dans une pareille situation, elle n'avait à s'en prendre qu'à elle-même!

— Je sens que ma collection ne serait pas complète sans les anneaux que Votre Seigneurie porte aux oreilles, les bracelets qui ornent ses poignets... et bien sûr l'alliance qu'elle garde à l'annulaire.

Estimant inutile d'opposer une quelconque résistance, la jeune femme tendit ses boucles d'oreilles, exceptionnelles par la taille des pierres qui y étaient serties, et enleva un à un ses bracelets.

Le brigand vit alors scintiller une autre bague à sa main gauche. Surprenant son regard, elle ne put contenir une exclamation.

— Oh! non!

— Non? répéta-t-il, surpris. Pourquoi pas? Je ne pense pas que Votre Seigneurie s'encombre de bijoux sans valeur...

— Cette bague n'a pas de réelle valeur, mais elle appartenait à ma mère... C'est le seul souvenir qui me reste d'elle!

Elle leva les yeux vers lui, persuadée que ses arguments ne toucheraient pas un bandit habitué à cet ultime recours des victimes.

Pourtant, l'homme sembla hésiter un instant.

— Je vous en supplie! plaida-t-elle sur un ton qui trahissait son émotion. Laissez-moi cette bague! Elle représente beaucoup pour moi!

— Pourquoi devrais-je me soucier de vos états d'âme?

— En effet, dit-elle, accablée.

Vaincue, elle retira sa bague, pendant que le brigand s'éloignait, pour glisser dans la sacoche accrochée à sa selle la bourse où il avait mis son butin.

Elle le suivit sans penser réellement à ce qu'elle faisait.

— Tenez, dit-elle. Vous aurez ce que vous voulez.

Elle lui tendit la bague.

— Pensez-vous souvent à votre mère? demanda-t-il, contre toute attente.

— Elle est morte quand j'avais quinze ans, répondit lady Roysdon. Elle me manque toujours autant.

— Vous l'aimiez?

— Je l'adorais!

— Moi aussi j'aimais beaucoup la mienne. Je l'ai eue près de moi jusqu'à ces dernières années.

— Vous avez eu de la chance.

— C'est ce que je pensais... beaucoup de chance.

Le caractère saugrenu de cette conversation, en de telles circonstances, apparut soudain à lady Roysdon.

Elle ne mit pas en doute, pourtant, la sincérité du bandit qui

s'exprimait dans un langage dont le raffinement semblait être le fruit d'une solide éducation.

Elle tenta de le dévisager sous son masque et jugea que sa bouche avait un dessin aristocratique. Contrairement aux lèvres du comte toujours crispées, celles de l'inconnu semblaient constamment sourire.

— Qui êtes-vous? demanda-t-elle.

— Voilà une question à ne pas poser à un bandit de grands chemins! Nous préférons ne pas être identifiés!

— Bien sûr, mais je me demandais si je n'étais pas la victime d'une mauvaise plaisanterie... si vous ne me dévalisiez pas après un ridicule pari!

— C'est peut-être le genre de jeu qui vous amuserait, lady Roysdon, mais mes occupations sont beaucoup plus simples...

— Vous connaissez mon nom?

— Comment vivre près de Brighton ou de Londres, sans avoir entendu parler d'une femme aussi célèbre?

Elle perçut une légère désapprobation dans le ton de cette réplique.

— Vous ne semblez pas apprécier les... raisons de ma notoriété, murmura-t-elle.

— La courtoisie m'empêche de l'avouer.

— Mais c'est ce que vous pensez?

— Ce que je pense vous importe-t-il donc tant?

— Probablement pas. Je me demandais seulement quelles rumeurs couraient sur mon compte.

— Il y en a un grand nombre. Vous confesserai-je que je n'en crois pas la moitié?

— Comment saurais-je si elles sont véridiques, si j'ignore celles auxquelles vous prêtez foi.

Cette remarque puérile le fit sourire.

— Vous êtes très belle, lady Roysdon! dit-il après un court silence. Et je pense que c'est vraiment dommage.

— Qu'est-ce qui est dommage? demanda-t-elle.

— Que votre nom soit souillé en franchissant les lèvres des ivrognes et des dandies qui vous raillent dans leurs clubs!

— Qu'en savez-vous? s'indigna-t-elle.

Il fit un geste vague de la main et son regard se perdit au loin sur les formes sombres de la forêt.

— La calomnie se répand à la vitesse du vent et le bruit des scandales atteint les endroits les plus reculés, commenta-t-il.

Galatée suivit son regard et fut sensible à la magie de ce paysage nocturne.

Elle lui sut gré de lui donner l'occasion de prendre conscience de la beauté de lieux sur lesquels ses regards ne se seraient jamais arrêtés sans cet incident. Elle découvrait que cette sérénité qu'elle avait

toujours recherchée se trouvait peut-être dans les choses les plus simples. Ils demeurèrent longtemps silencieux.

— Je pense que vous comprenez, dit-il enfin, comme s'il lisait dans ses pensées.

Elle fut soudain effrayée par l'atmosphère inquiétante qui régnait autour d'eux et elle tendit à l'inconnu sa bague de diamants.

— Prenez-la et laissez-moi partir!

— Gardez-la!

— Êtes-vous sincère?

— Vous m'avez dit qu'elle avait appartenu à votre mère!

— C'est la vérité.

— Je n'en doute pas.

— J'avais pourtant l'impression...

— Il n'est pas facile de me tromper, vous savez.

— Pourquoi dites-vous cela? demanda-t-elle en fronçant les sourcils.

— Vous connaissez déjà la réponse.

Elle le fixa avec inquiétude.

— J'avais oublié que j'étais un bandit, ajouta-t-il avec plus de dureté. Si je vous abandonne cette bague, je veux une compensation d'une valeur équivalente.

Lady Roysdon lança un regard désespéré vers la voiture.

— Je n'ai plus rien sur moi, avoua-t-elle.

En découvrant un étrange sourire sur ses lèvres, elle le considéra soudain avec frayeur. Il fit un pas vers elle, lui prit le menton et la força à le regarder. Puis il posa ses lèvres sur celles de la jeune femme et l'étreignit avec douceur.

Elle ne comprit pas tout de suite ce qui lui arrivait... Le souffle de l'inconnu communiquait à son corps tout entier une délicieuse sensation de chaleur. C'était une sensation tendre, merveilleuse au delà de toute expression. Et la magie du clair de lune ajoutait à l'enchantement de cet instant.

Il l'attira plus près de lui. Pour Galatée, l'intensité du plaisir qu'elle éprouvait le rendait proche de la souffrance. Mais peu à peu, cette soumission à une bouche impérieuse se transforma en un ravissement d'extase. Elle perdit la notion du temps.

L'homme relâcha enfin son étreinte...

Ils se regardaient, le souffle court. Il détourna enfin les yeux et se dirigea vers la voiture. Troublée encore par ce qui venait de se produire, Galatée le suivit sans réfléchir.

Il ouvrit la portière et lui soutint le coude pour l'aider à monter.

Probablement avait-il donné un ordre au cocher, car la voiture s'ébranla aussitôt. Il ôta son chapeau, au moment où le landau le dépassa. Installée au fond de la banquette, Galatée sentit son cœur

battre la chamade.

Ce n'est que lorsque apparurent les premières lueurs de Brighton, qu'elle porta la main à son cou d'où avait disparu le collier. Elle n'avait pas rêvé: l'événement n'était pas le produit de son imagination.



Les fenêtres de la maison que lady Roysdon avait louée laissaient filtrer une lumière dorée.

C'était une élégante bâtisse et, sans être raffiné, l'ameublement en était confortable. De nombreuses chambres étaient prévues pour les domestiques qui accompagnaient leur maîtresse.

Malgré la rapide expansion de la ville, depuis la première visite du prince, en 1783, Brighton n'offrait pas encore tous les avantages d'une cité moderne.

La cour du prince, toujours à l'affût de la mode, était prête à payer des prix exorbitants pour le seul privilège de le suivre dans ses déplacements, quitte à se contenter de logements de fortune.

Lady Roysdon s'était estimée satisfaite de pouvoir signer un bail de location de trois ans pour cette propriété.

Elle n'avait pas été contrainte de se loger en dehors de la ville comme la plupart des invités de Carlton House, souvent forcés d'accepter des chambres meublées ou de tristes masures, quand ils n'avaient pas l'audace d'exiger des hôteliers qu'ils annulent la réservation de clients qui avaient retenu avant eux!

Cette semaine-là, il y avait dans la ville une affluence exceptionnelle, en raison des fêtes prévues pour l'anniversaire du prince. Des illuminations décoraient l'avenue, sur laquelle donnait la maison de lady Roysdon.

A cette heure tardive de la nuit, elles étaient heureusement éteintes et les domestiques ne remarqueraient pas l'étrange apparence de leur maîtresse.

Quand Jake lui ouvrit la portière, elle ordonna à voix basse :

— Aucune allusion à ce qui vient de se produire ne doit être faite! Pas plus en présence des autres serviteurs qu'après de vos amis en ville!

— J'ai compris, milady.

— Parfait. Je vous prie de transmettre cet ordre à Hancocks.

— Ce sera fait, milady.

Elle se hâta de pénétrer dans la maison, faiblement éclairée par les chandelles presque entièrement consumées dans les candélabres.

Elle n'avait pas de châle pour dissimuler la disparition de sa parure d'émeraudes. Aussi se précipita-t-elle dans l'escalier pour échapper aux regards du veilleur de nuit qui referma la porte derrière elle, d'un

air ensommeillé. Elle était déjà à l'entresol quand elle entendit la porte claquer.

C'était un vieil homme qu'elle avait amené de Londres, car elle avait une entière confiance en lui.

— Bonne nuit, Danvers, dit-elle.

— Bonne nuit, milady. J'espère que Votre Seigneurie a passé une agréable soirée. Il y a un grand nombre de messages pour Votre Seigneurie.

— Je les verrai demain matin, répliqua lady Roysdon, en disparaissant dans sa chambre.

La servante qui l'attendait somnolait. Sachant que sa maîtresse n'aimait guère bavarder à ces heures tardives, elle l'aïda à se déshabiller en silence.

En emportant la robe, elle aperçut le coffre à bijoux, ouvert sur la commode.

— Vos émeraudes, milady, où sont-elles?

— Je les ai enlevées pour des raisons de sécurité, Hannah, expliqua lady Roysdon.

— Pour des raisons de sécurité, Votre Seigneurie?

— Oui, il y a des bandits qui rôdent sur les routes la nuit. Vous avez certainement remarqué ces affiches qui mettent en garde les voyageurs...

— En effet, milady, mais le valet est armé, n'est-ce pas?

Cette réflexion attira l'attention de lady Roysdon sur le fait qu'il ne semblait pas s'être servi de ses armes...

— Ne vous faites aucun souci, Hannah. Nous en reparlerons demain.

— Bien sûr, milady. Vous êtes revenue saine et sauve, et c'est l'essentiel.

Quand Hannah se fut retirée, lady Roysdon s'approcha du miroir de la coiffeuse, un chandelier à la main.

Elle surprit un étrange éclat dans son regard et ses lèvres lui semblèrent plus rouges, plus douces au toucher qu'elle n'en avait le souvenir; et cette douceur n'était pas due au maquillage...

Cette métamorphose ne pouvait être attribuée au baiser qu'elle avait reçu! Le baiser d'un homme qu'elle ne connaissait pas! D'un homme qu'elle avait à peine entrevu, d'un félon, d'un criminel, d'un brigand!

— J'ai dû perdre la raison! souffla-t-elle.

Et pourtant, comment oublier la violence de ses sensations? La chaleur qui s'était répandue dans tous ses membres? Cette souffrance fugitive qui s'était achevée en extase...

Elle se regarda attentivement dans le miroir. Et comme pour effacer cette image d'elle-même insoutenable, elle éteignit la bougie.

Dans les ténèbres, elle avança à tâtons jusqu'à son lit pour enfouir dans l'oreiller son visage baigné de larmes.

Le lendemain matin, quand elle s'éveilla, lady Roysdon était d'une humeur différente.

Après tout, quelle qu'eût été sa conduite de la veille, elle était la femme d'un pair du royaume et dans la société elle tenait une place importante. Après mûre réflexion, elle décida qu'elle avait été victime d'un « accès de folie lunatique ».

Il lui était difficile d'imaginer comment elle aurait pu empêcher ce baiser : peut-être aurait-elle dû trouver un expédient...

Le mieux était d'oublier au plus vite ce fâcheux incident.

Il fallait surtout agir avec diplomatie pour éviter que le comte de Sheringham n'apprît cet incident humiliant.

Galatée avait coutume, le matin, de se promener sur l'avenue après avoir répondu aux innombrables invitations qu'elle trouvait au courrier.

Les routes de Londres et de Lewes se rejoignaient en un carrefour à partir duquel un large boulevard descendait vers la mer; c'était la promenade la plus agréable et la mieux fréquentée de Brighton.

Cette station était réputée pour la pureté de l'air marin qui, disait-on, opérait des miracles dans le cas de certaines maladies.

Mais lady Roysdon doutait qu'il suffît à effacer le souvenir troublant de sa rencontre nocturne. Cependant, elle pouvait toujours en mettre à l'épreuve l'efficacité!

Vêtue d'une nouvelle robe de mousseline couleur fraise et coiffée d'une capeline à large bord, elle sortit donc pour profiter du soleil du matin.

Elle était satisfaite de son apparence et elle sentait que ses yeux avaient un éclat inhabituel.

Les habitués se promenaient plutôt au milieu de l'après-midi, car c'était l'heure à laquelle le prince apparaissait lui-même sur l'avenue, au bras de Mme Fitzherbert, saluant ses connaissances avec une grâce universellement admirée, ou accueillant à bras ouverts ses amis les plus chers.

On apercevait à l'ouest du « Royal Crescent » la splendide maison que William Porden avait conçue pour Mme Fitzherbert.

Juste à côté, se trouvait la résidence d'été du duc de Marlborough,

qui ne se déplaçait pas sans une quarantaine de serviteurs.

Le prince possédait également un pavillon de marine que le neveu et assistant de l'architecte Holland avait récemment égayé de balcons métalliques peints en vert. Il avait fait ajouter un salon et une salle à manger ovale, sur l'aile est, mais des problèmes financiers l'avaient empêché d'envisager des modifications trop importantes.

Il s'était donc contenté de faire construire d'immenses écuries, assez vastes pour abriter une cinquantaine de chevaux, et des logements pour autant de serviteurs, regroupés sous une gigantesque couple de style indien.

Le goût du prince pour l'architecture n'était un secret pour personne, et expliquait le choix qu'il avait fait de Brighton où son imagination avait plus de chance de pouvoir s'exercer qu'à Carlton House, demeure splendide mais parfaitement achevée.

Il se couchait tard et se levait tôt. Il n'était pas rare de l'apercevoir assis sur la terrasse de la maison de Mme Fitzherbert, et on prétendait même qu'un passage souterrain reliait les deux maisons. Lady Roysdon avait pourtant peine à le croire.

En passant près de la demeure de Mme Fitzherbert, Galatée ne fut pas surprise d'apercevoir Son Altesse royale, en compagnie de Richard Brinsley Sheridan : ce dernier comptait parmi les amis les plus intimes du prince. Il exerçait, disait-on, une influence déplorable sur tous ceux qu'il approchait.

Malgré son âge — il avait cinquante-cinq ans —, Sheridan avait conservé le mode de vie dissipé qui avait été le sien pendant sa jeunesse.

Dès son arrivée au pavillon, il s'ingéniait à amuser la galerie et chacun redoutait ses plaisanteries. Cette année, il avait choisi pour victime la vieille lady Sefton, et travesti en officier de police, il avait feint un jour de venir l'arrêter.

Au cours d'une soirée consacrée à la fantasmagorie, il s'était glissé parmi les illusionnistes du prince et, en pleine obscurité, s'était retrouvé sur les genoux d'une douairière distinguée! Les rires qui avaient suivi ses cris d'épouvante l'avaient profondément courroucée.

— Mais il est difficile de lui tenir longtemps rigueur de ses facéties, avait avoué Mme Fitzherbert à lady Roysdon. Il lui suffit de se glisser dans la cuisine et de flatter la vanité des serviteurs, et de leur faire mille promesses, pour obtenir toute leur bienveillance.

Mme Fitzherbert avait laissé échapper un petit soupir.

— Je n'approuve certes pas ses excès, mais je ne peux nier qu'il me fasse rire.

Ce matin-là, lady Roysdon ne se sentait pas d'humeur à s'amuser des plaisanteries de Sheridan. Elle redoutait surtout de voir apparaître au balcon la silhouette du comte de Sheringham.

Elle se contenta de répondre par une rapide révérence au salut du prince et feignit de ne pas comprendre qu'il l'invitait à les rejoindre, en se disant que si on l'interrogeait plus tard, elle pourrait toujours expliquer qu'elle désirait visiter la bibliothèque royale de Donaldson.

Brighton était une petite ville toujours en effervescence. Galatée avait à peine fait quelques pas qu'elle rencontra un autre ami du prince de Galles, l'extravagant M. Mellish.

C'était l'un des membres les plus jeunes et les plus frivoles de l'entourage princier. Pour se faire remarquer, non seulement il avait choisi la couleur blanche pour sa voiture et la livrée de ses valets, mais lui-même s'habillait toujours de blanc.

Il poursuivait lady Roysdon de ses assiduités, et son insistance, due à ce qu'elle était le point de mire actuel de la société de Brighton, l'excédait.

Tout bien considéré, elle aurait préféré la compagnie de l'honorable Tony Onslow qui tenait sa notoriété d'un étrange exploit accompli quelques années auparavant: il avait franchi vingt-cinq fois les portes de l'avenue, avec son phaéton tiré par quatre chevaux, sans effleurer les pilastres.

Si M. Mellish était tout de blanc vêtu, Tony Onslow ne portait que du noir.

Un autre original arpentait l'avenue : il était connu sous le nom de « l'homme vert », parce qu'il s'habillait en vert de pied en cap : pantalon, gilet, veste et cravate !

On prétendait qu'il ne se nourrissait que de fruits et de légumes verts, que ses appartements étaient tapissés de vert et qu'il dormait dans des draps verts.

Il avançait précisément vers Galatée, suivi par ses domestiques en livrée verte. Tous les promeneurs s'arrêtaient sur son passage et parmi eux, lady Dorridge qui s'approcha de lady Roysdon.

— Il est fantastique, n'est-ce pas, Galatée?

— Il doit être fou! répliqua lady Roysdon.

— C'est la grande attraction de Brighton, plaisanta lady Dorridge. Il se nomme Cope et malgré ses excentricités, il demeure un gentilhomme.

— Il fournit du moins un sujet de conversation, dit en souriant lady Roysdon. Comment allez-vous, Averil?

— Oh! Ne me posez pas cette question!

— Pourquoi? Que se passe-t-il donc?

Lady Roysdon constata que sa ravissante amie avait les yeux encore rougis par les larmes et qu'un pli amer abîmait sa jolie bouche.

Lady Dorridge fréquentait peu la haute société, en raison du peu de fortune que lui avait laissé sir Edward Dorridge. Il lui arrivait toutefois de se rendre chez sa belle-mère à Londres, chez qui lady Roysdon

avait fait sa connaissance. Mais elle passait le plus clair de son temps dans une petite maison, à Brighton, avec ses deux filles qui avaient encore l'âge de construire des châteaux de sable sur la plage.

— Allons, accompagnez-moi, proposa lady Roysdon, comme son amie ne répondait pas. Nous allons prendre une tasse de café chez moi. Cela ne vous ressemble guère de vous abandonner au chagrin...

C'était vrai : bien qu'elle dût lutter contre ses revers de fortune, lady Dorridge se montrait en général d'humeur plaisante.

Son mari était mort trois mois auparavant, mais le deuil seyait à ses cheveux blonds et à ses yeux bleus.

Tout en se dirigeant vers sa maison, lady Roysdon se dit que son amie aurait tôt fait de trouver un autre mari.

Comme elles passaient devant la demeure de Mme Fitzherbert, lady Roysdon vérifia la justesse de ses conjectures : le comte de Sheringham avait rejoint le prince sur le balcon.

Elle le salua d'un geste discret de la main. Le comte lui lança un regard glacial, pour lui prouver à quel point il avait été choqué par sa conduite. Elle n'ignorait pas que tôt ou tard, elle devrait subir ses reproches.

A cette perspective, sa gorge se noua : elle ne supportait pas les scènes et surtout pas celles que pouvait lui faire le comte de Sheringham.

Pour chasser le souvenir de cette soirée, elle évoqua avec une gaieté affectée le bal que donnait lord Manston.

— Nous prendrons le café dans le petit salon, Fulton, indiqua-t-elle au majordome, quand elles furent arrivées.

Elle conduisit son amie dans une pièce lumineuse du rez-de-chaussée, qui donnait sur l'avenue.

— Maintenant que nous sommes seules, vous allez tout me raconter.

— Je ne veux pas vous importuner avec mes tracas, protesta lady Dorridge, d'une voix qui se brisa.

— Vous savez que je ne peux admettre de vous voir dans cet état sans en connaître la raison. Enlevez donc votre chapeau, Averil. Mettez-vous à l'aise.

Elle-même ôta sa capeline, pendant que lady Dorridge libérait ses boucles dorées, d'une main tremblante.

— Vous allez me dire ce qui vous est arrivé, insista lady Roysdon en s'asseyant sur le canapé, près de son amie.

— C'est... Francis, mon beau-frère.

— Sir Francis? Je ne savais pas que le baron se trouvait à Brighton.

— Il est venu me voir hier. Il a fait tout exprès le voyage de Londres.

— Qu'avait-il de si important à vous dire?

— Qu'il avait l'intention de supprimer l'allocation qu'il me versait jusqu'ici, pour mes deux filles et moi-même, murmura lady Dorridge, d'un air abattu.

— Mais c'est inadmissible! s'écria lady Roysdon, avec emportement. Une telle décision suffirait à ébranler les âmes les plus endurcies! Comment pourrez-vous faire front?

— Ce n'est pas tout...

— Qu'y a-t-il d'autre?

— Il a exigé que je lui rende mon collier de diamants.

— Je ne peux le croire!

— C'est pourtant la vérité. Il a prétendu que le bijou appartenait à la famille et que je n'avais aucun droit dessus.

— Mais il vous appartient! Vous m'avez toujours dit que votre mari vous l'avait offert pour l'un de vos anniversaires.

— En effet. Edward avait fait cette folie, dans l'espoir que ce bijou me resterait en cas de malheur.

— Je m'en souviens. Vous me l'aviez raconté, à l'époque.

— Il avait très exactement déclaré : «Je vous fais ce présent, chérie, parce que je doute de pouvoir vous léguer une grande fortune. »

A ce rappel du passé, lady Dorridge ne put réprimer un sanglot; elle poursuivit :

— Il m'avait dit que si c'était nécessaire, je pourrais revendre le collier et que cela m'assurerait au moins quelques années de confort et me permettrait d'acheter les robes de nos filles pour leurs débuts dans le monde.

— N'avez-vous pas répété tout cela à sir Francis?

— Bien sûr; je le lui ai dit! Mais il ne veut rien entendre. Il a affirmé que si Edward avait acheté un bijou d'une telle valeur, ce ne pouvait être qu'avec l'argent des Dorridge!

Lady Roysdon se leva, indignée.

— Cet homme est un butor! Je l'ai rencontré quelquefois en votre compagnie. Il m'a été tout de suite antipathique.

— Il m'a toujours... détestée. Il pensait que... je n'étais pas assez bien pour son frère.

Les larmes roulaient à présent sur les joues de la jeune veuve. Elle était très séduisante quand elle pleurait, constata lady Roysdon. Mais il n'y avait aucun jeune homme susceptible de la consoler et elle-même ne pouvait lui être d'un grand secours.

— Vous savez, Averil, vous pouvez toujours vous appuyer sur... commença-t-elle.

— Non, Galatée, je ne le permettrai pas! coupa lady Dorridge. Vous vous êtes toujours montrée douce et généreuse envers les enfants, mais je ne saurais accepter d'argent de votre part. J'ai ma fierté...

Lady Roysdon comprenait que son amie refusât la charité. Mais il

lui serait impossible de continuer à payer ses domestiques et d'assurer à ses deux petites filles une éducation convenable, sans une aide extérieure.

— Je suppose que vous pourriez en référer à la justice et prouver que le collier vous appartient, suggéra lady Roysdon.

— Par quel moyen? Même si tous mes amis et vous-même étiez assez gentils pour témoigner en ma faveur, Francis aurait l'habileté de démontrer qu'Edward ne possédait pas personnellement une telle somme et qu'il avait puisé indûment dans les caisses familiales pour couvrir cette dépense.

Lady Roysdon était obligée de lui donner raison. Elle était certaine que sir Edward avait dû vendre certains cottages ou peut-être quelques hectares de terre pour réunir l'argent nécessaire. D'autant plus qu'il savait qu'après sa mort, tout reviendrait à son frère, puisqu'il n'avait pas de fils.

— Si seulement j'avais eu un garçon! gémit Averil Dorridge, en essuyant ses larmes. Nous en désirions tellement un! Mais après la naissance de Caroline, je ne pouvais plus avoir d'enfant!

Sa voix se brisa dans un sanglot désespéré.

— Tout va s'arranger, Averil, murmura lady Roysdon, en entourant les épaules de son amie avec tendresse. Nous trouverons bien une solution.

— Mais quelle solution? demanda lady Dorridge, peu convaincue.

— Où se trouve sir Francis, en ce moment?

Lady Roysdon irait le trouver pour lui faire savoir ce qu'elle pensait de sa conduite. Peut-être réussirait-elle également à attirer l'attention du prince sur le sort de son amie.

Mais elle avait le sentiment que sir Francis ne se soucierait nullement de son opinion, car il faisait partie de ces détracteurs du prince de Galles, qui estimaient que ses excès constituaient un regrettable exemple pour la nation entière.

« Je pourrais au moins essayer », pensa la jeune femme, qui ajouta, à voix haute :

— Où se trouve votre beau-frère?

— Il a couché au château, la nuit dernière et il m'a annoncé qu'il serait occupé, dans la journée, par des affaires qu'il doit traiter avec des notaires et des marchands de biens. Il compte partir, après dîner, pour Shoreham.

— Qu'a-t-il à y faire? s'enquit lady Roysdon.

— Sa sœur, ma belle-sœur, possède une maison de l'autre côté de la ville.

— Serait-elle prête à vous aider?

— Non. Miriam est d'accord avec Francis. Elle s'est toujours montrée jalouse de moi et, comme son mariage était malheureux, elle

a essayé de semer le trouble entre Edward et moi.

— Vous n'avez pas beaucoup de chance avec votre belle-famille! fit observer lady Roysdon.

— J'ai pourtant recherché leur amitié, Galatée. Mais ils auraient voulu voir Edward marié à une riche héritière. Ils en avaient même déjà choisi une. Ils lui en ont beaucoup voulu du choix de son épouse.

— Vous avez rendu Edward heureux. N'est-ce pas la seule chose qui compte? demanda lady Roysdon.

— Je dois penser à nos enfants, dit lady Dorridge avec désespoir.

— Je pense également à elles.

Tout en parlant, lady Roysdon s'était dirigée vers la fenêtre. Les rayons du soleil baignaient d'or l'avenue. La brise marine soulevait légèrement les robes des promeneuses et faisait trembler les plumes d'autruche qui ornaient leurs chapeaux.

De magnifiques étalons tiraient les phaétons perchés sur leurs hautes roues. Des cavaliers caracolaient sur de splendides chevaux. Des enfants excités couraient vers la plage avec des cris joyeux. Tout cela formait un spectacle agréable et paisible. Mais lady Roysdon savait que derrière elle, son amie continuait à pleurer doucement. Il fallait à tout prix trouver un moyen d'apaiser son chagrin.

Elle entrevit soudain une solution.

Comment l'idée ne lui en était-elle pas venue, dès qu'Averil Dorridge avait parlé de collier?

« Moi aussi, j'ai perdu un collier, pensa lady Roysdon, mais pour des raisons bien différentes. »

Quoique exaspérante, cette perte n'aurait pas de conséquences tragiques. Elle possédait nombre d'autres parures, dont la plupart avaient autant de valeur, même si elles n'étaient pas aussi raffinées.

Averil Dorridge, elle, n'avait plus que ses souvenirs, qui ne suffiraient pas assurément à payer les factures.

Pendant un moment, Galatée se dit que son idée était irréalisable. Et puis, elle se persuada que c'était la seule solution qu'elle pût honnêtement faire accepter à son amie. Du reste, l'idée la séduisait...

Après tout, ce ne serait que justice! Une petite voix insidieuse lui soufflait pourtant que ce n'était pas la seule raison qui la poussait à agir...

Elle détourna les yeux de la fenêtre.

— Je pense avoir trouvé un moyen de vous aider, Averil.

— Je n'accepterai pas d'argent de vous, Galatée, répéta la jeune veuve. Un tel arrangement risquerait de gâcher notre amitié et je ne le supporterais pas.

— Ce n'est pas de l'argent que je vous propose, répondit lady Roysdon. Et vous ne pouvez pas m'empêcher d'offrir à vos filles quelques robes que j'avais, de toute façon, l'intention de leur acheter,

depuis mon arrivée à Brighton.

— Vous êtes trop gentille avec nous, remercia avec une touchante spontanéité lady Dorridge. Mais quelle autre solution entrevoyez-vous, pour moi?

— Je compte vous faire rendre votre collier!

Lady Dorridge secoua tristement la tête. L'espoir qui, l'espace d'un instant, avait illuminé son regard disparut.

— Francis n'acceptera jamais de s'en séparer. Il est obstiné et cupide. Quand j'ai dû quitter Dorridge Park, il ne m'a même pas autorisée à emporter avec moi les quelques bibelots qui m'appartenaient depuis mon enfance...

— Il est vraiment abominable! Mais il ne perd rien pour attendre. Remettez-vous-en à moi, Averil.

— Que pouvez-vous faire?

— Je vous le dirai quand ce sera chose faite. Je vous demande simplement de cesser de pleurer et de ne pas perdre espoir.

Lady Dorridge se hâta d'essuyer ses larmes.

— Je me fie à vous, comme je l'ai toujours fait, dit-elle. Mais si votre intention est de demander à Francis un entretien, je vous préviens qu'il ne vous écouterait pas et qu'il désapprouverait votre démarche.

— Je le crois sans peine; mais ce n'est pas la crainte d'encourir les reproches de sir Francis qui diminuera mon ardeur à vouloir vous défendre.

— Je vous en supplie, Galatée, ne prenez pas de risques inutiles, plaida lady Dorridge.

— Il se peut, en effet, que mon entreprise comporte quelque danger, admit lady Roysdon.

— Oh! non, non! protesta Averil. On vous calomnie déjà tellement! Les gens ne savent pas à quel point vous pouvez vous montrer aimable, serviable et généreuse.

Lady Roysdon sourit.

— Je vous remercie de prendre mon parti avec cet enthousiasme, Averil.

— Je vous aime beaucoup, Galatée. Vous êtes si belle et c'est ce qui importe dans notre société... Mais en même temps, vous ne craignez pas de perdre votre temps avec quelqu'un comme moi...

— Je ne perds nullement mon temps avec vous, corrigea lady Roysdon. L'unique chose qui me préoccupe, c'est de parvenir à vous faire rendre votre collier, par un moyen que je ne peux pas encore vous révéler...

Lady Dorridge dévisagea son amie sans comprendre.

— Je ne vois pas comment vous y réussirez.

— Ne vous tourmentez pas. L'essentiel est que vous ne répétiez à

personne la conversation que nous avons eue ici.

— Bien sûr, vous avez ma parole. Mais j'aimerais tant pouvoir détromper vos détracteurs!

— A vrai dire, la plupart de leurs propos sont fondés, reconnu amèrement lady Roysdon. Mais peut-être changerai-je... qui sait?

— Si seulement votre mari pouvait... mourir! Cela peut sembler cruel, pourtant, on peut s'interroger sur les raisons qu'on a de le maintenir en survie alors qu'il ne vous reconnaît même plus et qu'il est malade depuis si longtemps!

— Je croirais entendre d'Arcy Sheringham! Il me rebat les oreilles d'arguments semblables!

Lady Dorridge garda le silence.

— Vous ne l'aimez guère, n'est-ce pas, Averil?

— Je connais à peine le comte, protesta lady Dorridge. Je suis beaucoup trop insignifiante pour qu'il fasse attention à moi.

— Ce n'est pas la question que je vous posais.

— Dois-je y répondre?

— Je voudrais connaître votre opinion.

— Eh bien, si je puis être sincère avec vous, je souhaite que vous ne l'épousiez pas. On lui prête tant de méfaits... mais ce n'est pas simplement pour cette raison.

— Qu'y a-t-il d'autre? demanda lady Roysdon. J'ai le droit de le savoir.

— Je sais qu'il est très séduisant, fortuné, que c'est un personnage important, murmura lady Dorridge, et que tout le monde le vénère, mais...

— Terminez votre phrase! ordonna lady Roysdon, en voyant son amie hésiter.

— J'ai l'impression que... malgré son élégance, ses manières exquises et son charme, il est d'un naturel... presque bestial!

Lady Dorridge semblait éprouver quelque répugnance à prononcer de tels mots. Comme lady Roysdon gardait le silence, elle s'empressa d'ajouter :

— Pardonnez-moi! S'il vous plaît, pardonnez-moi de m'être montrée aussi discourtoise à l'égard d'un de vos amis. Je n'aurais pas dû m'exprimer en ces termes... mais vous m'avez demandé mon opinion...

— En effet, Averil. Et je l'apprécie à sa juste valeur. Ce que vous venez de dire, non seulement correspond à ce que je pense, mais c'est la stricte vérité.

— A la mort de votre mari, vous n'épouserez donc pas le comte?

— Non, je ne l'épouserai pas!

Lady Roysdon jeta un coup d'œil à l'horloge de la cheminée. Lady Dorridge, qui avait suivi son regard, se leva aussitôt.

— Je dois rentrer chez moi, dit-elle. Les enfants vont bientôt revenir de la plage et voudront manger. J'ai renvoyé ma bonne ce matin, parce que je ne peux plus lui payer ses gages. Mais la vieille nourrice a refusé de partir, bien que je lui aie annoncé que je ne pourrais plus la payer.

— Je vous interdis de prendre d'autres décisions, Averil, avant que je ne vous aie fait signe. Contentez-vous de prier pour la réussite de mon entreprise.

— Je sais combien vous êtes intelligente et habile, Galatée. Votre tentative est néanmoins désespérée, j'en suis tout à fait consciente!

— Faites-moi confiance, insista Galatée.

Averil se coiffa de sa capeline, dont elle noua les rubans sous son menton.

— Merci, Galatée chérie, dit-elle. Cela m'a fait du bien, de parler avec vous. Pardonnez mes pleurs et ma faiblesse ridicules.

— Embrassez les enfants pour moi. Et dites-leur que je viendrai les prendre en voiture, demain ou après-demain, pour les emmener faire des achats.

— Elles seront ravies, mais il ne faut pas trop les gâter!

— J'adore les gâter!

— Vous devriez avoir des enfants, pour les gâter... Si seulement votre époux...

Sa voix se brisa: lady Dorridge se rendait compte qu'elle risquait de se montrer indiscreète. Elle se hâta de traverser le vestibule et descendit les marches du perron baigné de soleil.

Lady Roysdon la regarda s'éloigner. Puis, comme le majordome allait refermer la porte, elle lui demanda :

— Je voudrais parler à Jake; où se trouve-t-il?

— Il devrait être à l'office, pour aider, milady, mais je le soupçonne de se trouver plutôt à l'écurie. Il préfère, de toute évidence, les chevaux aux tâches domestiques...

— Peut-être vaudrait-il mieux le laisser s'en occuper entièrement et engager un autre valet pour la maison, suggéra lady Roysdon. Il n'y a aucune raison pour que vous assumiez tout seul des charges aussi lourdes.

— C'est très généreux de la part de Votre Seigneurie. Il se trouve, précisément, que je connais un jeune homme qui possède d'excellentes références et qui cherche un emploi.

— Eh bien, engagez-le, proposa lady Roysdon. En attendant, envoyez-moi Jake. J'ai des ordres à lui donner.

— Très bien, milady.

Après que le vieux majordome se fut retiré, lady Roysdon revint dans le petit salon. Elle regarda par la fenêtre, mais ses yeux ne voyaient pas le spectacle des élégants promeneurs : son esprit lui

renvoyait l'image du surprenant brigand de la nuit précédente.

Son acolyte, qui tenait en respect Hancocks et Jake, ne s'était pas montré vraiment menaçant avec les serviteurs. Elle le revoyait, appuyé avec nonchalance contre la roue, à peine attentif aux réactions du valet et du cocher.

Maintenant, elle prenait mieux conscience du caractère insolite de la scène qu'elle revoyait parfaitement: le vieux Hancocks avait conservé les rênes dans ses mains, et Jake semblait se pencher pour entendre ce que le bandit lui murmurait à l'oreille.

Hancocks était à moitié sourd et selon toute probabilité, il n'avait rien entendu de leur conversation.

« Que pouvaient-ils bien se dire? » se demanda lady Roysdon. Et s'il était vrai que Jake fût armé, pourquoi n'avait-il pas réagi?

Il prétendait connaître la route. Dans ce cas, il aurait dû prévoir qu'ils risquaient de rencontrer des malfaiteurs rôdant dans les bois et sortir son arme pour parer à toute éventualité.

Sa conduite était assez inexplicable: il fallait qu'elle en ait le cœur net.

La porte s'ouvrit derrière elle.

— Jake, milady! annonça le majordome.

Le valet pénétra dans le salon et lady Roysdon se retourna pour l'examiner.

Quand elle l'avait engagé, elle lui avait trouvé un visage franc et honnête. Elle n'était plus si sûre de son impression, maintenant.

C'était un garçon d'allure sympathique et vive, et sa taille bien tournée était mise en valeur par la livrée des Roysdon.

Il attendait qu'elle prît la parole. Lady Roysdon perçut un certain trouble sous son apparence détendue.

Elle prit place dans un fauteuil.

— Je voudrais vous parler, Jake, dit-elle avec lenteur, en pesant ses mots.

— Oui, milady?

Elle avait déjà remarqué son accent bizarre dont elle n'arrivait pas à reconnaître l'origine.

— Je voudrais d'abord que vous m'expliquiez pourquoi vous n'avez pas tiré sur les brigands, la nuit dernière, pour les empêcher de nous arrêter.

— Ils m'ont pris au dépourvu, milady.

— Vous auriez pu vous douter qu'une route aussi désolée était fréquentée par des malfaiteurs!

— A Brighton, on craint plutôt les voleurs qui cherchent aventure en ville que les bandits de grands chemins, protesta le valet.

La remarque était astucieuse, mais elle ne lui permit pas de se dérober ainsi.

— Vous ne pouvez pas nier que l'Angleterre est infestée de bandits, en ce moment... insista-t-elle. Et vous ne vous attendiez pas à un guet-apens?

— Non, milady.

— Vous ne sembliez pas vraiment redouter le deuxième malfaiteur... Vous lui parliez, quand son chef m'a fait descendre de la voiture.

Elle dévisageait le valet qui avala sa salive et serra les mâchoires. Ses yeux étincelaient : était-ce de peur ou pour une autre raison?

— C'est lui qui m'a adressé la parole, milady.

— Que vous a-t-il dit?

— Question de passer le temps.

— Est-il d'usage de bavarder d'un air détaché avec un brigand qui menace votre vie?

Comme Jake ne répondait pas, elle poursuivit :

— Vous serait-il possible de reprendre cette conversation avec ce malfaiteur? De retrouver ses traces?

— Non, milady!

Il avait répondu avec une vivacité qui prouvait qu'il s'était préparé à l'attaque.

— Serez-vous surpris d'apprendre, Jake, que je n'ai pas informé la police des événements de cette nuit? A vrai dire, je n'ai raconté notre mésaventure à personne.

Le valet la considéra d'un air interrogatif.

— Je n'ai pas l'intention de chercher à récupérer mes bijoux, continua lady Roysdon. Mais j'ai d'excellentes raisons de vouloir reprendre contact avec ces malfaiteurs. Je désire, en effet, solliciter leur aide.

— Leur aide, milady? répéta le valet, stupéfait.

— Vous avez bien entendu. Ce n'est pas de moi qu'il s'agit, mais d'un de mes amis. C'est pourquoi je vous demande, Jake, de me conduire à eux.

Le regard de Jake était incrédule et le jeune homme se demandait si elle lui tendait un piège.

— Si l'on connaissait le repaire de ces bandits, la police n'aurait aucun mal à les arrêter, fit observer Jake, après quelque hésitation.

Il n'était pas tout à fait convaincu. Lady Roysdon le rassura :

— Je n'ai aucune intention de les livrer à la police. Ce que je vous propose, c'est de me conduire, dès ce soir, dans un endroit quel qu'il soit où nous aurions une chance de les trouver.

— Et si jamais vous êtes suivie, milady?

Elle comprenait à qui Jake faisait allusion. Après réflexion, elle répliqua :

— Nous irons à cheval. Vous m'attendrez avec deux montures, au

bas de la prairie. Vous sortirez sous prétexte d'aller me chercher chez des amis. Nous nous retrouverons... disons à six heures. La plupart des gens seront en train de dîner.

C'était surtout à sir Francis Dorridge qu'elle pensait: il serait à table à six heures, tout comme le prince de Galles, au pavillon. Le dîner se prolongerait pendant au moins deux heures, jusqu'à la nuit tombée.

Ils auraient largement le temps de rencontrer les malfaiteurs.

La seule difficulté était d'obtenir l'aide de Jake...

Elle était maintenant certaine qu'il hésitait à trahir ses amis, si les bandits étaient, en effet, de connivence avec lui. Mais dans ce cas, pourquoi était-il entré à son service?

Ce n'était pas le moment de chercher une réponse à cette question épineuse. Le plus urgent était de mettre la main sur les bandits et de les convaincre de participer à l'action qu'elle envisageait.

— Eh bien, Jake? demanda-t-elle à voix haute. Acceptez-vous de m'aider? Vous ne courez aucun risque, et je suis prête à accepter vos conditions. Vous pourrez me bander les yeux, si vous le désirez.

— Je ne sais que vous dire, milady, répondit Jake, après un silence.

— Dans ce cas, agissez comme je vous le demande. Attendez-moi à six heures, avec *Ladybird*, et une selle sans pommeau.

— N'aurez-vous pas de difficulté à la monter, milady?

— Suivez mes instructions, et prenez un autre cheval capable de marcher au même rythme. Si nous sortons de la ville par le sentier qui descend vers la vallée, nous sommes assurés de ne rencontrer aucune de mes connaissances.

— Votre Seigneurie connaît beaucoup plus de monde qu'elle ne croit... si vous me pardonnez cette remarque.

— Oui, c'est vrai, admit lady Roysdon. C'est la raison pour laquelle nous devons nous montrer extrêmement prudents. Peut-être vaudrait-il mieux que je me déguise...

Elle réfléchit un moment et surprit le regard étonné de Jake.

Elle ne put s'empêcher de se rappeler les innombrables escapades auxquelles elle avait pris part, dans les costumes les plus fantaisistes. On n'avait pas dû manquer de multiplier les détails piquants en rapportant ces équipées... Elle se rendit compte que le valet était assez déconcerté par sa proposition et son regard trahissait une certaine appréhension.

— Remettez-vous-en à moi, Jake, dit-elle. Je vous promets que personne ne nous suivra et que nul ne saura que j'ai quitté la ville. Vos amis ne seront pas en péril, si nous parvenons à les rencontrer.

Son insistance finit par convaincre le valet.

— Très bien, milady. Je prendrai des chevaux et je vous attendrai à

l'endroit et à l'heure dits.

— Je ferai dire à Hancocks que je n'ai pas besoin de ses services, ce soir.

— Ce serait plus sage, en effet, milady.

— Je pense qu'il ne manquera pas de partir plus tôt pour rejoindre à la taverne ses collègues au service de Son Altesse royale...

— C'est probable, milady.

— Il vous suffira de trouver un prétexte pour envoyer les garçons d'écurie faire une course et vous serez seul au moment de partir.

— Oui, milady.

— Vous pouvez disposer, Jake.

— Merci, milady.

Quand il eut refermé la porte derrière lui, lady Roysdon était persuadée de n'avoir pas mal placé sa confiance.

D'ailleurs, pensa-t-elle, si jamais il la trahissait, que pourrait-il dire? Il n'y avait rien d'extraordinaire, à ce qu'elle désirât revenir au lieu où elle avait été dévalisée la veille. Évidemment, on pourrait s'étonner qu'elle eût estimé inutile d'informer la police du vol, étant donné la valeur des bijoux dérobés...

Il était temps pour elle de déjeuner d'une légère collation. Quand elle eut terminé son repas, les domestiques se retirèrent à l'office, pour savourer le ragoût de bœuf et de mouton aux câpres et aux pommes de terre, qui constituait leur principal repas. Ils le complétaient généralement par du pudding à la confiture, sans lésiner sur la bière!

Profitant du calme de la maisonnée, lady Roysdon monta au deuxième étage, où se trouvaient les chambres des servantes, séparées de celles des hommes qui dormaient au rez-de-chaussée.

Un escalier étroit menait au grenier, où la propriétaire, Mme Hermitage, avait demandé l'autorisation de laisser quelques affaires personnelles.

— Bien sûr, avait accepté lady Roysdon. Je n'ai pas l'usage d'un grenier.

— J'avoue être incapable de me débarrasser de mes vieilleries, s'était excusée en souriant Mme Hermitage. Je tente de me persuader qu'elles me seront utiles un jour ou l'autre. Je conserve mes meubles abîmés, ma porcelaine fêlée et même les vêtements de mes enfants, une fois qu'ils ont grandi. Et Dieu sait que je ne risque plus d'en avoir d'autres!

A cette époque en effet, lady Roysdon s'en souvenait, Mme Hermitage avait deux garçons au lycée, dont l'un avait près de dix-sept ans.

Elle avait laissé les clés du grenier dans le secrétaire du petit salon.

— Je préfère vous les confier, avait-elle expliqué, car il peut arriver que le vent emporte les ardoises de la toiture et que l'eau

finisse par s'infiltrer. Dans ce cas, l'ouvrier chargé de veiller à l'entretien de la maison aura besoin de monter au grenier.

— Je mettrai les clés en sécurité, avait promis lady Roysdon.

Jusqu'alors, elle n'avait jamais eu besoin de les sortir de leur tiroir. Cette fois-ci elles lui permirent d'ouvrir la porte qui donnait accès aux mansardes.

Le grenier, divisé en plusieurs sections, occupait la totalité du dernier étage de la maison.

Lady Roysdon dépassa un vaste emplacement où s'entassaient des meubles abîmés, de vieux montants de lit, des porcelaines ébréchées, des miroirs tachés et trouva ce qu'elle cherchait dans la partie du fond : plusieurs armoires contenaient des vêtements soigneusement accrochés.

Galatée n'avait que l'embarras du choix. Elle commença par les examiner avant de décider de la tenue qui lui conviendrait le mieux.

Il était six heures moins une quand lady Roysdon, enveloppée dans une grande cape noire, franchit d'un pas vif la porte de son domicile.

Elle avait pris soin d'envoyer sa bonne chez l'apothicaire, prétextant une soudaine migraine et, sur son lit, elle avait laissé un message, à son intention, expliquant qu'elle avait changé d'avis et décidé de sortir dîner. Elle lui conseillait d'aller se coucher sans attendre son retour, qui serait probablement tardif.

Fulton, à qui l'on avait fait dire que sa maîtresse ne se sentait pas bien et ne désirait pas manger, se reposait tranquillement au rez-de-chaussée devant une pinte de bière et Danvers, le veilleur de nuit, ne prenait son service qu'au crépuscule : le vestibule était donc désert.

Rabattant les pans de sa cape sur ses épaules, lady Roysdon avançait dans l'allée, ravie à l'idée que sous ce déguisement elle tromperait même ses amis les plus proches. Elle avait d'ailleurs l'habitude des travestissements et le comte de Sheringham avait plus d'une fois sollicité ses talents d'habilleuse. Ainsi, elle l'avait accompagné, un soir, à Covent Garden, dans un accoutrement qui eût rendu jalouse la plus provocante des filles légères.

Les jeunes femmes de la haute société londonienne prisaien particulièrement ce genre de facéties et on les voyait souvent aux côtés de leur chevalier servant, le visage masqué d'un loup de dentelle. Elles aimaient s'encanailler, l'espace d'un soir, dans les quartiers où les noctambules avaient leurs tavernes et leurs bains de vapeur. Elles provoquaient les dandies, qu'elles espéraient tromper.

Un soir, ainsi protégée par son masque, Galatée avait pris dans ses filets l'un d'eux.

— Vous êtes ravissante, ma belle, avait-il déclaré, sans la reconnaître.

Mais le jeune homme, lui, n'était pas un inconnu pour lady

Roydsdon. Le comte de Sheringham lui avait dit qu'il se vantait de ses nombreuses conquêtes féminines.

— C'est très gentil à vous, monseigneur, avait répliqué lady Roydsdon en le dévisageant avec témérité.

— Voulez-vous vous joindre à moi? avait-il proposé, en lui montrant la place près de lui dans sa calèche.

En s'approchant de la voiture, elle l'avait examiné de plus près et avait pu constater qu'il paraissait moins jeune qu'elle ne l'avait cru. Il avait surtout beaucoup bu. Ces excès d'homme oisif avaient laissé des traces sur son visage et sa silhouette.

— Combien me paierez-vous? avait-elle demandé.

— Je suis réputé pour ma générosité! s'était-il récrié.

— Qu'entendez-vous par là?

— Que demanderiez-vous pour un gentil petit dîner en tête à tête, avant que nous nous amusions un peu?

— Mon tarif est très élevé, monseigneur.

Les yeux de son interlocuteur brillèrent.

— Cela en vaut peut-être la peine. Dites-moi votre prix.

— Je vous demande de monter et de descendre les trois cent onze marches du Monument, six fois de suite. Un ami à moi surveillera l'opération qui doit être exécutée à la lettre. Je vous attendrai quand vous aurez descendu la dernière marche.

L'expression de stupéfaction du dandy se métamorphosa rapidement en expression de colère.

— Hors de ma vue, insolente! hurla-t-il.

Elle s'était contentée d'éclater de rire, en s'éloignant majestueusement de sa victime dépitée.

Elle avait ainsi imaginé un bon nombre de conditions fantaisistes. Fallait-il s'étonner qu'aucune n'eût été acceptée?

En revenant auprès du comte qui l'attendait, elle avait enlevé sa perruque blonde qui lui donnait une apparence vulgaire, sans cesser de rire du tour qu'elle venait de jouer à ce dandy, qui n'avait pas trouvé de meilleur moyen de perdre son temps que de rôder dans ces lieux malfamés.

Jake attendait avec les chevaux au pied d'un arbre à l'endroit convenu. Il entendit l'heure sonner au clocher de l'église.

Quelle ne fut pas sa surprise, quand il vit un élégant jeune homme, portant un pantalon jaune, une veste cintrée et de hautes bottes vernies se diriger vers lui!

— Bonsoir, Jake!

Il considéra lady Roydsdon d'un air déconcerté. Elle avait noué autour du col empesé une cravate blanche, et s'était coiffée d'un chapeau haut de forme, qui dissimulait son épaisse chevelure brune.

Et ce n'était pas un mince exploit que d'y être parvenu!

En fait, elle avait essayé une grande quantité de vêtements ayant appartenu aux fils de Mme Hermitage, avant de trouver son bonheur. Tel pantalon était trop long, tel autre trop près du corps...

Quand, finalement, elle avait trouvé tout ce qu'elle désirait, elle était redescendue, à pas de loup, pour se faufiler dans sa chambre, chargée de son butin.

Elle avait eu maintes fois l'occasion d'apprendre à nouer des cravates, lors de ses précédents déguisements et cet exercice avait, d'ailleurs, donné lieu à un pari avec le comte de Sheringham, qui prétendait qu'aucune femme n'était capable de nouer une cravate aussi bien qu'un homme, fût—ce un valet! Trois autres jeunes femmes s'étaient prêtées au jeu, mais elles s'étaient trouvées embarrassées par les plis compliqués de la soie. Lady Roysdon seule, avec des doigts de fée, était parvenue à un résultat satisfaisant sur le col du comte.

Le célèbre Beau Brummel, dont on avait requis l'arbitrage, et dont le jugement en matière d'élégance faisait force de loi, avait reconnu sa supériorité en la matière. Le prince de Galles avait même déclaré que si jamais ses valets lui faisaient défaut, il aurait recours aux talents de lady Roysdon!

— Est-ce vraiment... vous, milady? demanda Jake.

Une certaine hésitation dans le ton révélait que le domestique n'était pas seulement surpris, mais choqué par l'audace de sa maîtresse.

Elle dégagea ses épaules, en souriant.

— Cachez donc cette cape quelque part jusqu'à notre retour, ordonna-t-elle, en lui tendant le vêtement. Je ne veux pas m'en encombrer par cette chaleur.

Il lui obéit, en glissant la cape dans un trou entre les pierres du mur délabré.

Dès qu'ils furent en selle, ils lancèrent les chevaux sur le sentier qui sortait de la ville.

Lady Roysdon attendait parmi les arbres, au cœur de la forêt.

A travers les branches, elle apercevait le soleil qui semblait derrière les collines dans un ciel embrasé.

Le parfum des pommes de pin se mêlait à celui de l'air marin, emplissant l'atmosphère d'une sérénité qui surprit la jeune femme.

Tandis qu'ils chevauchaient hors des limites de la ville, elle s'était rendu compte que Jake n'était pas rassuré: il ne cessait de lancer des coups d'œil inquiets derrière lui, afin de s'assurer qu'ils n'étaient pas suivis. Mais elle s'était montrée prudente et elle ne doutait pas que ses serviteurs avaient accordé foi à ses dires. Quant au comte de Sheringham, il n'avait aucune raison de soupçonner une escapade.

Il lui avait fait porter un message dans l'après-midi, pour lui demander une entrevue. Son écriture irrégulière trahissait sa nervosité et prouvait assez qu'il ne lui avait pas pardonné sa conduite. Elle lui avait répondu sur un ton badin, prétextant une fatigue passagère. Elle avait insisté sur le fait qu'elle éprouvait le besoin de se reposer après avoir veillé fort tard la nuit précédente. Elle avait ajouté qu'ils se rencontreraient probablement à la promenade le lendemain, ou bien au cours de la soirée qu'organisait le prince, dans le pavillon de marine.

Bien qu'elle ne se fût jamais plainte de sa fatigue à Londres, elle espérait qu'il accepterait cette excuse.

Les deux cavaliers avaient atteint la lisière de la forêt qui couvrait la majeure partie de la région de Brighton: un repaire idéal pour les bandits de grands chemins.

Il y avait des raccourcis entre les massifs touffus et Jake menait sa monture sans hésiter. Excellente cavalière, Galatée le suivait sans peine.

Les sabots des chevaux étaient presque silencieux sur le sol sablonneux, et leur passage troublait simplement les oiseaux dont le gazouillis semblait protester contre cette intrusion.

Ils ne cessaient de grimper et ils parvinrent au sommet d'une colline boisée, où plusieurs troncs abattus délimitaient une clairière. De cette hauteur, le panorama sur la mer était magnifique.

Jake arrêta son cheval et descendit, avant d'aider lady Roysdon à

en faire autant.

— Si vous voulez bien m'attendre ici, milady...

C'étaient les premières paroles qu'il prononçait depuis qu'ils avaient quitté Brighton. Elle acquiesça, et s'éloigna en tenant les chevaux par les rênes. Elle n'avait aucune idée de l'endroit où il allait.

Elle s'assit sur un tronc d'arbre renversé. Échauffée par la course, elle ôta son chapeau à haut bord.

Elle avait pris soin d'attacher ses cheveux serré, à l'aide de nombreuses épingles, et elle ne fut pas mécontente de constater qu'aucune mèche rebelle ne s'était échappée et que l'effort n'avait provoqué aucun désordre dans sa coiffure « masculine ».

L'attente lui sembla durer une éternité. Elle guettait les moindres bruits: du chant joyeux des oiseaux dans les branches au frémissement des feuilles sous le pas furtif de petits animaux des sous-bois.

Lady Roysdon n'avait jamais eu le loisir d'écouter ainsi les rumeurs habituelles d'une forêt et elle reconnut que les bruits de la nature étaient pleins de poésie et mille fois préférables aux jacassements des dames de la cour...

Jake ne revenant toujours pas, elle commença à se demander s'il avait rencontré des difficultés. Peut-être les bandits refusaient-ils de la recevoir? Peut-être son assaillant de la veille avait-il déjà repris la route?

Elle se leva pour contempler le paysage dont les contours s'estompaient dans le crépuscule. Elle prit appui contre le tronc d'un sapin, dont l'écorce lui parut rude sous sa main.

Des pas crissèrent derrière elle et elle fut certaine que c'était l'homme qu'elle cherchait.

— Vous désiriez me voir?

Sa voix était calme, aussi dépourvue d'émotion que la veille. Lady Roysdon se tourna lentement et le visage de l'homme lui apparut sans masque.

Avant de s'endormir, elle avait tenté de se l'imaginer; en le découvrant, elle constata que son imagination ne l'avait pas induite en erreur: elle avait parfaitement deviné ce front carré, ce nez aquilin, ces pommettes saillantes sous les yeux gris dont le regard semblait étrangement pénétrant.

Elle soutint ce regard avec l'impression que lui-même recherchait dans ses propres yeux un trésor qu'il n'avait pas encore trouvé.

Son léger sourire pouvait laisser soupçonner qu'il se moquait d'elle et lady Roysdon fut ulcérée de cette impertinence.

Comme il continuait à la dévisager tranquillement, elle releva le menton. Il sourit franchement: ses yeux gris pétillèrent de malice et son visage tout entier s'illumina.

— Vous faites un jeune homme très séduisant, lady Roysdon !

— Jake craignait que je ne fusse reconnue!

Elle regretta aussitôt ses paroles: il n'y avait aucune raison qu'elle cherchât à s'excuser, quitte à blâmer Jake de ses craintes!

— Jake est nerveux et c'est compréhensible...

— Qui est-il? Pourquoi vous connaît-il?

— Est-ce pour me poser ces questions que vous êtes venue à ma rencontre?

— Bien sûr que non! Je suis venue pour vous demander votre aide.

— S'agit-il de la récupération de vos bijoux?

Lady Roysdon laissa échapper un geste d'impatience.

— Non. Ce n'est pas moi qui suis concernée, mais une amie.

Le brigand leva ses sourcils noirs. Lady Roysdon remarqua alors que ses cheveux bruns formaient un contraste surprenant avec ses yeux clairs.

Son visage était hâlé et son menton carré se dessinait avec fermeté sur le fond blanc de sa cravate de soie.

— Pouvons-nous nous asseoir, pendant que vous m'expliquerez ce que vous attendez de moi? proposa l'homme. Je suis désolé de ne pas avoir de siège plus confortable à vous offrir...

Lady Roysdon émit un petit rire, en revenant vers le tronc d'arbre où elle s'était assise, en attendant son arrivée, et où elle avait laissé son chapeau.

En s'asseyant, le brigand prit une pose élégante que remarqua lady Roysdon, surprise de trouver autant de raffinement chez un homme de son espèce.

— Vous avez très habilement arrangé votre chevelure, dit-il, après un silence. Votre tête répond aux canons de la beauté grecque et votre petit nez est de proportions parfaites.

Elle parut gênée de ce compliment et ses joues s'empourprèrent.

Pourtant, son ton était impersonnel, et il s'était exprimé comme s'il jugeait des qualités d'un beau vase ou de tout autre objet dont il aurait apprécié l'esthétique.

— Je voudrais vous parler de mon amie, dit-elle, à la hâte.

— Je vous écoute.

Elle lui raconta les malheurs d'Averil Dorridge et la conduite scandaleuse de son beau-frère.

— Le collier lui appartient, conclut lady Roysdon. Son mari le lui avait donné en prévoyant le cas où il mourrait sans laisser de fils, l'héritage revenant alors entièrement à son frère...

— Si je comprends bien, vous me proposez de voler ce collier pour le lui restituer? demanda le brigand. Et plus précisément, vous voulez que j'agisse ce soir quand sir Francis se rendra à Shoreham?

— Je pense que vous n'aurez aucune difficulté à l'arrêter sur sa route, expliqua lady Roysdon. Comme vous devez le savoir, si la route

qui longe les falaises entre Rottingdean et Brighton est très fréquentée, celle qui conduit à Shoreham est pratiquement déserte.

Elle se tut un instant et ajouta :

— Si mes souvenirs sont exacts, juste à l'entrée de la ville, il y a un massif d'ormes, où il ne nous sera pas difficile de nous cacher...

— Nous? Est-ce que vous comptez participer vous-même à cette expédition criminelle?

— Mais bien sûr! répondit, sans hésiter, lady Roysdon. Comment pourriez-vous reconnaître, sans moi, la voiture de sir Francis et la livrée de ses valets?

Le brigand sourit.

— Encore une fantaisie de la scandaleuse lady Roysdon?

Cette raillerie inutile la blessa.

— Ce n'est pas... en ces termes... que j'envisageais cette action! protesta-t-elle, avec embarras. Mon seul désir est de secourir mon amie.

— Est-ce le seul remède que vous ayez trouvé à ses problèmes?

— Le seul... affirma lady Roysdon. Je puis vous assurer que j'ai longuement réfléchi et que j'ai examiné toutes les solutions possibles.

— Y compris celle de recourir au comte de Sheringham?

Une fois encore, cette allusion la contraria sans qu'elle pût en discerner la raison précise.

— Je ne veux pas recourir à son aide, ni à celle d'aucune de mes relations à la cour.

— C'est pourquoi vous êtes contrainte de vous adresser à l'homme qui vous a dévalisée la nuit dernière!

Elle ne répondit pas. Il déclara, après un instant de réflexion :

— Jake m'a annoncé que vous n'aviez pas déposé plainte auprès des magistrats pour ce vol: pour quelle raison ?

— Dois-je vraiment vous expliquer ce qui m'a poussée à ne pas le faire? demanda lady Roysdon, avec irritation. Après tout, vous devriez vous estimer satisfait de ma mansuétude.

— Je vous en suis, bien entendu, humblement reconnaissant, répliqua le brigand, avec une obséquiosité qui ne semblait guère sincère.

Elle le dévisagea, déconcertée par son sourire plein de sous-entendus et de pensées secrètes.

— Êtes-vous décidé à m'aider? demanda-t-elle.

— Le seul point qui me préoccupe réellement, c'est votre collaboration!

— J'ai la ferme intention de vous accompagner, confirma Galatée.

— Cela peut présenter des dangers.

— Ce n'est pas pour m'effrayer.

— Cela n'a rien à voir avec les risques que Votre Seigneurie courait

à Haymarket ou à Covent Garden... ou dans ces lieux malfamés qu'Elle se plaisait à fréquenter...

— Je n'ai pas peur, vous dis-je!

— Ce n'est pas une question de peur, mais de bon sens! Les balles peuvent tuer! Et je suis certain que, tel que vous l'avez décrit, sir Francis prend toutes les précautions nécessaires pour se protéger des agressions.

— Possible! admit lady Roysdon. Eh bien, s'il tire, nous n'aurons qu'à éviter les balles!

L'homme éclata de rire.

— Décidément, vous êtes très audacieuse, lady Roysdon! Mais après tout, vous ne faites que justifier votre réputation !

— Vraiment?

— C'est du moins ce que j'ai entendu dire.

— Et pourquoi donc vous préoccupez-vous des bruits qui courent sur mon compte?

— Je répondrai peut-être à cette question à un autre moment, si vous le permettez, éluda-t-il. Maintenant, si je fais ce que vous attendez de moi, je dois préparer mon plan.

— Quelle sorte de plan? s'enquit-elle.

— Les bandits de grands chemins organisent leurs attaques en respectant un certain nombre de règles. Il ne s'agit pas pour eux de foncer à la légère... à moins qu'ils ne veuillent abrégier leur existence et finir la corde au cou...

Lady Roysdon frissonna.

— J'avais oublié que c'était la peine encourue...

— Votre Seigneurie ferait peut-être mieux de rentrer à Brighton. Laissez-moi Jake qui pourra témoigner de mon honnêteté, si je puis dire, et qui vous rapportera le butin... s'il y en a un!

Galatée s'obstina :

— Je veux vous accompagner!

— Pourquoi ?

Elle le fixa attentivement et ne put s'empêcher d'éclater de rire, devant son expression stupéfaite.

— Par goût de l'aventure, peut-être, mais surtout pour venger l'honneur d'une femme outragée! Et également, pour me mettre à l'épreuve!

Il rit à son tour.

— Voilà une réponse sincère. Si vous êtes certaine de n'avoir pas de regrets, je vous emmène avec moi.

Elle eut le sentiment d'avoir remporté une importante victoire.

— Attendez-moi ici, pendant que je consulte Denzil, dit-il en se levant. Il connaît mieux que moi la route de Shoreham.

Il fit quelques pas et se retourna soudain.

— A propos, quand avez-vous pris votre dernier repas?

— Aux environs de midi, répondit-elle.

— Je m'en doutais.

Et il disparut avant qu'elle ne pût l'interroger davantage. Elle se rassit sur le tronc d'arbre, en pensant que cette « escapade » s'annonçait fort différente de celles auxquelles elle avait pris part jusqu'alors.

Mais elle n'avait, auparavant, agi que pour se divertir et pour tromper l'ennui qui l'accablait parfois.

Une part d'elle-même se révoltait contre la futilité des soirées, toutes semblables, auxquelles elle était invitée. Les bals succédaient aux bals, et l'on y parlait et dansait toujours avec les mêmes personnes. Elle était lasse d'entendre répéter les mêmes compliments ou les mêmes propositions...

La perspective d'échapper au style de vie qui était imposé aux autres femmes l'avait extraordinairement excitée, à une certaine époque. Et le comte n'avait pas craint de l'entraîner dans des lieux où les femmes convenables n'étaient généralement pas admises. Elle y assistait à des duels, des luttes, des combats de coqs - qu'elle avait en horreur. Elle vit même, au milieu d'hommes enthousiastes, des femmes s'adonner à la boxe, ce qu'elle trouvait tout à fait dégradant.

Le comte avait ensuite fait preuve d'une plus grande originalité, en l'accompagnant près de Covent Garden ou dans les bas quartiers de Haymarket, où elle côtoyait les femmes de mauvaise vie.

Elle avait cependant cherché en vain un véritable dérivatif à son ennui dans ces sorties clandestines et elle estima le moment venu d'y mettre un terme après sa dernière déception en ce domaine, et ce, malgré l'insistance de son compagnon.

Cette fois-ci, l'aventure qui s'offrait à elle était différente : ce n'était pas son propre intérêt qui l'inspirait, mais celui d'Averil Dorridge. Il s'agissait pour elle de venir en aide à trois personnes, son amie et ses deux filles.

Quand le bandit revint, il portait un panier dans les mains.

— Il est toujours plus sage d'avoir le ventre plein quand on part à l'attaque, dit-il. N'importe quel soldat vous enseignerait ce principe fondamental.

Il sortit du panier une serviette qu'il étendit sur le sol et posa dessus deux sandwiches enveloppés d'un tissu de coton blanc: entre deux tranches de pain frais et beurré, Galatée découvrit de la viande froide.

Il y avait également deux verres et une bouteille de vin français.

— Où vous êtes-vous procuré cette nourriture? s'étonna-t-elle.

Il éluda la question :

— Je vous demande simplement de partager mon souper.

— Vous voulez dire le vôtre et celui de Denzil. Que mangera-t-il?

— Il est allé chercher ailleurs de la nourriture, avec Jake. Cela ne leur prendra pas beaucoup de temps et nous devrions être en mesure de partir dans un quart d'heure.

— Y a-t-il une auberge près d'ici?

— Pourquoi vous montrez-vous si curieuse?

Elle rougit comme une petite fille qu'on aurait surprise au moment où elle glissait un doigt dans le pot de confiture...

— Vous avouerez que tout ce que vous faites est empreint de mystère, dit-elle.

— Qu'espériez-vous d'autre?

— Il y a encore tant de questions qui me brûlent les lèvres!

— Posez-les, mais je ne vous promets pas d'y répondre...

— Je suppose que la première est inévitable: pourquoi volez-vous les gens?

Tout en parlant, elle s'était assise par terre et s'était servie.

Dès qu'elle eut mordu dans le sandwich, elle constata qu'elle était affamée et qu'elle prenait un très vif plaisir à manger.

Il remplit son verre de vin, sans daigner lui répondre.

— Je vous ai posé une question, lui rappela-t-elle.

— Je sais. De votre côté, pourriez-vous me donner la raison des escapades nocturnes qui vous ont valu une telle notoriété?

Elle réfléchit un instant, avant d'expliquer.

— Probablement, par désir de m'affranchir du carcan de conventions qui m'accable. Je croyais trouver dans cette vie aventureuse la liberté...

Cela fit sourire son interlocuteur.

— Dans ces conditions, ma réponse est identique.

— Mais vous êtes un homme!

— Cela fait-il une différence?

— Bien entendu! Du moins je le pense...

Il secoua la tête, d'un air peu convaincu.

— Cela n'a rien à voir avec le fait d'être un homme ou une femme. Il s'agit simplement d'aspirations personnelles, de conceptions différentes de la vie...

— Je n'avais jamais vu les choses sous cet aspect.

Elle plongea son regard dans ses yeux gris et, l'espace d'un instant, elle eut la sensation qu'existait entre eux une étonnante intimité. Ils semblaient reliés par un réseau de fils imperceptibles dont la nature restait pour elle une énigme.

L'homme but une gorgée de vin.

— J'espère que vous le trouvez bon. Une cuvée exceptionnelle!

— Ce vin vient de France?

— Naturellement! Dans quel autre pays produit-on un tel nectar?

— J'en conclus que vous l'avez volé...

— Bien sûr!

Lady Roysdon éclata de rire.

— Vous avez le mérite de la franchise.

— La plupart des gens ne me l'accordent même pas, fit-il avec une moue ironique. On m'estime plutôt malhonnête.

— Pas dans ce qui est le plus essentiel, affirma-t-elle.

— Comment pouvez-vous être aussi affirmative?

Elle était désespérée: confusément, elle sentait qu'elle avait raison, mais il lui était difficile d'explicitier son point de vue.

— Puis-je avoir un autre sandwich? demanda-t-elle, pour changer de sujet.

— Il serait plus prudent, en effet, de manger davantage.

— Vous pensez que cela me donnera du courage?

— C'est ce dont vous avez besoin.

— Je n'en ai jamais manqué par le passé.

— Oui, mais ce qui vous attend est tout à fait différent de ce que vous avez connu.

— Bien sûr, concéda-t-elle.

— Prendrez-vous un peu plus de vin?

— Non, merci.

Ils auraient pu avoir la même conversation autour d'une table aux couverts somptueux, leurs visages éclairés doucement par la lueur de bougies placées sur des chandeliers d'argent...

Elle s'imagina revêtue d'une magnifique robe du soir, parée de ses colliers les plus éclatants et de ses bracelets les plus précieux. Et elle se rappela soudain que c'était ainsi qu'elle lui était apparue la veille, et qu'il lui avait dit à quel point il la trouvait belle.

— Je n'ai pas changé d'opinion, murmura-t-il.

Sa phrase la tira de ses rêveries et elle le regarda, presque horrifiée: comment pouvait-il lire dans ses pensées avec autant de facilité?

— Je vous préfère en femme, poursuivit-il, sans lui laisser le temps de parler. J'admire cependant la manière dont vous avez relevé vos boucles, à la mode antique, et je dois vous faire mes compliments pour votre art de nouer une cravate...

Elle essaya de trouver une réplique, mais de toute évidence, il n'en attendait pas.

Il rassembla les restes de leur repas et les plaça dans le panier, avec les verres vides et la bouteille. Puis il lui tendit la main pour l'aider à se relever.

La force de sa poigne lui rappela la puissance de son étreinte, quand, dans la nuit, il l'avait serrée contre lui pour l'embrasser.

L'idée qu'il pourrait désirer l'embrasser encore lui traversa l'esprit,

mais il lâcha sa main, pour ramasser son chapeau.

— Nous devons y aller.

— Vos amis sont-ils de retour?

— Je les ai entendus il y a quelques secondes.

Il devait avoir une ouïe extrêmement fine. Elle le suivit derrière le massif d'arbres où Jake et Denzil les attendaient, chacun tenant la bride d'un cheval.

Denzil glissa un objet dans la main du brigand, qui se tourna vers lady Roysdon. Il lui tendit un masque.

— Vous en aurez besoin, affirma-t-il.

— Bien sûr, j'en avais oublié la nécessité.

Le masque s'attachait par deux rubans noirs. Le brigand le lui posa sur le nez et l'aïda à nouer les lanières sur sa nuque.

Elle avait soudain l'impression que son mari s'assurait de son apparence avant une soirée...

« Décidément, se dit-elle, parmi mes pires folies, je n'en vois aucune qui puisse se comparer avec cette aventure! »

L'homme s'avança pour la soutenir tandis qu'elle montait sur la selle. Manifestement, Jake et Denzil paraissaient stupéfaits de voir une femme qui ne montait pas en amazone.

Puis, sans un mot, ils partirent au galop, à travers bois, jusqu'au croisement de la grand-route qui était fréquentée par les voitures qui allaient de Londres à Brighton.

Le brigand ne se pressait pas. Il se laissa dépasser par une calèche qui fila dans un nuage de poussière. La voiture suivante était encore à une distance suffisante pour qu'ils pussent traverser la route sans risquer d'être reconnus dans la pénombre. Une fois cet obstacle franchi, ils galopèrent à bride abattue dans la lande désolée qui menait aux falaises.

Le crépuscule était déjà bien avancé et les ultimes lueurs du couchant s'estompaient à l'horizon. Le vent était tombé et ils furent surpris par le calme qui fait le charme de ces heures entre chien et loup.

Lady Roysdon redoublait d'appréhension et de nervosité et s'en voulait de s'abandonner à une telle faiblesse.

Quelques lieues plus loin ils aperçurent la route de Shoreham, qui serpentait en descendant les collines. La nature alentour paraissait dépouillée de toute végétation.

Comme lady Roysdon s'y attendait, le brigand ne fit aucune halte et poursuivit sa course jusqu'à un bosquet lointain.

Quand ils eurent atteint la lisière du bois, ils descendirent de cheval. Le brigand donna, à mi-voix, des directives précises à Denzil et à Jake, qui, tous deux masqués, traversèrent le sentier et s'enfoncèrent dans les fourrés.

L'homme considéra alors lady Roysdon qui crut, dans la pénombre, distinguer un sourire sous son masque.

— Avez-vous peur? s'enquit-il.

— Même si c'était vrai, je ne le reconnaîtrais pas.

— Pourquoi? Tous les acteurs sont nerveux avant le lever de rideau.

— Quel rôle dois-je jouer?

— C'est ce que je m'appête à vous expliquer. Vous m'attendrez ici, jusqu'à ce que je vous fasse signe.

— Mais je suis trop éloignée de la route!

— Faites-moi confiance.

— Je comprends votre désir de me protéger, mais je ne veux pas que vous preniez tous les risques pour vous.

— Vous allez m'obéir: sinon, je renonce à notre projet.

Il parlait d'un ton impersonnel et serein qui cependant dissimulait mal la tension qui l'habitait. Lady Roysdon ne se laissait pourtant pas aussi aisément circonvenir :

— Vous n'allez tout de même pas m'abandonner au dernier moment!

— J'agirai comme je l'entends!

— Vous êtes un tyran!

— Évidemment! Étant donné les circonstances, c'est moi qui commande.

Elle aurait voulu le défier, mais elle ne se sentait pas en mesure de le faire et elle capitula.

— Très bien, je vous obéirai.

— Voilà qui est raisonnable. Souvenez-vous que ce n'est pas seulement votre réputation qui est en jeu, mais le bonheur de votre amie.

— Je ne l'oublie pas, même si je me soucie peu de l'opinion des autres.

— En revanche, moi, elle me préoccupe! rétorqua-t-il avec calme.

Elle lui lança un regard étonné, mais il s'avavançait déjà vers la route: il se trouvait à quelques mètres de l'endroit où passerait la voiture, en contrebas de l'endroit où était restée Galatée.

D'où elle était, elle pouvait apercevoir les véhicules qui circulaient sur le sentier.

Mais dans l'obscurité elle ne voyait rien venir et elle craignit soudain que sir Francis n'eût changé d'avis. Peut-être, après tout, avait-il préféré dormir à Brighton et reporter son voyage au lendemain matin? C'est alors que deux lueurs tremblèrent dans le lointain. Comme elle, le brigand qui tournait la tête dans la même direction, supposa qu'il ne pourrait s'agir que des lanternes d'une voiture, sans doute de celle de sir Francis.

Les lumières se rapprochaient et elle entendait les sabots des chevaux... A moins que ce ne fût le battement de son cœur.

Déjà, lady Roysdon reconnaissait la livrée des Dorridge que portaient le cocher et le laquais assis à l'extérieur de la voiture.

Cela ne faisait maintenant plus aucun doute: le voyageur était bien sir Francis. N'osant pas crier, elle émit un sifflement sourd pour avertir le brigand que sa victime était exacte au rendez-vous.

Le cabriolet était déjà tout proche...

Tout se passa alors si vite qu'elle comprit à peine ce qui s'était produit.

Denzil avait lancé sa monture sur la route, forçant le cocher à retenir ses bêtes avec une telle brusquerie qu'elles se cabrèrent et ruèrent dans les brancards.

— Les mains en l'air! ordonna le brigand.

Devançant le laquais qui avait caché son pistolet à ses pieds, Jake pointa son arme vers les deux serviteurs.

Il y eut soudain une violente détonation: lady Roysdon supposa que sir Francis avait tiré de la voiture, mais le brigand eut le temps d'esquiver la balle qui se perdit dans le bois.

Sans doute parvint-il aussi à désarmer le baronnet, car elle le vit lancer un pistolet sur l'accotement, juste avant d'ouvrir la portière pour faire sortir sir Francis.

— Infâmes criminels! Vous serez pendus pour avoir osé vous attaquer à moi! hurlait-il.

Une affreuse grimace de dégoût le défigurait et le rendait encore plus déplaisant que dans le souvenir que lady Roysdon avait gardé de lui.

— Je dois vous demander, monsieur, votre montre, votre bourse et tout objet de valeur que vous avez sur vous, dit le brigand.

— Je n'ai rien d'autre, se défendit sir Francis avec arrogance. Et je peux vous affirmer que vous n'aurez que ce que vous méritez quand vous vous balancerez sous le gibet!

— Je n'en doute pas, monsieur, ironisa le brigand, en prenant sa bourse. Et maintenant, qu'avez-vous d'autre sur vous?

— Rien. Je vous jure que je n'ai rien d'autre dans la voiture! Vous avez tout ce que je possède.

— Si c'est la vérité, dit le brigand, vous ne verrez aucune objection à ce que mon compagnon fouille votre voiture. Je crois savoir que les gentilshommes tels que vous ont la prudence de se ménager des cachettes qui échappent à la vigilance des hommes de mon espèce...

Il fit un signe à lady Roysdon qui descendit jusqu'à la route, les yeux brillants d'excitation derrière son masque.

— Seriez-vous assez aimable, demanda le brigand, tandis qu'elle sautait de cheval, pour voir si vous ne trouvez rien qui présente un

quelconque intérêt dans la voiture de monsieur?

— Il n'y a rien, vous dis-je! s'indigna sir Francis. Vous perdez votre temps et vous risquez de vous faire prendre, si d'autres voyageurs arrivent.

— C'est un risque que nous devons courir, répliqua le brigand.

— Vous feriez mieux de vous enfuir avec votre larcin et de vous mettre à l'abri.

— J'apprécie vos conseils de prudence, monsieur. Vous admettez cependant qu'une bourse pour quatre, c'est un maigre butin!

Lady Roysdon monta à l'intérieur du cabriolet.

Elle se doutait que la cachette, s'il y en avait une, serait située sous le petit siège, car c'est là qu'elle dissimulait, elle aussi, ses bijoux, en voyage. Elle ne se trompait pas.

Bien entendu, le coffret était plein.

Sans oser parler, de crainte que sa voix féminine ne la trahît, elle siffla discrètement.

— Je crois que vous avez besoin d'aide, dit le brigand, comprenant le sens de l'appel de lady Roysdon.

Denzil laissa son cheval brouter sur le bas-côté et s'approcha de l'autre portière.

Il sortit plusieurs sacs brodés et lady Roysdon fut ravie de reconnaître la boîte de cuir noir où se trouvait le collier d'Averil.

Elle la saisit, avant de redescendre: le reste ne l'intéressait guère.

— Espèce de bandit! lâcha sir Francis, en voyant ce qu'elle emportait.

Suivit un torrent d'injures tout à fait inattendues dans la bouche d'un homme de sa classe.

Il s'en fallut de peu pour que lady Roysdon ne lui répondît sur le même ton, mais presque miraculeusement, elle comprit ce que le brigand attendait d'elle et elle se contenta de remonter à cheval sans un mot, pour attendre ses ordres.

Avec un sourire, il lui tendit son pistolet.

— Tenez en respect ce monsieur irrité, dit-il, pendant que je me charge d'enlever cette fortune dont il avait oublié l'existence...

Lady Roysdon ne put se retenir de rire devant l'expression ulcérée de sir Francis.

Le brigand accrocha les sacs à sa selle, imité par Denzil. Puis, reprenant l'arme qu'il avait tendue à lady Roysdon, il la pointa à nouveau vers le baronnet dont les vitupérations cessèrent brusquement.

Une expression de couardise sans borne déformait son visage blafard.

— J'ai pris tout ce que vous prétendiez ne pas posséder, dit tranquillement le brigand. Mais j'ai fait en sorte de ne pas vous

blessé, ni vous, ni vos serviteurs. Quand d'autres tomberont en votre pouvoir, je souhaiterais que vous sachiez faire preuve d'autant de mansuétude.

— Maudit sois-tu! souffla sir Francis, entre ses dents, trop épouvanté pour oser parler plus haut.

Il remonta dans sa voiture, dont le brigand referma la portière.

Jake s'écarta non sans avoir arraché au valet l'arme déposée à ses pieds.

— Vous pouvez continuer votre route! affirma le brigand.

Le cocher fouetta ses bêtes qui s'emballèrent dans un hennissement de terreur.

Sans laisser à lady Roysdon le temps de commenter l'événement, le brigand lança son cheval au galop vers le bois, par le chemin qu'ils avaient emprunté à l'aller. Elle le suivit sans un mot, en direction de Brighton.

Ils retraversèrent la grand-route sans prendre de précautions particulières, protégés par l'obscurité.

La lune en son déclin était voilée de nuages venus de la mer. La lumière argentée était cependant suffisante pour que le brigand n'eût aucune difficulté à s'orienter, jusqu'à l'endroit où, la veille, l'attaque avait eu lieu.

Il la regarda, avec son sourire inimitable.

— Êtes-vous satisfaite?

— J'ai le collier de mon amie. C'est tout ce que je voulais.

— Nous pouvons faire mieux pour elle.

— Qu'y a-t-il dans ces sacs?

— De l'argent: une grande quantité d'argent.

— Averil m'a dit que sir Francis avait passé la journée avec des notaires et des agents immobiliers. Il a probablement vendu des propriétés et il devait rapporter le produit de ces ventes à Londres.

— Je suis certain que votre amie fera un excellent usage de cet argent.

— Mais... et vous?

— Ce qui s'est produit cette nuit ne me concerne pas. C'est votre vol, non le mien.

Lady Roysdon éclata de rire.

— Autrement dit, c'est moi qui suis promise à la potence!

— Bien sûr! Quelque chose me dit cependant que vous y échapperez cette fois encore, comme par le passé.

— J'ai trouvé cette expérience passionnante... quand sir Francis a tiré, j'ai craint, un instant, que le laquais ne se serve à son tour de son arme...

— Vous comprenez maintenant pourquoi ce genre d'opération demande une préparation minutieuse. Il ne s'agit pas d'improviser!

— J'ai respecté vos directives.

— Avec beaucoup de zèle, je le reconnais. Vous saurez quel nouvel emploi choisir, si la vie mondaine et la fréquentation des dandies vous lassent...

— Merci, répliqua-t-elle, sur le même ton badin. Et maintenant, je pense qu'il est temps pour moi de rentrer.

— Ce serait plus prudent, en effet. Insistez auprès de votre amie, pour qu'elle ne porte jamais ce collier en public.

— Bien sûr! Elle n'est pas sotte à ce point! Et que dois-je faire du reste du butin?

— Que suggérez-vous?

Sa propre question l'étonnait elle-même: la voilà qui demandait conseil à un brigand, à propos d'une affaire dont naguère, elle ne se serait entretenue qu'avec le comte!

Il réfléchit un moment avant de répondre.

— Si jamais lady Dorridge place l'argent à la banque à son nom, il y aura toujours le risque que sir Francis ne tente de le lui soutirer à nouveau.

— C'est juste, admit lady Roysdon. Je l'avais toujours trouvé déplaisant, mais ce soir, il s'est montré franchement répugnant. Il faut à tout prix protéger Averil de ses odieux agissements!

— Dans ces conditions, le mieux serait peut-être que vous fassiez administrer cet argent comme legs à l'intention de ses enfants.

Lady Roysdon le considéra avec étonnement.

— Autrement dit, il m'incombera de déposer l'argent à la banque.

— Il y sera en sécurité. Les brigands de grands chemins sont mis en échec par les banquiers!

Elle éclata de rire.

— Il faudra que vous inventiez une explication pour justifier le fait que vous transportez une telle quantité d'or sur vous, poursuivit-il. Je pense que vous ne manquez pas d'imagination...

— Dois-je comprendre que je vais garder l'argent sur moi maintenant? demanda-t-elle, non sans frayeur.

— Pourquoi pas? Du reste, il ne serait pas très sage de me confier une telle fortune.

— Je vous ai accordé toute ma confiance ce soir... Et j'ai même risqué à vos côtés ma réputation!

Elle s'exprimait avec désinvolture mais, une idée soudaine lui traversant l'esprit, elle ajouta :

— Peut-être ce gage de confiance n'a-t-il pas une grande signification à vos yeux?

— Je vous répondrai en d'autres circonstances, promit-il en se déroband à nouveau.

— En d'autres circonstances?

— J'ai quelque chose à vous rendre.

Elle comprenait ce à quoi il faisait allusion, mais se hâta de protester :

— Je n'en vois pas la nécessité.

— Moi, si. Vous êtes désormais devenue ma partenaire et vous devez savoir que les voleurs ont un code d'honneur très strict.

— J'avoue que je serai très heureuse de récupérer ma parure d'émeraudes.

— Préférez-vous que je vous la fasse parvenir par un messenger?

— Non, bien sûr que non!

Elle attendit sa proposition. Comme mû par une soudaine inspiration, il suggéra :

— Me feriez-vous l'honneur, milady, d'être mon invitée pour un prochain dîner?

— J'ai été ravie de partager votre repas, ce soir.

— Je peux faire mieux, quand il s'agit du choix d'un menu, mais je crains bien que la situation ne me le permette pas... Cela risquerait de faire jaser, si l'on vous apercevait en ma compagnie à *l'Auberge du Château*.

Lady Roysdon sourit.

— Cela manquerait également de piquant...

— Quand puis-je vous attendre?

Malgré son détachement apparent il était facile de percevoir une certaine impatience dans le ton sur lequel il avait posé cette question: comme tous les hommes de son entourage, il était anxieux de savoir si elle allait accepter son invitation.

— Demain, je dîne chez le prince, répondit-elle, mais après-demain, je suis libre.

— Eh bien, je vous attendrai.

Elle n'avait pas envie de le quitter si vite mais il faisait déjà signe à Denzil de placer tous les sacs qu'ils avaient pris dans le coffret de sir Francis sur la selle du cheval de Jake. Ils étaient si nombreux qu'ils gênaient son assise.

Le brigand s'approcha du cheval de lady Roysdon à laquelle il tendit la main. Elle lui présenta ses doigts sur lesquels il déposa un baiser. Le contact de ses lèvres sur sa peau lui rappela l'étreinte de la nuit précédente.

Sa pudeur déjà mise à l'épreuve par la difficulté qu'elle avait à dissimuler le désir qu'elle ressentait de rester avec lui, jointe à la frayeur qu'elle éprouvait face à cette passion naissante, la poussa à éperonner son cheval sans un mot.

Elle se dirigeait vers les lumières de Brighton sans se retourner mais en se demandant si le brigand la suivait des yeux...

Ils eurent tôt fait de rejoindre la propriété dans laquelle ils

rentrèrent par l'arrière.

Lady Roysdon descendit de cheval et Jake récupéra dans le mur sa cape qu'il lui tendit. Elle la jeta sur ses épaules, et espéra n'être vue de personne au moment où elle regagnerait sa demeure.

Jake dut contourner la murette avec les deux chevaux, pour emprunter l'entrée principale qui donnait seule accès aux écuries.

Les autres chevaux dans la pénombre furent des témoins discrets de leur retour. Lady Roysdon attendit qu'il eut refermé les boxes des deux bêtes. Puis, ils se fauilèrent dans les ténèbres jusqu'à la porte de service qui ouvrait sur la cuisine; Jake la poussa doucement: c'était le moment le plus périlleux car il s'agissait d'échapper à la vigilance de Danvers et des autres domestiques.

La flamme d'une seule chandelle vacillait dans l'office presque entièrement plongé dans l'obscurité. On n'entendait que des ronflements qu'ils supposèrent être ceux de Fulton. Lady Roysdon put ainsi se glisser dans les escaliers sans être remarquée et c'est avec un soupir de soulagement qu'elle referma la porte de sa chambre derrière elle; le coffret de cuir qui contenait le collier d'Averil ne l'avait pas quittée.

Les bougies étaient allumées et sa chemise de nuit préparée sur le lit dont les draps avaient été entrouverts. Hannah ne se manifesta pas: de toute évidence, elle avait obéi à ses instructions et elle s'était retirée pour la nuit.

Lady Roysdon se déchaussa et enleva les vêtements masculins qu'elle avait empruntés aux fils de Mme Hermitage; elle les glissa au fond de sa commode, qu'elle ferma à clé.

Le lendemain, elle profiterait d'un moment où personne ne serait en vue, pour les remettre au grenier.

Car elle était sûre d'une chose: elle se rendrait à l'invitation du brigand habillée en femme.

Elle dénoua ses cheveux qui roulèrent sur ses épaules, et ce n'est qu'après avoir enfilé sa chemise de nuit de soie ornée de dentelle qu'elle ouvrit le coffret négligemment jeté sur le lit.

Les diamants étincelèrent dans la lumière diffusée par les candélabres: quels changements ils allaient apporter dans la vie d'Averil Dorridge!

Elle tressaillit en entendant qu'on frappait à la porte et, avant qu'elle n'eût le temps de répondre, la porte fut entrebâillée et un sac déposé sur un siège. La porte fut aussitôt refermée.

Lady Roysdon comprit qu'il s'agissait de l'argent dérobé à sir Francis. Elle avait été si préoccupée par la nécessité de ne pas être surprise à son retour qu'elle avait complètement oublié son butin.

Jake, craignant sans doute que les garçons d'écurie n'aient pas tous son honnêteté avait préféré le lui apporter tout de suite.

Elle traversa la pièce pour prendre le sac qui était d'un poids respectable et contenait plusieurs bourses. L'une d'elles était pleine de souverains, l'autre de billets de banque de vingt et de dix livres.

Lady Roysdon resta un moment bouche bée devant une telle fortune: sans nul doute, sir Francis avait vendu quelque propriété.

« Ce n'est que justice! pensa-t-elle. Il fallait que cet individu, d'une manière ou d'une autre, rendît à Averil l'allocation qu'il lui devait! »

Le conseil du brigand était judicieux: elle ferait administrer un legs au profit des enfants pour éviter que le baronnet ne s'empare à nouveau de cet argent!

L'avenir d'Averil et de ses enfants était ainsi assuré.

Avec un peu d'argent et sans le souci de devoir économiser pour ses filles, elle n'aurait plus de mal à se remarier.

— C'est merveilleux! s'écria lady Roysdon, avec ravissement. Tout a marché à la perfection!

Mais elle savait que la joie d'avoir mené son projet à bien n'était pas seule à l'origine de son extraordinaire excitation : le fait d'avoir partagé cette aventure avec un homme mystérieux était loin d'être négligeable...

Elle repensa à l'intensité de son regard gris cherchant le sien pendant qu'ils bavardaient dans le sous-bois.

Elle eut du mal à trouver le sommeil ce soir-là; elle se demandait combien de temps s'écoulerait avant qu'elle pût de nouveau retrouver ce regard...

Le salon du pavillon de marine était déjà envahi par une foule d'invités.

Après un dîner fastueux, la plupart des convives avaient pris place autour des tables où l'on jouait au whist, au jacquet ou à divers autres jeux.

Lady Roysdon constata que parmi ces gens qui se pressaient dans ce décor somptueux de style chinois créé par le prince lui-même, aucun visage ne lui était inconnu.

Deux invités retinrent particulièrement son attention; l'un d'eux n'était autre que Beau Brummel, le dandy qui devait sa notoriété à ses manières délicates, à son élégance raffinée, à la vivacité de son esprit et à ses reparties inattendues. Il cultivait déjà cet art au collège d'Eton où il s'était fait un nom parmi ses condisciples.

Le prince l'avait décoré de l'ordre de son régiment quand il n'avait que quinze ans. Par la suite, leur amitié s'était consolidée et le prince afficha sans retenue son admiration pour le dandy. Les principes de Brummel en matière de mode avaient force de loi.

On prétendait que la grâce avec laquelle Son Altesse royale ouvrait son coffret à prise était le fruit des conseils de Beau Brummel, et qu'il se forçait à répéter ce geste quoiqu'il n'aimât guère priser.

Il avait d'ailleurs une étonnante variété de boîtes d'une grande valeur, dont certaines étaient ornées de diamants et de pierres précieuses.

Lady Roysdon était heureuse que Beau Brummel fût présent, le prince exigerait que tous ses proches fussent attentifs à ses mots d'esprit et de ce fait, le comte de Sheringham serait accaparé par quelqu'un d'autre qu'elle.

La deuxième personne que lady Roysdon eut plaisir à rencontrer fut le vieux lord Thurlow dont les manières étaient bourruées mais sympathiques. Ce personnage qui dédaignait les fastes de la cour prenait le contre-pied du dandy: malgré l'évolution de la mode, il ne craignait pas de porter des vêtements à l'ancienne, avec jabots et dentelles, et surtout de se coiffer d'une gigantesque perruque. Il avait d'énormes sourcils en broussaille et sa voix résonnait comme le grondement du tonnerre.

Lord Thurlow était renommé pour son exquise politesse à l'égard des dames, mais il savait se montrer franc, voire parfois blessant, à l'égard des hommes.

Pour toutes ces raisons, il ne faisait pas bon ménage avec tous les invités du pavillon, mais lady Roysdon appréciait sa compagnie.

Elle s'était entretenue avec lui, après le dîner, jusqu'à ce qu'elle fût littéralement enlevée par le comte de Sheringham qui l'entraîna vers un canapé disposé au fond de la pièce, à l'écart des regards indiscrets.

— Pourquoi avez-vous refusé de me voir cet après-midi? demanda-t-il. Je suis passé chez vous, mais on a prétendu que vous n'étiez pas là.

— C'était la vérité, se défendit lady Roysdon. Je n'aurais jamais eu recours à un tel stratagème pour ne pas recevoir un ami aussi fidèle que vous.

— Où vous trouviez-vous?

— J'ai été très occupée, expliqua-t-elle, avec un léger sourire.

Il s'écarta d'elle, pour mieux l'observer et fronça les sourcils. Elle évita son regard inquisiteur et feignit de s'intéresser au prince qui riait à l'une des répliques de son ami à l'autre bout du salon.

— Vous avez changé, dit le comte. Que s'est-il passé ?

— Qu'entendez-vous par « changé »? s'enquit-elle.

— Je ne saurais l'expliquer, répondit-il. Mais je l'ai remarqué à l'instant même où vous êtes entrée dans la salle à manger...

— J'espère que c'est en mieux...

— Votre regard n'est plus le même, murmura le comte, comme s'il s'adressait à lui-même. Mais ce n'est pas simplement votre expression qui s'est transformée...

— Vous me soumettez à un examen minutieux, d'Arcy. Je suppose que je devrais m'estimer flattée de tant d'attentions.

Il la scrutait avec une insistance qui finit par la mettre mal à l'aise. Il demanda enfin :

— Pourquoi vous êtes-vous jouée de moi l'autre soir?

— Je vous avais averti que je préférais rentrer par mes propres moyens.

— Je voulais vous raccompagner.

— Je le savais, mais j'étais trop lasse pour discuter.

— Vous n'avez pas suivi la grand-route pour rentrer chez vous.

— Comment le savez-vous?

— Parce que sinon je vous aurais rattrapée. Quand il est venu me retrouver au portail, mon cocher m'a affirmé que vous veniez de partir. Vous ne pouviez pas être très loin devant moi.

— Eh bien, comme vous le voyez, je suis rentrée saine et sauve.

Le comte s'en tint là, mais lady Roysdon devina qu'il formulait en lui-même nombre d'hypothèses plausibles.

— Qu'est-ce qui a changé en vous? reprit-il après quelques instants de réflexion.

— Je ne me sens pas différente, pourtant.

— J'ai l'impression que vous revivez, ici...

— Ce doit être l'air de la mer, dit lady Roysdon, en souriant. Vous avez toujours décrié Brighton, mais vous pouvez constater l'effet que cette ville produit sur le prince lui-même.

— Peu m'importe le prince! protesta-t-il. Ce qui m'intrigue, c'est que vous donnez soudain l'impression d'être heureuse.

— Je suis heureuse! s'exclama lady Roysdon avec sincérité. Et si vous voulez en savoir la raison, puisque vous êtes si curieux, c'est parce que je viens de rendre une personne de mes amis très heureuse: cela suffit à mon bonheur.

Elle espérait par cette allusion mettre un terme à cet interrogatoire embarrassant, car elle redoutait l'intuition dont le comte faisait souvent preuve. Elle voulait toutefois éviter que des aveux trop clairs ne la trahissent.

— Une personne de vos amis? demanda-t-il aussitôt. Un homme?

Lady Roysdon éclata de rire.

— Vous n'avez pas lieu d'être jaloux! Je peux vous le garantir, d'Arcy. Non, il s'agit d'une amie. Vous pouvez donc cesser de me mettre à la question! Ce n'est vraiment pas à vous de jouer les inquisiteurs!

Elle souhaitait qu'il en reste là. Elle n'avait d'ailleurs pas menti en affirmant que le bonheur qu'elle avait contribué à procurer à Averil avait été pour elle une source de joie.

Le matin même, elle s'était rendue à la banque, suivant les conseils du brigand et elle avait expliqué au directeur qu'elle avait gagné cette somme importante au jeu. Il ne fut pas le moins du monde impressionné par la quantité d'or et de billets de banque que contenaient les sacs. Ce fut plutôt lady Roysdon qui manifesta quelque étonnement quand le chiffre que représentait son butin lui fut fourni.

— Dix-huit mille livres! s'était-elle écriée.

— Dix-huit mille neuf livres et dix shillings pour être exact, avait-il précisé.

— Je ne pensais pas avoir gagné autant d'argent!

— Votre Seigneurie devrait considérer qu'Elle aurait pu en perdre tout autant, avait fait observer le directeur, sur un ton de reproche.

— Vous m'en auriez vue au désespoir, avait-elle avoué.

Elle avait ensuite signé différents formulaires qui établissaient que les filles de lady Dorridge auraient seules le droit de toucher à cette somme, dès qu'elles auraient atteint l'âge légal.

Averil Dorridge avait eu peine à croire qu'un tel miracle ait pu se produire, quand lady Roysdon lui avait raconté ses démarches.

— Mais, Galatée, comment puis-je accepter votre argent? avait-elle protesté. Vous savez...

Lady Roysdon avait posé une main sur le bras de son amie.

— Écoutez, Averil, ne me posez aucune question. C'est de sir Francis que vient l'argent que j'ai placé pour vos filles. Il vous revient donc de droit. Il ne représente pas plus que la somme dont vous avez été dépouillée par la suppression de votre allocation.

— Comment l'avez-vous convaincu? Comment et pourquoi vous a-t-il rendu mon collier?

— Je ne suis pas en mesure de vous répondre. Mais vous devez me faire confiance, Averil.

— Vous savez que là n'est pas la question, cependant...

— Je vous demande une seule chose, avait coupé lady Roysdon. C'est d'accepter ce collier et cet argent et de n'en parler à personne.

— Voulez-vous dire que je dois le cacher à Francis? s'était étonnée la jeune femme.

— Surtout à lui! Il ne faut pas qu'il apprenne que vous avez récupéré votre bijou. Je l'ai mis en dépôt dans un coffre de la banque et je crains bien, ma très chère amie, que vous ne puissiez plus en orner votre cou.

— Voilà qui m'importe peu! avait lancé lady Dorridge. Je saurai que je peux en disposer quand mes filles auront besoin de pièces pour leur trousseau ou de robes pour leurs débuts dans le monde.

— C'est juste, avait reconnu lady Roysdon. Mais en attendant, oubliez l'existence de ces diamants. Le capital vous assure une rente qui vous garantit contre les désagréments d'une vie parcimonieuse...

Lady Dorridge avait éclaté en sanglots.

— Oh! Galatée, comment puis-je vous remercier? Comment puis-je vous prouver ma reconnaissance? avait-elle demandé. J'étais dans une telle détresse... je me voyais déjà contrainte de déménager...

— Toute cette mauvaise période est terminée. Votre train de vie sera de nouveau équivalent à celui que vous aviez du vivant d'Edward.

— Mais... Francis... avait balbutié lady Dorridge.

— Mettez une croix sur lui! Je crois pouvoir vous affirmer, Averil, qu'il ne vous informera pas qu'il a été dépossédé de votre collier. Mais s'il y fait la moindre allusion, prenez votre air le plus innocent et ne dites absolument rien.

— Je ne parviens pas à comprendre de quelle manière vous l'avez récupéré, avait encore dit lady Dorridge, en essuyant ses larmes.

— Est-ce si important? avait rétorqué lady Roysdon. Je serais profondément blessée que vous m'interrogiez davantage.

— Je vous fais entière confiance! s'était récriée lady Dorridge. Je vous dois tant. C'est ma vie et celle de mes enfants que vous avez sauvée, Galatée. Je ne pouvais soupçonner qu'un pareil miracle pût se

produire et que notre sombre avenir en fût éclairé d'un seul coup.

Elle avait jeté les bras autour du cou de son amie et l'avait embrassée.

— Je n'oublierai jamais votre bonté et chaque nuit, je remercierai Dieu pour vous, dans mes prières, avait-elle ajouté dans un murmure.

— J'espère surtout que vous vous conformerez à la règle de silence que je vous ai demandé d'observer, avait rappelé lady Roysdon.

— Vous savez très bien que je ferai tout ce que vous me demandez.

Son bonheur et son enthousiasme presque puérils s'étaient avérés contagieux, et pour lady Roysdon, le monde entier avait semblé basculer dans la lumière, tandis qu'elle était revenue chez elle en suivant l'avenue.

A son retour, on l'avait informée du passage du comte de Sheringham: elle avait été ravie d'avoir échappé à cette visite importune. Il lui aurait été pénible de devoir s'expliquer sur la manière dont elle s'était éclipsée après le bal, à ce moment-là, bien que tôt ou tard, elle le savait, il lui faudrait subir ses reproches. Elle ne pensait pas, cependant, qu'il aurait lu avec autant de facilité son bonheur sur son visage.

— Vous êtes très belle, ce soir, dit-il après l'avoir longtemps contemplée. Je saisis maintenant ce qu'il y a de métamorphosé en vous: vous n'avez plus cet air de lassitude et d'ennui que vous affichiez avant notre départ de Londres.

— C'est bien la raison pour laquelle j'en suis partie! Je m'ennuyais, d'Arcy... je m'ennuyais beaucoup.

— Ce n'était pas une raison suffisante pour descendre à Brighton dix jours plus tôt que prévu, sans même me dire au revoir.

Ils s'étaient déjà querellés à ce propos, à son arrivée à Brighton; lady Roysdon bâilla ostensiblement pour montrer à quel point il la contrariait.

— S'il y a quelque chose que je ne peux pas supporter, se plaignit-elle, c'est de vous entendre ressasser continuellement les mêmes griefs...

— Et moi qui pensais déjà à nos futures escapades, dit-il pour la tenter.

— Le temps des escapades est terminé pour moi, répliqua sèchement lady Roysdon. Je crois qu'il convient de tourner la page, d'Arcy, et de penser à ma respectabilité.

— En compagnie de votre mari? demanda-t-il avec cynisme.

Elle ne put réprimer une moue de dégoût, qui réjouit fort le comte.

— Vous avez besoin de moi, insista-t-il, en souriant. Votre vie serait insupportable, sans moi. Soyez honnête et reconnaissez que c'est vrai.

Elle n'était que trop accoutumée à cette fatuité d'homme trop sûr

de lui. Elle le regarda à la dérobée, pour vérifier que cette nature presque animale qu'Averil avait devinée en lui transparaissait en de tels moments.

A son grand soulagement, le prince se dirigeait vers eux et tandis qu'elle se levait, elle entendit le comte lui souffler :

— Nous dînerons ensemble demain soir. Je vous emmènerai dans un lieu où nous serons seuls et tranquilles.

Lady Roysdon se réjouit que la présence du prince la dispensât de répondre. Comme elle faisait une révérence, Son Altesse royale déclara :

— Pourriez-vous m'aider à choisir un morceau de musique pour mon orchestre, ma chère? Je suis certain que vous saurez trouver une pièce à la fois très romantique et pleine d'esprit...

— Vous me flattez, sire...

Acceptant le bras que lui offrait le prince, elle l'accompagna dans la salle de musique.

Mme Fitzherbert les rejoignit et ils examinèrent ensemble diverses partitions dont ils comparèrent les mérites respectifs.

Le prince défendit ses choix avec un humour qui fit sourire lady Roysdon et la convainquit de se plier à ses caprices.

— Vous êtes en beauté ce soir, ma très chère Galatée, fit observer Mme Fitzherbert tandis qu'ils regagnaient le salon.

— J'allais vous en dire autant, Maria, répliqua lady Roysdon.

Cela n'était pas la stricte vérité, mais sans avoir été authentiquement belle, Mme Fitzherbert retrouvait, avec le bonheur d'avoir regagné les faveurs du prince, un charme qu'avaient estompé des années de disgrâce.

Les amis du prince se montraient enchantés que ce temps fût révolu, car grâce à l'influence de Mme Fitzherbert, il buvait moins et faisait preuve d'une stabilité qui lui avait longtemps fait défaut.

La fragilité de sa femme cependant, et ses dettes multipliées continuaient à l'inquiéter.

Ses proches, malgré tout, le voyaient avec joie traverser une période de sérénité plus grande.

Il avait pris du poids, malgré les bains de vapeur qu'il se faisait préparer régulièrement. Mais sa corpulence n'enlevait rien à son charme et à sa séduction.

Sans aucun doute, le prince était heureux à Brighton. Il ne quitta plus lady Roysdon de la soirée, la divertissant de ses commentaires sur les personnes qu'ils connaissaient ou les choses qu'ils remarquaient.

Agacé de ne pouvoir accaparer l'attention de son amie, le comte s'était assis à une table de jeu et lady Roysdon en profita pour se retirer à son insu.

Elle fit même appel à la complicité du prince, en l'occurrence :

— Pourriez-vous m'autoriser à partir, sire? demanda-t-elle. J'ai été légèrement indisposée hier et je crains fort que ce malaise ne se reproduise. Auriez-vous la bonté de m'aider à m'éclipser sans que le comte de Sheringham éprouve le besoin de me raccompagner?

— Si je me fais votre complice, mon ami ne sera-t-il pas courroucé contre moi? protesta-t-il, non sans ironie.

— Je le sais, sire, mais vous seul pouvez comprendre mon embarras et mon désir de rentrer seule, insista-t-elle.

Le prince était, au fond, enchanté d'intriguer avec elle, car il l'admirait et se sentait flatté qu'on l'appelât au secours.

Son père l'avait rejeté car il avait compris, bien qu'il fût en âge de se mêler des affaires du royaume, qu'il n'était guère pressé de gouverner. Il n'en était que plus heureux d'offrir son aide à ses amis.

— Reposez-vous entièrement sur moi, Galatée, assura-t-il, avec des mines de conspirateur.

Il fit appeler sa voiture et l'y accompagna avec une telle discrétion qu'elle quitta le pavillon sans faire naître le moindre doute dans l'esprit du comte.

Sur le chemin du retour, ce ne fut pas à la soirée qui venait de s'écouler qu'elle songea, mais à celle qui l'attendait le lendemain.

La chance voulut que le comte ne l'importunât pas de sa visite ce jour-là, car elle aurait été contrainte de lui fournir de pénibles explications. Le prince l'avait, en effet, invité à l'accompagner aux courses où il se rendait avec Mme Fitzherbert et ce divertissement le tint occupé fort tard dans l'après-midi.

C'était un événement passionnant, car *Orvil*, le cheval de Son Altesse participait à la course et lady Roysdon aurait volontiers assisté à ce spectacle. Mme Fitzherbert l'avait d'ailleurs conviée à les suivre dans la tribune du prince, mais la jeune femme sut trouver des prétextes pour passer seule cette journée afin de mieux se préparer à sa rencontre nocturne.

Elle avait dépêché un serviteur chez le comte avec un message annonçant qu'elle ne pourrait dîner avec lui, étant engagée par ailleurs. Il en serait irrité, mais il n'aurait aucun moyen de s'opposer à ce caprice inattendu.

Lady Roysdon fit laver ses cheveux, et le coiffeur, que les femmes de la haute société de Brighton se disputaient, vint dès le début de l'après-midi pour les boucler.

Pour la première fois depuis de nombreuses années, elle eut du mal à choisir la robe qu'elle allait porter: elle n'avait pas l'habitude de se rendre à l'invitation d'un brigand...

Comme il avait promis de lui rendre ses émeraudes, elle se racontait à elle-même que c'était la raison pour laquelle elle se sentait si fébrile et si impatiente. Mais elle savait que c'était un leurre.

Elle n'avait que l'embarras du choix, en ouvrant son armoire, même si elle voulait assortir sa robe aux bijoux : vertes, blanches, argentées, toutes mettraient en valeur l'éclat des émeraudes dont la taille et les nuances étaient exceptionnelles.

Enfin, après avoir changé mille fois d'avis, elle jeta son dévolu sur une robe de gaze blanche brodée d'argent et ceinte sous la poitrine de rubans verts et argent qui se nouaient dans le dos.

— Il vous faudrait votre parure avec cette toilette, milady, fit observer Hannah, quand sa maîtresse lui annonça sa décision.

— Je le sais fort bien, Hannah, répliqua lady Roysdon, mais comme je vous l'ai dit, j'ai laissé mes émeraudes dans un coffre-fort avant de quitter le bal de lord Marshall, l'autre soir. Ce soir, je les récupérerai.

— Cette prudence, milady, si vous me permettez une remarque, ne ressemble guère à Votre Seigneurie, commenta Hannah.

— Suis-je donc si étourdie à vos yeux ? s'enquit lady Roysdon.

— Disons que parfois Votre Seigneurie se montre assez aventureuse, répliqua Hannah, avec la familiarité et l'affection que pouvait s'autoriser une vieille servante.

— Vous n'avez aucune inquiétude à avoir, Hannah, insista lady Roysdon. Vous savez très bien que je sais veiller sur moi-même.

— Touchons du bois, milady.

Une fois habillée, lady Roysdon put constater dans son miroir que non seulement elle était élégante, mais, comme le comte l'avait remarqué, qu'elle rayonnait d'un éclat inhabituel.

Était-ce l'expression de ses yeux qui paraissaient encore plus grands que d'ordinaire ? Ou peut-être son sourire qui éclairait son visage épanoui ?

Probablement fallait-il croire qu'elle « revivait », selon l'expression du comte.

La langueur et l'ennui, qui avaient été son lot durant ces derniers mois londoniens, n'étaient plus qu'un souvenir.

Une étincelle intérieure, une vitalité qui parcourait tous ses membres avait eu raison de cette ancienne lassitude.

Quand Hannah eut jeté sur ses épaules une étole de velours incarnat, elle descendit les escaliers et annonça à Fulton, décontenancé, qu'elle désirait sortir par la cour et non par l'entrée principale.

— Par la cour, milady ? répéta-t-il, avec stupéfaction.

— Vous avez bien entendu, Fulton.

Elle n'allait pas se justifier et lui avouer que l'avenue était trop fréquentée et qu'elle craignait de se trouver en face de Sheringham.

Sans laisser à son majordome le temps de se ressaisir, elle se dirigea vers l'escalier dérobé qui menait à la porte de service.

Son cabriolet, tiré par ses meilleurs chevaux, l'attendait dans la cour, avec Jake pour cocher.

Après avoir salué les garçons d'écurie, qui s'inclinèrent sur son passage, elle prit place dans la voiture, tandis que Fulton disposait une couverture sur ses jambes.

— Bonne nuit, Fulton.

— Bonne nuit, milady.

Il était profondément choqué par cette manière si peu conventionnelle de quitter une demeure, mais elle lui sourit avant que Jake ne lance les chevaux, avec une habileté surprenante.

Lady Roysdon savait qu'elle avait déconcerté ses gens d'écurie en choisissant Jake comme cocher, alors que Hancocks était tout désigné pour une telle fonction. Quand ils se retrouvèrent dans une ruelle discrète, elle demanda:

— Quel prétexte avez-vous fourni aux autres pour justifier le choix que j'avais fait de vous prendre comme cocher?

— J'ai dit à M. Hancocks, milady, que nous allions assez loin et que Votre Seigneurie ne désirait pas le faire travailler pour la troisième nuit consécutive.

— Vous a-t-il cru?

— Il pense que Votre Seigneurie lui doit certains égards, après le traitement qu'il a subi à Londres!

Lady Roysdon éclata de rire.

— Je veillerai à me rappeler, à l'avenir, qu'il n'est plus tout jeune.

— En effet, milady.

Ils descendaient déjà la colline, quand lady Roysdon reprit la parole.

— Y a-t-il longtemps que vous connaissez ce... voleur?

— Je le connais depuis l'enfance, milady.

— Vous avez l'air de le considérer comme votre maître...

Lady Roysdon nota la perplexité de son domestique, qui déclara au bout d'un moment :

— Je suis employé par Votre Seigneurie et j'accorde mes services à qui me paie, milady!

Elle savait qu'elle aurait dû s'attendre à une réponse de cette nature, qui ne la renseignait guère sur le brigand.

— C'est une vie très dangereuse, fit-elle remarquer, après un instant de réflexion. Si on l'attrape, on le pendra. Et le même sort guette votre ami Denzil.

— Oui, milady.

— Est-ce que cela ne vous trouble pas?

— Non, milady.

— Pourquoi?

— Parce que ma ma... je veux dire, parce que ce voleur est

intelligent, milady. Il ne court pas de risques inutiles.

— Est-ce que vous ne considérez pas que la vie qu'il mène est répréhensible... au moins du point de vue de la loi?

— L'argent qu'il prend est très utile, milady.

— En quel sens?

Il se tut un instant avant d'expliquer:

— Il y a un orphelinat auquel il fait des dons et il aide de vieilles personnes dans le besoin.

Lady Roysdon soupira discrètement.

N'était-ce pas à la lettre ce à quoi elle s'attendait? Jake parlait de lui avec vénération.

Ils poursuivirent leur route en silence. Le bois se trouvait devant eux, mais ils n'avaient pas pris le même itinéraire que l'avant-veille pour y accéder.

Après avoir suivi la grand-route, ils tournèrent sur un chemin de traverse qu'on ne distinguait pas à première vue. C'était, selon toute probabilité, un raccourci utilisé par les bûcherons.

Le cabriolet passait aisément entre les arbres et sur le sentier serpentant à flanc de colline. Lady Roysdon s'assura qu'il s'agissait du même lieu de rendez-vous que la dernière fois.

Dès que Jake eut arrêté les chevaux, elle descendit. En enfonçant ses pieds dans l'épaisse couche de mousse, elle retrouva l'odeur des pins qui lui rappelait l'impression de calme et cette sérénité qu'elle avait ressentie l'autre nuit.

Les battements de son cœur s'accéléchèrent et elle éprouva une excitation inconnue, à la pensée qu'elle se rendait à une soirée clandestine.

Après quelques pas elle se retrouva dans la clairière où ils avaient mangé. Il l'attendait...

Dès le premier coup d'œil, elle constata que si elle avait pris soin de s'habiller pour lui, il en avait fait autant: il portait un habit de soirée dans lequel il était non seulement séduisant, mais beaucoup plus élégant que la plupart des hommes qu'elle avait rencontrés la veille au pavillon du prince.

Il se dirigea vers elle, lui baisa la main et, comme elle esquissait une révérence, déclara :

— Sir Just Trevena est profondément honoré que milady Roysdon ait accepté son invitation à dîner.

— Lady Roysdon remercie sir Just pour son aimable invitation, qu'elle accepte avec grand plaisir.

Ils se regardaient, sans qu'il abandonnât sa main.

— Sir Just Trevena, répéta-t-elle lentement. Bien sûr, vous venez de Cornouailles. Je n'arrivais pas à identifier l'accent de Jake. Maintenant, je le reconnais.

— Denzil est un nom de Cornouailles, également.

« Nos yeux semblent tenir un autre discours que nos bouches », pensa lady Roysdon.

— Je craignais tant que vous n'eussiez changé d'avis au dernier moment, dit enfin le brigand.

— Rien ne m'aurait empêchée de venir, affirma Galatée, étonnée par l'intensité de ses propres sentiments.

— Je ne crois pas que vous ayez besoin de votre étole. Il fait très doux ce soir.

Il la lui ôta et admira sa robe de gaze et d'argent, qui mettait en valeur sa silhouette élégante.

— Parfait, murmura-t-il, sur le ton d'un expert.

Il sortit de sa poche le collier d'émeraudes.

— Comme je vous l'ai déjà dit, vous n'en avez pas vraiment besoin. Mais il complétera votre toilette.

— Ce soir, je suis disposée à écouter vos compliments.

Il referma le collier sur sa nuque et accrocha ses boucles d'oreilles.

Ses gestes étaient très délicats : elle ne put retenir un frisson, espérant toutefois qu'il ne le remarquerait pas.

Ce n'est pas sans un léger sentiment de honte qu'elle constatait à quel point sa présence la rendait vulnérable.

Après avoir glissé les bracelets à ses poignets, il regarda ses doigts avec consternation :

— Je dois avoir oublié votre bague ! s'écria-t-il. Me le pardonneriez-vous ?

— Peut-être viendrai-je la récupérer une autre fois ?

— C'est ce que je vous proposerai, si la soirée est agréable. Mais mon intention n'était pas de vous soutirer une promesse.

— Je vous crois, assura-t-elle, sur un ton léger.

Il regarda vers le centre de la clairière.

— Avez-vous faim ?

— Je suis affamée ! Ce doit être l'effet de l'air marin...

Elle savait que ce n'était pas la vérité : trop excitée à la perspective de cette rencontre, elle avait été incapable de manger à midi.

Elle découvrit sur une nappe blanche étalée à même le sol une énorme langouste et une salade préparées à la française.

Plusieurs autres plats étaient disposés comme pour un pique-nique d'enfants. En claquant dans les mains, elle rit et s'assit sur l'herbe, à côté de la nappe.

Le brigand lui servit un vin blanc qui, quand elle y goûta, s'avéra être du champagne.

— Nous faisons les choses en grand, ce soir, dit-elle.

— Nous avons quelque chose à fêter.

— Et quoi donc ?

— Votre présence ici... n'est-ce pas suffisant?

— Vous m'avez promis un menu raffiné: rien ne pouvait me paraître plus exquis.

— La langouste a été pêchée ce matin.

— Qui l'a préparée pour vous?

— Quelques amis, qui ont également cuit ce pain français et m'ont procuré cette salade et ce pâté que vous ne trouverez nulle part ailleurs en Angleterre.

— Je soupçonne vos amis d'être français...

« Dans ce cas, ne put-elle s'empêcher de penser, il a, pour complices, des contrebandiers; c'est donc un ennemi de l'Angleterre...

»

Le pays était, en effet, en guerre avec la France et lady Roysdon n'ignorait pas que ceux qui passaient de l'or anglais pour financer l'armée de Napoléon étaient des traîtres.

N'allait-on pas l'accuser à son tour de trahison et de complicité, pour avoir osé fréquenter un hors-la-loi, apparemment engagé dans des activités subversives?

Comme s'il lisait dans ses pensées, le brigand eut un sourire ironique, en déclarant :

— Je vais apaiser vos scrupules et faire taire vos craintes, car je veux que vous vous divertissiez ce soir. Mes amis sont des émigrés qui se sont installés en Angleterre pendant la Révolution française.

Gênée de voir ainsi son cœur mis à nu, lady Roysdon baissa les yeux. Comment n'avait-elle pas pensé à ces milliers d'émigrés qui avaient débarqué à Brighton après avoir traversé la Manche?

— Je... suis désolée.

— Je comprends parfaitement votre réaction. En réalité, mes amis tiennent cette auberge dont nous parlions l'autre soir.

— C'est là que vous logez?

— En effet.

— Pourquoi me confiez-vous vos secrets?

— Ai-je tort de me fier à vous?

Leurs regards se croisèrent et les yeux de lady Roysdon répondirent pour elle.

Comme pour mettre un terme à son embarras, il lui tendit une part de langouste, prenant la chair des pinces et la plaçant dans une cuillerée de mayonnaise qui faisait honneur au «chef».

La nourriture était si délicieuse qu'elle n'avait pas envie de parler en mangeant.

Elle refusa une autre tartine de pâté, bien qu'elle eût rarement goûté mets plus raffiné.

— Je n'ai jamais fait un repas aussi fin, dit-elle. Pourriez-vous féliciter et remercier de ma part celle qui a préparé un tel délice?

— Elle en sera ravie.

Il était assis sur le sol, et elle ne se lassait pas d'admirer la grâce qui émanait de son corps athlétique, qu'auraient envié bien des oisifs de l'entourage du prince.

— Un peu de vin? demanda-t-il.

Elle secoua la tête et il remplit son propre verre, avant de dire, en la regardant :

— C'est ainsi que je vous ai vue pour la première fois, assise, une coupe de champagne à la main.

— Vous m'avez vue? Quand cela?

— Il y a deux ans et demi.

— A Londres?

— Oui.

— Vous étiez là et je n'ai pas fait votre connaissance?

— Ce n'était pas le genre d'endroit où nous avions quelque chance d'être présentés l'un à l'autre.

— Où était-ce?

Elle posait là une question à laquelle il aurait préféré ne pas avoir à répondre.

— Chez *Tom King*.

— Je vois...

Un silence gêné s'installa entre eux et elle reposa la coupe de champagne près d'elle, sans la quitter des yeux.

Elle se rappelait très bien la nuit où elle s'était rendue à l'auberge de *Tom King*, au cœur du marché de Covent Garden.

Vers minuit, les dandies de tout acabit et les noctambules rôdaient dans les bas quartiers à la recherche des courtisanes qui erraient dans ces lieux où l'intempérance, l'oisiveté et la curiosité rapprochaient provisoirement des êtres destinés à ne jamais se rencontrer.

Le comte lui avait proposé d'aller boire du champagne et manger des huîtres, en compagnie de Richard Brinsley Sheridan, pour se divertir du spectacle que leur offrait cette faune peu ordinaire.

Le patron de l'auberge, le dénommé Tom King, était un personnage haut en couleur, qui, avec une jovialité toute shakespearienne, savait se débarrasser des ivrognes importuns, une fois qu'ils avaient consommé...

Mais ce n'était, en général, que partie remise, car quelques minutes plus tard, de nouveaux clients excités venaient prendre le relais.

En ce temps-là, lady Roysdon trouvait ces escapades nocturnes amusantes et elle n'en était que plus gênée qu'on lui rappelât ce passé.

Le brigand l'avait donc surprise en ce lieu de débauche et l'avait peut-être assimilée à ces courtisanes suspendues au regard des dandies...

— Vous ai-je scandalisé? s'enquit-elle, en connaissant d'avance la

réponse.

— Oui.

Elle espérait du moins qu'il la nuancerait, mais rien n'atténua sa brutalité.

— Pourquoi? demanda-t-elle, après un silence prolongé.

— Parce que j'avais l'impression de voir un lys pousser au milieu des chardons!

— Mais vous étiez bien là, vous aussi!

Il sourit.

— Je suis un homme.

— Étiez-vous seul?

— Non.

Elle détourna le regard et fixa le bosquet dans la pénombre.

— Je n'étais pas à Londres depuis très longtemps, mais j'avais déjà surpris certains propos qui vous concernaient. Je les pensais excessifs. Quand je vous ai vue, j'ai compris.

— Qu'avez-vous compris?

— Que vous étiez encore plus belle qu'on ne le prétendait.

Ce n'était pas la réponse qu'elle lui demandait; au bout d'un moment, elle revint à la charge :

— Vous avez pourtant été choqué? Dans ces conditions, ce que l'on a rapporté sur mon compte par la suite a dû vous horrifier.

— Un peu, reconnut-il.

— M'avez-vous revue?

— Pas cette année-là, car j'ai quitté Londres.

— Pourquoi?

— Vous êtes vraiment très curieuse!

— Bien sûr! Vous le savez déjà. Si vous êtes celui que vous prétendez être, pourquoi risquez-vous votre vie en agissant de façon aussi insensée?

— Ne pourrais-je pas vous en dire autant?

— Je ne risque pas ma vie.

— Vous l'avez fait hier soir. Si nous avions été pris comme sir Francis le souhaitait, vous auriez été pendue à mes côtés. Une Fin bien regrettable pour une dame de la cour...

Le plus étrange, c'était qu'elle n'aurait pas considéré cette mort à ses côtés comme un destin bien cruel... Elle était consciente de ne pas être en mesure de critiquer le comportement d'autrui.

— Je cherchais l'aventure, se défendit-elle.

— Vous me l'avez déjà dit. J'agis pour les mêmes raisons.

— C'est un goût que vous auriez pu satisfaire de mille autres manières, plus honnêtes.

— Je ne pouvais pas me le permettre.

— Êtes-vous pauvre?

— Je ne suis pas, à vrai dire, très fortuné: en tout cas, je n'ai pas les moyens de suivre le train de vie des gentilshommes londoniens.

— Cela vous aurait-il plu?

— Pas vraiment, admit-il. Je n'aime pas le jeu. Je déteste boire et, comme vous l'avez reconnu vous-même, milady, les réunions mondaines finissent par lasser.

— Comment en savez-vous autant sur mon compte?

— Parce que je me suis employé à surveiller vos agissements.

— Après m'avoir vue?

— Exactement!

Elle le considéra avec étonnement.

— Est-ce vous qui avez envoyé Jake, en apprenant que j'avais besoin d'un garçon d'écurie?

— En effet.

— Et si je ne l'avais pas engagé?

Il sourit, lui laissant comprendre qu'il ne se serait pas avoué aussi facilement battu.

— Vous n'aviez pas le droit de m'espionner! protesta-t-elle.

— Je ne vous ai porté aucun préjudice.

— En êtes-vous si sûr? Après tout, vous m'avez dévalisée !

— C'était une manière de faire... votre connaissance.

Il avait un peu hésité, en cherchant son regard. Le visage de lady Roysdon s'empourpra, au souvenir du baiser ardent qu'il lui avait donné le premier soir.

— Vous avez abusé de moi!

— M'en voulez-vous?

— Je le devrais.

— Pendant deux ans, je ne me suis jamais manifesté.

Elle le regarda avec stupéfaction.

— Vous voulez dire que... vous étiez près de moi... et que vous saviez ce que je faisais?

— J'en avais du moins une idée assez précise.

— Vous saviez donc que je me rendais à Brighton?

— Comme vous l'avez fait l'an dernier et l'année précédente.

— Je ne parviens pas à le croire! Pourquoi? Pourquoi avez-vous agi ainsi? Pourquoi me suivre? Pourquoi vous intéresser à moi?

Elle comprit dans son regard que ces questions étaient inutiles.

— C'est impossible! continuait-elle, avec une obstination d'enfant. Et si la chose est vraie, qu'attendiez-vous de moi?

— Que vous vous lassiez de ces divertissements futiles et de votre entourage de dandies.

Elle se redressa avec indignation.

— Qu'est-ce qui vous autorise à me croire lasse de ces plaisirs? Comment osez-vous tirer de telles conclusions? Avez-vous dépêché

d'autres espions parmi mes domestiques, parmi mes amis?

— Je n'ai guère besoin d'espions, répondit-il, à l'exception de Jake dont j'ai utilisé la complicité pour qu'il vous amène à moi. Je vous ai vue en diverses occasions.

Il continua d'une voix grave et sereine :

— J'ai lu votre déception dans vos yeux, j'ai compris vos déceptions. Toutes vos expressions trahissaient une lassitude profonde et révélaient que vous n'étiez pas heureuse.

Il s'interrompit un instant, avant de demander :

— Vous n'êtes pas heureuse, n'est-ce pas, Galatée?

Il était si naturel qu'il l'appelât par son prénom, qu'elle le remarqua à peine.

— Non, avoua-t-elle, après quelques secondes. Je suppose que je ne le suis pas.

— C'est la raison pour laquelle vous avez mené cette vie absurde!

— Tout cela est fini. Je n'ai aucun désir de renouer avec le passé.

Elle comprit la question qui lui brûlait les lèvres et le devança :

— J'ai pris cette décision, en venant à Brighton plus tôt que prévu.

— Que s'est-il produit?

Elle se sentit contrainte de se confesser à lui.

— Le comte de Sheringham m'avait conduite à la chambre de justice de... la prison de Bridewell.

Elle revoyait très distinctement le tribunal où la Cour avec pompe avait pris place. Un gentilhomme, probablement le directeur de la prison, était assis à la place du juge, armé d'un marteau.

A l'instant même où ils entraient, lady Roysdon entendit l'accusation portée contre une jeune prostituée qui avait volé un homme auquel elle avait vendu son corps: apparemment, la malheureuse n'avait aucun ami qui pût témoigner en sa faveur.

L'huissier proclama soudain :

— Quiconque estime Edith Treviss coupable et passible de sa peine lève la main!

Lady Roysdon eut l'impression que toutes les mains se levaient et l'on ouvrit les portes du tribunal pour rendre public le châtiment qui allait lui être infligé sur-le-champ.

Devant le spectacle abominable d'une femme nue jusqu'à la ceinture sauvagement fouettée, lady Roysdon resta pétrifiée d'horreur. Le sang ruisselait sur le dos de l'infortunée qui était à demi évanouie, quand le marteau s'abattit pour marquer la fin de son martyre.

Lady Roysdon avait suivi comme une somnambule le comte qui l'entraînait hors du tribunal.

Sans qu'elle comprît vraiment où il la conduisait, ils étaient passés dans la prison même et avaient traversé un couloir bordé de cellules où des femmes battaient le chanvre. Sur l'ordre du comte qui désirait

l'inspecter, on ouvrit une cellule.

Encore ébranlée par ce qu'elle venait de découvrir dans le tribunal sur la misère humaine, elle avait regardé d'un œil distrait dans la direction que lui indiquait le geôlier: elle avait alors aperçu un surveillant en train de fouetter les prisonnières au travail. Certaines hurlaient de désespoir et de douleur. Il s'était mis soudain à s'acharner sur une malheureuse sous prétexte qu'elle n'avait aucune ardeur à la tâche.

C'était une femme au visage émacié, déjà âgée, livide et secouée par des quintes de toux qui semblaient lui arracher les poumons.

Lady Roysdon était restée figée devant cette scène atroce et avait lancé un regard de détresse vers le comte. Elle avait alors remarqué une étincelle dans son regard et elle avait compris la raison pour laquelle il l'avait amenée à la prison de Bridewell.

Horriifiée par cet étalage de barbarie et davantage encore par l'expression sadique du comte, elle avait senti la colère monter en elle.

Elle avait arraché la cravache des mains du surveillant et, sans même se rendre compte de ce qu'elle était en train de faire, elle lui avait lacéré le visage avec une violence dont elle ne se serait pas crue capable...

On l'avait rapidement empêchée de le blesser plus gravement et elle avait dû largement le dédommager.

Le comte s'était précipité avec elle hors de la prison sous les ovations des prisonnières dont elle avait pris courageusement la défense...

Sur le chemin du retour, il avait éclaté de rire en lui disant qu'elle devrait apprendre à maîtriser ses gestes, même s'ils étaient inspirés par un esprit de justice. Elle avait préféré ne pas lui répondre.

— J'avais honte, avouait-elle maintenant avec le recul du temps. Je me suis sentie dégradée par ce que j'ai vu et que j'ai peut-être encouragé par mon attitude.

Le remords était si perceptible dans sa voix que le brigand ne craignit pas de lui prendre la main.

— Je pense que vous ne chercherez plus jamais les aventures de cette sorte... dit-il avec douceur. Vous avez découvert que la vie peut avoir des aspects bien plus passionnants.

— Vraiment? demanda-t-elle, en le fixant, sans bouger.

Il relâcha sa main et murmura sur un ton tout différent :

— Votre conduite était excusable...

— Vous voulez parler de mon mari?

— On ne pouvait exiger de vous que vous viviez cloîtrée.

— Je me... divertissais en entretenant autour de moi une cour d'admirateurs.

— C'est une réaction bien naturelle.

Il lui sourit, comme à un enfant fier de montrer un jouet plus beau que ceux des autres...

— Cependant, avec le temps, tout perd son éclat... reconnut lady Roysdon, comme pour se justifier. J'aspirais à une autre vie sans savoir ce qu'elle serait.

— J'avais le même sentiment quand j'ai quitté l'armée.

— Vous serviez dans l'armée?

— J'ai fait la campagne des Indes et après le début de la guerre contre les armées de Bonaparte, je suis resté dans mon régiment jusqu'à la mort de mon père. C'est alors que je suis venu à Londres... et que je vous ai vue.

— Où demeurez-vous?

— En Cornouailles.

— Vous n'avez pas assez à faire chez vous?

— C'est si loin! dit-il, avec un sous-entendu qui ne lui échappa point.

— Pourquoi ne pas être entré en contact avec des amis à moi? Vous n'auriez eu aucune difficulté à m'être présenté.

— Comme je vous l'ai déjà dit, je n'avais pas assez d'argent pour suivre le train que vous meniez et je n'étais guère disposé à jouer les « parasites ».

— Voilà comment vous êtes devenu bandit de grands chemins!

— Cela me permettait de voyager à travers tout le pays sans contrainte.

Elle sourit.

— Cela me semble, au contraire, être la source de bien des problèmes! ironisa-t-elle.

— Pas du tout. J'ai trouvé la ville de Bath, où vous vous êtes rendue, l'an dernier, tout à fait passionnante.

Elle le considéra avec perplexité.

— Où m'avez-vous encore suivie?

— A Newmarket et à Ascot, pour les courses, à Chatsworth quand vous y résidiez avec le duc, à Woburn avec un autre duc... Vous avez l'art de choisir les résidences les plus agréables, milady!

Elle le trouva bien sarcastique et de crainte de l'entendre lui reprocher certaines de ses frasques, elle préféra l'interroger sur lui.

— Parlez-moi de votre maison.

— Elle n'est pas très grande, mais elle est très ancienne. C'était, autrefois, la dépendance d'un prieuré. La propriété s'étend jusqu'à la mer et les jardins, en été, sont parmi les plus beaux du monde.

— J'aimerais les connaître.

Leurs yeux se rencontrèrent et elle ajouta, incertaine :

— Me le permettez-vous?

— Un jour, vous viendrez chez moi, assura-t-il.

Elle essaya d'échapper au regard envoûtant de cet homme qui la subjuguait avec une facilité inquiétante.

— Vous ne pouvez pas continuer à vivre ainsi! s'insurgea-t-elle soudain.

— Pourquoi?

— Parce que c'est dangereux. On pourrait vous capturer!

— Cela vous ennuerait-il?

— Bien sûr, et vous le savez parfaitement! Étant donné l'intérêt que vous me manifestez, j'ai quelque raison de me préoccuper de votre sort. Je vous le demande comme une faveur : renoncez à cette vie dangereuse.

Elle avait le sentiment que sa phrase n'était pas achevée, aussi ajouta-t-elle :

— Tout comme j'ai l'intention de renoncer à la mienne.

— En êtes-vous si sûre?

— J'y étais décidée en quittant Londres. Si vous le désirez, je peux en faire le serment. Il ne sera plus jamais question pour moi de tourner en dérision les autres, ni de me lancer dans ces équipées nocturnes...

Il tendit sa main qu'elle accepta.

— Je vous crois, dit-il.

— Ferez-vous ce que je vous ai demandé?

— J'y réfléchirai. Cependant, ma manière de vivre me procure une impression de liberté incomparable...

— C'est aussi la liberté que je recherche, dit lady Roysdon, mais je n'ai pas la tranquillité des forêts ni la sérénité des campagnes...

Une note de ressentiment perçait dans sa voix comme si quelque chose d'essentiel lui avait été enlevé.

— Maintenant, ce monde vous appartient, dit simplement le brigand.

Elle se releva et se dirigea vers la lisière du bosquet pour admirer le soleil qui se couchait dans un flamboiement d'or et de pourpre.

Il la suivit et elle ne put réprimer un frisson à son approche. Allait-il la prendre entre ses bras et déposer sur ses lèvres un baiser aussi ardent que celui de l'autre nuit?

Mais il s'appuya contre un arbre, les yeux perdus vers l'horizon en flammes.

— Cela ne sera pas facile pour vous, fit-il observer.

Il avait raison : ce ne serait pas facile, pensa-t-elle.

Comment persuaderait-elle le comte du changement qui s'était opéré en elle? Ses amis londoniens n'admettraient jamais un tel revirement, après ces années insouciantes.

Elle essaya d'écarter cette pensée d'un haussement d'épaules : pour l'instant, seul comptait le calme de la nature qui l'environnait. La

présence de cet homme qui n'était déjà plus un inconnu la rassurait étrangement.

— Veut-il vous épouser? demanda-t-il à brûle-pour-point.

La question ne la surprit pas : elle savait qu'il pensait également au comte de Sheringham.

— Oui... il dit qu'il a l'intention de m'épouser quand mon mari mourra.

— Accepterez-vous?

— Jamais!

C'était une réponse nette, presque un cri.

— Jamais, répéta-t-elle. S'agirait-il même du dernier homme sur terre!

Elle revoyait l'expression sadique du comte dans la prison de Bridewell.

Elle avait alors compris tout le sens des anecdotes qu'on rapportait sur sa cruauté. L'intuition d'Averil n'était pas sans fondement. Elle s'était presque haïe de l'avoir supporté aussi longtemps.

— Cela vous sera dur de rester seule...

La voix du brigand était douce et calme; il semblait comprendre les difficultés qu'elle avait connues par le passé et celles qui l'attendaient.

— J'essaierai de m'y accoutumer.

— Si seulement je pouvais vous aider...

— Vous le pourriez... si vous le désiriez.

Il secoua la tête.

— Je ne serai jamais accepté dans le cercle fermé de Carlton House où vous évoluez. Du reste, je ne le souhaite pas.

— Que pouvons-nous faire alors?

— Nous? s'étonna-t-il.

— Oui, nous! insista-t-elle, presque farouche. Vous vous êtes mêlé à ma vie: vous ne pouvez plus vous éclipser!

— Croyez-vous que je le désire? demanda-t-il. Oh! ma chère, vous êtes aussi adorable que vulnérable!

Elle poussa un profond soupir.

— J'essaierai de vous faire admettre d'une manière ou d'une autre.

— Et si vous n'y parvenez pas?

Elle lui sourit, non sans malice.

— Vous me direz où je puis vous retrouver. Je ne peux tout de même pas errer à travers la Cornouailles en réclamant partout sir Just Trevena...

— Vous pouvez être assurée que quelqu'un finira toujours par vous conduire chez moi... Cependant, ne craignez rien, vous aurez mon adresse si je retourne sur mes terres.

— Il le faut! lança-t-elle avec passion. Je ne trouverai plus le sommeil si je vous sais en danger... et toujours sur le point d'être

arrêté.

— Est-ce si important pour vous?

Sa voix avait une gravité significative: il réclamait la vérité.

Elle soutint son regard. Et puis, comme un navire qui rentre au port, elle s'avança lentement vers lui. Ce n'est que lorsqu'elle l'effleura, qu'il la saisit entre ses bras.

Il la dévisagea avant de se pencher vers elle pour déposer un baiser sur ses lèvres. Puis il l'étreignit longuement...

Lady Roysdon eut des difficultés à trouver le sommeil, cette nuit-là.

Dans son lit moelleux, elle revivait la soirée merveilleuse qui était passée comme un rêve enchanteur. Elle se répétait chaque mot qu'ils avaient prononcés, ayant encore à l'oreille le timbre de la voix de sir Just. Il lui avait donné accès à un monde magique dont elle avait toujours soupçonné l'existence sans avoir jamais pu y pénétrer.

Tout n'était que néant, en comparaison de ce moment privilégié où elle avait découvert la vraie vie. Tout passé semblait dans une brume d'insignifiance.

C'était donc cela, l'amour!... Elle avait souvent tenté d'imaginer ce qu'il était, mais ce qu'elle avait découvert dépassait ses rêves les plus fous.

Tous les événements qui avaient empli sa vie oisive lui parurent soudain sans aucune importance: elle était née la minute même où elle s'était trouvée entre ses bras.

Il l'avait embrassée jusqu'à ce qu'elle eût la certitude d'être devenue une partie de lui-même alors que la nature tout entière participait à leur sérénité intérieure. Elle n'avait pu le contredire quand il avait affirmé qu'elle lui appartenait.

Ils n'avaient pas besoin de mots pour exprimer leur amour: leurs baisers valaient toutes les paroles et la puissance de son étreinte disait assez combien il l'aimait. Quand il posa sa joue contre la sienne, elle pensa qu'elle ne connaîtrait jamais de bonheur plus grand.

Combien de temps s'était-il écoulé? Quelques minutes? Des heures entières?

Il lui avait dit enfin :

— Vous devez rentrer chez vous, ma chérie.

— Je ne peux pas... vous quitter!

— Vous le devez. Je vous ai exposée à un réel danger en vous demandant de me rejoindre ici. Mais je désirais si ardemment vous avoir près de moi que je n'ai pu résister à la tentation.

— Personne ne l'apprendra, avait-elle assuré.

Elle n'avait pu réprimer un frisson, à l'idée qu'il avait lui-même couru un risque.

Il la ramena dans le bois, lui couvrit les épaules de son étole et ce n'est que lorsqu'ils se furent rapprochés de l'endroit où la voiture l'attendait, qu'elle lui avait demandé :

— Quand vous reverrai-je?

— Je vais y réfléchir, avait-il répondu. Je vous rendrai alors votre bague.

— Il faut que je vous revoie, avait-elle insisté.

— Supposez-vous que je ne le désire pas tout autant que vous? s'était-il indigné. Mais ayez présent à l'esprit que les gens trouveront étrange que vous courriez les bois qui entourent Brighton chaque nuit et que vous passiez vos journées cloîtrée en prétextant une maladie qu'aucun médecin ne juge bon de soigner...

Elle avait compris de quelles «gens» il pouvait s'agir: une seule personne aurait pu se montrer vraiment inquiétante et possessive; mais c'était suffisant pour les obliger à rester sur leurs gardes.

— Permettez-moi de vous rejoindre demain, avait-elle supplié.

Mais sir Just avait secoué la tête, intraitable.

— Laissez-moi le temps de réfléchir. Votre présence m'en empêche: votre beauté m'éblouit et me rend insensible aux contingences de ce monde.

Elle avait levé son visage vers celui de sir Just, heureuse de lui donner ce qu'il avait attendu si longtemps, et elle lui avait offert ses lèvres, frémissante de passion. Mais après l'avoir longuement considérée, il s'était contenté de déposer un baiser sur son front.

— Je vous aime plus que ma vie! s'était-il écrié. Et parce que je vous aime, je n'ai pas le droit de négliger votre sécurité!

Puis il l'avait entraînée sur le petit chemin au delà duquel Jake attendait, près du cabriolet.

Elle s'était agrippée à la main qu'il lui tendait, espérant qu'il lui demanderait de ne pas partir mais son expression déterminée lui avait enlevé tout espoir. Sa décision avait été prise et il n'en changerait pas.

— S'il vous plaît... avait-elle supplié dans un souffle, faites-moi prendre demain.

Il avait souri et lui avait baisé la main.

Alors qu'elle aurait donné tout ce qu'elle possédait pour rester avec lui, Jake l'avait accompagnée à travers bois dans le cabriolet jusqu'à Brighton.

Une fois chez elle, elle avait constaté qu'elle était rentrée beaucoup plus tôt que d'habitude. Combien de fois à Londres, le comte ne l'avait-il ramenée qu'après l'aube...

Peut-être sir Just avait-il raison, pensa-t-elle, de refuser de prolonger leurs rencontres: le désir qu'ils avaient l'un et l'autre de faire durer cette intimité pouvait mettre en péril l'avenir de leurs relations.

Son plaisir d'être entre ses bras lui faisait oublier que les exigences d'un homme pouvaient les entraîner hors des limites de la bienséance...

« Il m'aime! se dit-elle. C'est si différent de ce que j'ai connu jusqu'ici... »

Quand le sommeil la surprit enfin, elle avait l'illusion d'être encore auprès de lui. Son bonheur était absolu.

Lorsqu'elle s'éveilla, elle fut surprise de se voir encore plongée dans les ténèbres: qu'est-ce qui avait bien pu déranger son sommeil?

Elle ferma les yeux pour se replonger dans ses rêves, mais un cliquetis l'en empêcha. Elle ne tarda pas à comprendre que le bruit venait de la fenêtre.

On aurait cru entendre le choc d'une pierre contre un carreau. Elle se leva à la hâte et alla tirer les rideaux pour regarder en bas.

C'était l'heure étrange qui précède l'aurore, quand les étoiles perdent leur éclat et s'effacent dans le ciel, sous l'effet des premières lueurs que diffuse déjà le soleil à l'horizon.

Quelle ne fut pas sa stupéfaction de reconnaître Denzil!

Elle posa un doigt sur ses lèvres et, après avoir jeté sur ses épaules une cape de satin et enfilé des chaussons, elle ouvrit la porte qui donnait sur le corridor.

Comment pourrait-elle s'adresser à Denzil, à l'insu de Danvers? Quand elle atteignit l'escalier, elle constata fort heureusement que le veilleur de nuit était endormi.

Sa tête était inclinée sur son épaule, et il ronflait doucement, recroquevillé sur son siège.

Lady Roysdon descendit les marches à pas feutrés en évitant de faire craquer les lames du parquet.

Elle traversa l'entrée sur la pointe des pieds, passa dans le petit salon et ferma la porte derrière elle.

Elle ouvrit la fenêtre et aperçut Denzil qui regardait toujours vers la fenêtre de sa chambre.

Elle siffla discrètement. Il la vit et la rejoignit aussitôt.

— Qu'est-il arrivé? demanda-t-elle, dans un murmure.

— On a capturé le maître, milady!

— Qui?

— Je ne sais pas, milady.

— Que s'est-il produit exactement? Dites-moi tout ce que vous savez!

— Il dormait à l'auberge, quand ils sont venus le prendre par surprise!

— Qui était-ce?

— Trois hommes.

— Des policiers ou des militaires?

— Ni l'un ni l'autre, milady. A mon avis, il s'agissait de domestiques...

Lady Roysdon garda son calme.

— Continuez! ordonna-t-elle.

— Je les ai entendus entrer dans la chambre du maître. Mais il m'a toujours recommandé de ne pas intervenir si jamais un tel fait se produisait et de feindre de ne pas le connaître. Je me suis donc contenté d'écouter. J'ai clairement entendu ce qui se disait.

— Que disaient-ils?

— Ils l'ont réveillé et ils l'ont accusé d'être un bandit de grands chemins. Il a éclaté de rire et leur a affirmé qu'ils se trompaient et qu'il n'était qu'un voyageur qui logeait souvent à l'auberge.

— Qu'ont-ils répondu?

— Ils ont fouillé la pièce, milady. Je les ai entendus parfaitement.

— Qu'ont-ils trouvé?

— La bague d'émeraudes appartenant à Votre Seigneurie.

Lady Roysdon étouffa un gémissement.

— Rien d'autre?

— Rien, milady.

— Qu'ont-ils dit alors?

— Ils lui ont demandé son nom qu'il a refusé de leur révéler.

— En êtes-vous sûr?

— Tout à fait certain. Ils lui ont demandé ensuite où il s'était procuré cette bague et il a répliqué que ce n'était pas leur affaire.

— Qu'ont-ils fait ensuite?

— Ils lui ont ordonné de s'habiller et ils l'ont emmené avec eux.

— A cheval?

— Non, ils avaient une voiture.

— Avez-vous une idée de l'endroit où ils l'ont emmené?

— Oui, milady, je les ai suivis.

— Où sont-ils allés?

— Dans cette grande maison où le bal a été donné le soir où mon maître vous a dérobé vos émeraudes, milady.

— Chez lord Marshall! Et il y est toujours?

— Je pense qu'ils l'ont enfermé à double tour. Ils sont ensuite repartis tous les trois en voiture vers le centre de Brighton.

— C'est alors que vous êtes venu m'avertir.

— En effet, milady. Je pense que c'était la meilleure chose que j'avais à faire.

— Vous avez eu raison, Denzil. Vous ne pouviez rien faire d'autre.

Ce n'est qu'à ce moment-là qu'elle se rendit compte de la violence de son émotion; ses genoux se déroberent sous elle et elle se sentit au bord de l'évanouissement. Elle prit appui sur le rebord de la fenêtre, et se dit qu'elle devait le sauver... elle devait courir à son secours!

Denzil l'observait, et dans les premières lueurs de l'aube, elle distingua l'expression angoissée du fidèle serviteur de sir Just: de toute évidence, il lui faisait une confiance absolue, sachant qu'elle ne trahirait pas son maître.

Lady Roysdon réfléchit un instant, en portant la main à son front: elle avait des difficultés à rassembler ses idées et à maîtriser son trouble.

Elle se rappela alors le visage de sir Just au moment où il lui expliquait comment restituer le collier à Averil: ses yeux gris avaient une assurance qui était en soi une promesse de réussite, et elle n'avait même pas été effleurée par la peur.

« Dites-moi ce que je dois faire! » cria-t-elle en son cœur.

Y eut-il entre eux une mystérieuse transmission de pensée? En un éclair, elle vit avec une netteté absolue la démarche à suivre.

Elle poussa un profond soupir.

Elle ferait ce qu'on attendait d'elle. Ce n'était qu'une question de temps.

— Savez-vous où dort Jake? demanda-t-elle à Denzil.

— Oui, milady. Il m'a dit que c'était dans la première écurie.

— Parfait. Allez le réveiller! Dites-lui de préparer ma voiture fermée, la plus légère, et quatre chevaux. Je veux être partie à six heures!

— Il nous reste une demi-heure, milady.

— Très bien. Dites-lui de trouver un prétexte quelconque pour éliminer Hancocks et les autres serviteurs: je le veux seul comme cocher. Qu'aucun autre domestique ne l'accompagne!

— J'ai compris, milady.

— De votre côté, allez prendre le cheval de votre maître à l'auberge et conduisez-le dans la clairière où nous avons dîné hier soir. Faites au plus vite, pour devancer toute enquête là-bas...

— A vos ordres, milady.

Lady Roysdon leva une main pour refermer la fenêtre.

— Pensez-vous pouvoir le sauver, milady?

C'était un cri de détresse.

— A la grâce de Dieu, murmura lady Roysdon en rabattant les volets.



Il était un peu plus de sept heures quand la voiture s'arrêta devant le porche de la demeure de lord Marshall. Un serviteur, qui ne cacha pas son étonnement, se hâta de descendre les marches du perron pour ouvrir la portière.

Lady Roysdon descendit, élégamment vêtue d'une robe de soie

bleue rehaussée de dentelle blanche et coiffée d'une capeline garnie de plumes d'autruche qui frémissaient sous la brise matinale.

— Je désirerais voir Sa Seigneurie, dit-elle au majordome qui s'était précipité vers elle, en la voyant franchir la porte.

— Sa Seigneurie n'est pas encore levée, milady.

— Pouvez-vous informer Sa Seigneurie que lady Roysdon est désolée de lui rendre visite à une heure aussi matinale, mais que pour des raisons de la plus haute importance, elle demande à être reçue immédiatement.

— Je vais transmettre votre message à Sa Seigneurie, dit le majordome.

Il introduisit lady Roysdon dans un salon confortable qu'elle reconnut pour y avoir dansé l'autre soir.

Trop, nerveuse pour s'asseoir, elle arpentait la pièce, allant d'un bibelot à l'autre, pour le manipuler d'un geste distrait.

Elle dut attendre près d'un quart d'heure, avant que la porte ne s'ouvrît enfin. Elle avait eu mille fois le temps de vérifier l'heure sur la pendule de la cheminée.

Vêtu avec le plus grand soin et à la toute dernière mode, lord Marshall apparut, et ne dissimula pas sa surprise et même un certain agacement.

C'était un homme d'âge moyen, menacé par l'embonpoint et, lady Roysdon en eut alors la preuve, très infatué de sa personne.

Elle ébaucha une révérence et il se contenta de poser ses lèvres sur le bout de ses doigts.

— Votre Seigneurie! Quelle surprise en vérité!

— Pardonnez-moi, monseigneur, de vous déranger à une heure aussi matinale, dit-elle. Comme Votre Seigneurie doit le comprendre, je ne vous aurais pas rendu visite sans un motif valable...

Lord Marshall releva les sourcils, comme si cette entrée en matière le déconcertait.

— Votre Seigneurie ne veut-elle pas s'asseoir? proposa-t-il. Laissez-moi vous offrir un rafraîchissement.

— Non, non, je ne veux rien! protesta lady Roysdon. Je n'aurais jamais osé vous déranger si on ne m'avait pas suppliée de le faire en m'assurant qu'on pouvait vous faire confiance, monseigneur...

— Confiance? répéta lord Marshall, sans comprendre où lady Roysdon voulait en venir. Vous parlez par énigmes, milady.

Lady Roysdon se retourna comme si elle craignait qu'on ne surprenne leur conversation. Elle dit alors dans un souffle :

— Je crois, monseigneur, que vous avez un prisonnier dans votre maison.

— Comment le savez-vous?

— Est-ce la vérité?

— En effet. Un homme a été amené ici au milieu de la nuit. Il s'agit, semble-t-il, d'un bandit notoire qui sème la terreur dans la région depuis longtemps.

— C'est ce que l'on vous a dit?

— Oui, et dès que j'ai eu connaissance, hier soir, de ce projet de capture, j'ai proposé qu'il soit hébergé chez moi avant d'être remis à la disposition des autorités militaires.

— Bien sûr. Où pouvait-on trouver meilleure geôle pour un criminel!

— On viendra le prendre dans la matinée.

— Il faut empêcher cela à tout prix, monseigneur!

— L'empêcher? Que dites-vous, milady! Ces criminels doivent être livrés à la justice! Et, en tant que lord-lieutenant du comté, il est de mon devoir de veiller à ce qu'ils soient pendus pour leurs crimes en signe d'avertissement pour les autres.

— Je le comprendrais, monseigneur, s'il s'agissait vraiment d'un criminel. Mais je vous assure qu'il n'en est rien.

— C'est du ressort d'un tribunal d'en juger.

— Je ne m'attendais pas à une autre réaction de votre part. Elle honore Votre Seigneurie. Les criminels qui s'attaquent aux voyageurs solitaires sont une réelle menace pour notre sécurité et on ne peut que déplorer qu'il n'y ait pas plus de personnes de votre trempe pour combattre ce fléau.

L'intention de lady Roysdon était de circonvenir son interlocuteur par la flatterie. Peu à peu, lord Marshall abandonnait sa raideur et, se laissant amadouer, cédait à l'habile stratagème de sa visiteuse.

— Je suis simplement venue vous avertir qu'il ne s'agissait pas d'un criminel, insista-t-elle, en jetant un coup d'œil derrière elle.

— Je vous ai déjà dit, milady, qu'il ne nous appartenait pas d'en juger.

— C'est, à vrai dire, un de mes cousins, Harry Saville, et il était en mission secrète. C'est la raison pour laquelle il n'a pas voulu révéler son nom. Cela explique aussi qu'il était en possession d'un bijou.

— Vous croyez-vous donc habilitée à décider ce qu'il convient de faire à ma place? lança lord Marshall, avec exaspération.

Lady Roysdon baissa le ton et ajouta d'une voix à peine audible :

— Harry apportait un anneau, de la part d'une personne de très haut rang, qui vous compte parmi ses amis les plus intimes, monseigneur, à une dame dont le nom doit rester caché.

Lord Marshall la considéra d'un air perplexe.

— Êtes-vous certaine de ce que vous avancez?

— Je me suis éveillée avant l'aube pour essayer de sauver Harry d'un interrogatoire gênant. Je suis sûre qu'il ne trahirait pas ceux qui lui ont confié cette mission et qu'il refuserait de dévoiler les raisons

pour lesquelles il fut choisi pour la mener à bien, mais la bague, inévitablement, susciterait des soupçons.

— Et à qui ce bijou était-il destiné, selon vous?

Lady Roysdon mit son index sur ses lèvres.

— Vous ne devrez jamais essayer de le savoir!

Elle laissa échapper un sourire.

— Nous croyions tous qu'il en avait fini avec elle... complètement fini, mais vous connaissez sa faiblesse! Et si jamais Maria Fitzherbert venait à l'apprendre, elle l'abandonnerait à nouveau. Ce serait, vous vous en doutez, un vrai désastre pour tous ses amis.

— Assurément! reconnut lord Marshall.

— Tout le monde sait à quel point son bonheur dépend de l'influence bénéfique que Maria a sur lui. Or, comme elle me l'a déclaré une fois : « Le prince aime trop les femmes pour être l'homme d'une seule! » C'est si vrai, monseigneur! Vous savez que c'est vrai...

— Je dois admettre que par le passé, il en était ainsi. Mais j'espérais que...

— Comme nous tous, coupa-t-elle. En tant qu'ami fidèle, vous vous devez de le garder contre ses propres faiblesses.

Lord Marshall eut un geste d'impuissance.

— Que puis-je faire?

— Ce que Son Altesse royale attend de vous, c'est que vous relâchiez Harry et lui laissiez poursuivre sa mission.

Comme lord Marshall la dévisageait, décontenancé, elle poursuivit :

— C'est un pis-aller, car il serait désastreux que Maria Fitzherbert apprenne l'existence de cette intrigue.

— Je vois...

— Je ne sais pas quelle est exactement l'emprise de cette femme sur Son Altesse royale, murmura lady Roysdon, mais nous savons, l'un et l'autre, qu'elle s'est toujours montrée fort cupide et que ses exigences ne vont pas en diminuant...

Elle soupira et continua :

— Peut-être la bague la satisfera-t-elle... qui sait?

— Comment le savoir, en effet?

Lady Roysdon jeta un coup d'œil à la pendule.

— L'essentiel, dit-elle, est de permettre à Harry de fuir avant l'arrivée de l'armée.

— Que leur dirai-je? demanda lord Marshall, désespéré.

— Contentez-vous de leur expliquer qu'il s'est échappé et surtout laissez-les croire qu'ils sont sur la piste d'un criminel comme ils le pensent.

Comme il ne paraissait pas convaincu, elle ajouta hâtivement :

— Veuillez à ce qu'ils ne posent aucune question à vos serviteurs. Je

sais que je peux compter sur vous pour détourner leurs soupçons. Le prince saura vous remercier de votre collaboration et de votre loyauté.

— Je suis flatté de la confiance que Son Altesse royale manifeste à mon égard, dit lord Marshall sur un ton satisfait.

— Le prince insiste pour que le sujet ne soit jamais évoqué en sa présence. Même au pavillon de marine, les murs ont des oreilles et Maria pourrait recueillir les échos de ces confidences, précisa Galatée.

— Je serai muet comme une tombe, affirma pompeusement lord Marshall.

— Votre Seigneurie est notre sauveur, comme je m'en doutais. Je sais que le prince aurait voulu vous manifester lui-même sa reconnaissance, mais comme il ne sera pas en mesure de le faire, je me substitue à lui: il vous remercie du fond du cœur.

Elle réussit à faire passer un sanglot dans sa voix et lord Marshall déclara :

— Je vais relâcher cet homme. Allez-vous l'emmener avec vous?

— Oui, je l'aiderai à reprendre la route. Je puis compter sur vous pour oublier cette visite matinale, bien entendu?

— Vous pouvez me faire confiance!

Lord Marshall se dirigea vers la porte du salon et lady Roysdon l'entendit donner des ordres au majordome.

Elle attendit, le souffle court, redoutant qu'il ne changeât d'avis au dernier moment, ou que l'armée ne survînt avant leur départ.

Lord Marshall reparut.

— J'ai demandé que l'on conduise cet homme à votre voiture. Plus tôt vous serez partis, mieux cela vaudra pour nous tous, milady.

— Surtout pour le prince, affirma doucement lady Roysdon.

— Il a en Votre Seigneurie une amie fidèle.

— Je suis également une amie fidèle de Maria, précisa lady Roysdon. Vous tenez le bonheur de ces deux êtres entre vos mains, monseigneur. Bien qu'ils ne puissent pas vous remercier personnellement, la postérité et l'Angleterre sauront se souvenir de votre geste.

Lord Marshall se redressa avec fatuité.

Il la raccompagna jusqu'à sa voiture avec toutes les marques d'une courtoisie d'un autre temps, et dès qu'il eut refermé la portière sur elle, les chevaux prirent le départ.

Ce n'est que lorsque la demeure ne fut plus en vue, que lady Roysdon se jeta dans les bras de l'homme assis près d'elle, sur la banquette arrière.

— Ma chérie! Mon tendre amour! s'écria-t-il. Comment avez-vous réussi un tel exploit? Comment pouvez-vous être aussi diaboliquement rusée?

— Je vous avais promis de ne plus céder à mon goût de l'aventure,

mais je n'ai jamais mieux joué la comédie... et le rôle qui m'était imparti était d'une importance capitale!

Les chevaux avaient pris la route de Brighton, à travers bois.

— Racontez-moi tout, supplia le bandit.

Lady Roysdon ôta sa capeline qu'elle jeta sur le plancher de la voiture, avant de dire :

— Prenez-moi dans vos bras, embrassez-moi, prouvez-moi que vous êtes vivant, sain et sauf... du moins pour le moment!

Abandonnée à son étreinte, elle se sentait bercée par les mouvements de la voiture. Quand ils se séparèrent enfin, leurs yeux rayonnaient de bonheur. Une même lumière les éclairait.

— Je vous aime! s'écria lady Roysdon. Je vous aime, Just, comme je n'aurais jamais cru pouvoir aimer!

Il ouvrit ses bras pour la serrer de nouveau contre lui, mais elle secoua la tête.

— Vous devez fuir! Lord Marshall va raconter que vous vous êtes échappé et l'armée va partir à votre recherche.

— Ce n'est pas l'armée qui m'a amené ici.

— Denzil m'a en effet expliqué qu'il s'agissait de domestiques.

— C'étaient les domestiques du comte de Sheringham!

— Oh! non!

La nouvelle ne la surprit qu'à moitié, car cette idée l'avait déjà effleurée.

— Comment a-t-il su? Comment a-t-il deviné? gémit-elle.

— Il vous aime à sa manière, répondit sir Just. L'amour donne parfois d'étonnantes intuitions.

— Si je n'étais pas parvenue à vous sauver et si je m'étais sentie responsable de ce guet-apens... j'en serais morte moi aussi!

— Mais je suis vivant! C'est ce qui compte. Allons, ma chérie, vous avez raison de me pousser à prendre la fuite. Il ne faut pas qu'on vous soupçonne d'être ma complice...

La voiture s'était arrêtée et sir Just en descendit. Pendant qu'ils traversaient le bosquet jusqu'à la clairière, lady Roysdon lui raconta brièvement l'histoire qu'elle avait inventée pour convaincre lord Marshall de le délivrer.

— Lord Marshall fait partie de cette catégorie d'hommes qui aiment croire qu'ils savent tout, conclut-elle. Je n'ai donné aucun nom et je suis certaine qu'il ne trouvera pas le sommeil avant de connaître celui de cette mystérieuse dame à laquelle le prince voulait faire un présent...

— Il y a une chose que je ne dois pas oublier, dit sir Just. Ils m'ont laissé la bague, comme pièce à conviction. Je peux donc vous la rendre...

Il lui prit la main et glissa la bague à un de ses doigts.

— Vous avez de la chance... qu'ils n'aient rien trouvé d'autre, fit remarquer lady Roysdon.

— Ce n'est pas une question de chance, mais de précautions!

Elle éclata de rire. Après un dénouement si heureux de ce qui aurait pu être une tragédie, elle avait le sentiment que les événements de la nuit n'étaient plus qu'une plaisanterie...

— Que donnerais-je pour voir le visage du commandant militaire quand il comprendra qu'il a été joué...

— Si la vérité était découverte, il ne serait pas le seul à se sentir ridicule, dit sir Just. Quel bonheur que vous ayez une imagination aussi fertile!

— Ce n'est pas mon idée, mais la vôtre! assura lady Roysdon. J'ai pensé à vous et j'avais l'impression de suivre vos instructions à la lettre. Quand Denzil m'a appris la nouvelle, j'étais incapable de penser par moi-même.

— J'ai du mal à le croire! murmura-t-il avec une tendresse qui donnait à sa voix des inflexions presque musicales.

Denzil les attendait dans la clairière avec deux chevaux: il avait également pensé à emporter le chapeau, les bottes et le pistolet de son maître.

Son expression de ravissement était touchante. Lady Roysdon lui fit observer :

— Comme vous le voyez, Denzil, nos prières ont été entendues!

— Dieu soit loué, milady!

— Oui... Dieu nous est venu en aide, répliqua lady Roysdon.

Sir Just enfila ses bottes et tandis que Denzil avait le dos tourné, il entraîna lady Roysdon derrière un sapin.

— Où allez-vous, Just?

— Je ne le sais pas encore avec certitude. Il se peut que je me rende en Comouailles, auquel cas je vous écrirai. Mais je crains que ce ne soit bien loin et que vous n'ayez besoin de moi.

— Il serait trop risqué de rester dans les environs, se hâta-t-elle d'objecter. Je rentrerai à Londres dans une semaine ou deux. Ne pourrions-nous pas nous revoir là-bas?

— Peut-être. Laissez-moi le temps de réfléchir. Je voudrais faire ce qui est le mieux pour vous.

— Je vous aime!

— Je vous adore, je vous idolâtre, ma chérie! C'est pour moi une torture de devoir vous quitter dans de telles circonstances et de savoir que je ne suis pas en mesure de vous protéger.

Elle savait qu'il faisait allusion aux réactions éventuelles du comte de Sheringham.

— Sans cette bague, il ne pourra pas prouver que je suis en relation avec vous, affirma-t-elle. Ses soupçons ne sont pas suffisants.

Sir Just sourit.

— Vous êtes pleine de sagesse et de raison, soudain.

— C'est nécessaire, car c'est votre sécurité qui est en jeu.

Il la serra contre lui et l'embrassa passionnément: il se séparait de ce qui comptait le plus dans sa vie et supportait mal de perdre son bien le plus précieux.

Ils furent interrompus brutalement par Jake qui se précipitait vers eux en s'écriant :

— Monsieur... trois cavaliers sont en train de gravir la colline!

— Des soldats? demanda lady Roysdon, épouvantée.

— Non, milady, ils ne portent pas d'uniforme. L'un d'eux chevauche plus vite et devance largement les autres.

Lady Roysdon se tourna vers sir Just.

— Fuyez... fuyez vite!

— Il ne faut pas qu'ils vous trouvent! Je vais les éloigner...

Il courut vers sa monture, sauta en selle et s'engagea sur le sentier qui menait à la lisière du bois d'où Jake avait aperçu les cavaliers.

C'est alors que lady Roysdon s'aperçut qu'il n'avait pas pris le pistolet que Denzil lui avait préparé près du tronc où il s'était assis pour enfiler ses bottes.

— Le pistolet! cria-t-elle. Just l'a oublié!

Elle le ramassa et se précipita à sa poursuite mais il était déjà trop loin pour entendre ses cris.

Elle regagna sa voiture que Jake tenait déjà prête à partir.

Le bois, de l'autre côté, se réduisait à une mince frange d'arbres qui donnait sur des champs.

Sir Just galopait vers les falaises, mais parvenu au sommet de la colline, il arrêta son cheval et, seretournant vers ses poursuivants, il adressa un geste de provocation plein de panache.

Lady Roysdon qui regardait de loin cette poursuite frénétique identifia sans peine le cavalier qui avait pris de l'avance.

Elle aurait reconnu entre mille l'étalon noir que le comte chérissait entre tous. Elle n'ignorait pas qu'aucune autre bête ne pouvait le battre à la course...

L'étalon passa assez près d'elle pour qu'elle pût distinguer l'expression de haine qui déformait le visage du comte qui, en cet instant, lui inspira une réelle horreur. Elle se rendit compte que ce n'était plus qu'une question de secondes et qu'il allait rattraper sir Just, le tuer ou le capturer...

Peu importe que son ennemi soit désarmé! Il ne s'arrêterait pas à un tel détail: il serait félicité et décoré pour s'être emparé d'un criminel en fuite...

Les sabots du cheval résonnaient comme un roulement de tonnerre dans ses oreilles et une voix intérieure lui commanda de lever le

pistolet dans sa direction.

Elle tira en visant le dos du comte. La détonation lui transperça les oreilles. Le cheval poursuivit sa course, son cavalier affalé sur son encolure.

Une main lui saisit le bras et l'attira dans le sous-bois. Elle aurait voulu protester pour voir ce qui allait se produire, mais elle se laissa entraîner. Elle fut littéralement jetée dans la voiture; Jake bondit sur son siège, et lança les chevaux qui galopèrent à bride abattue.

Quand ils atteignirent la route de Brighton dans un nuage de poussière il ne ralentit pas, au risque de renverser la voiture.

— Vraiment, milady, je ne sais pas ce qui se passe dans cette maison... je suis perdue!

Lady Roysdon ne daignant pas lui répondre, Hannah insista :

— Quand je suis venue dans la chambre de Votre Seigneurie, ce matin, et que j'ai constaté qu'elle n'était pas là, j'étais dans tous mes états!

— Je suis sortie très tôt, Hannah, et je ne désirais pas vous déranger.

— Vous n'auriez pas dû vous habiller sans mon aide, milady, reprocha Hannah.

Lady Roysdon s'était attendue à de telles récriminations de la part de sa fidèle servante: très possessive, Hannah détestait être mise à l'écart des agissements de sa maîtresse et tenait à rappeler qu'elle lui était indispensable.

—Vous vous êtes déjà conduite d'une étrange manière à Londres, milady, poursuivit Hannah, qui donnait libre cours à son ressentiment. Mais comme je l'ai dit à Sa Seigneurie hier soir, il se passe à Brighton des événements encore plus déconcertants!

Lady Roysdon tressaillit.

— Vous avez parlé au comte de Sheringham?

— Oui, milady, il est passé après votre départ et, comme Fulton était incapable de le renseigner, il m'a fait appeler. « Je croyais que Sa Seigneurie dînait avec moi, Hannah, m'a-t-il dit. Je crois comprendre qu'elle est prise par ailleurs. » Je lui ai alors répondu : « Je ne suis pas mieux informée que vous, monseigneur. Sa Seigneurie ne m'a pas mise au courant de ses projets. » Il m'a demandé: «Où est-elle allée, Hannah?» Je voyais bien qu'il était très inquiet pour vous, milady. Il arrivait tout juste à s'exprimer.

— Que lui avez-vous répondu? demanda lady Roysdon.

— Je lui ai dit la vérité, milady. Je lui ai appris que vous étiez allée dîner dehors et reprendre vos émeraudes à l'endroit où vous les aviez laissées, l'avant-veille.

— Qu'a-t-il répliqué?

— Il semblait très intéressé, milady. Il n'a eu de cesse de me questionner pour savoir si j'avais une idée de la personne qui avait vos

bijoux en garde.

— Vous ne le saviez pas.

— Non, milady, et c'est ce que je lui ai dit. Je lui ai avoué que depuis notre arrivée vous entouriez vos allées et venues de mystère et que vous vous comportiez de façon énigmatique.

Hannah reprit son souffle, avant d'ajouter :

— Et M. Hancocks était furieux que Votre Seigneurie ait préféré faire confiance à Jake, alors que c'est son métier d'être cocher...

Lady Roysdon était consternée par la bonne grâce avec laquelle Hannah avait répondu au comte. La servante n'avait d'ailleurs probablement pas été la seule à éveiller ses soupçons : le reste de la maisonnée avait dû manifester un certain désarroi devant la conduite incompréhensible de la maîtresse.

— Est-ce que Sa Seigneurie est allée aux écuries? s'enquit lady Roysdon.

— Oui, milady. M. le comte est allé interroger Hancocks.

Le comte avait dû tirer les conclusions qui s'imposaient. Il se pouvait fort bien que les hommes du comte n'eussent trouvé sir Just que par hasard dans l'auberge, mais il n'était pas impossible que la rumeur publique eût fait de ce lieu un repaire de brigands.

Le peu de renseignements qu'il avait réussi à soutirer aux domestiques de lady Roysdon lui avait cependant paru suffisant pour solliciter l'intervention de lord Marshall à qui il avait remis le prisonnier après sa capture.

La question restait de savoir pourquoi le comte ne s'était pas adressé directement à la prison ordinaire de Brighton qui aurait été plus sûre.

La voix d'Hannah tira lady Roysdon de ses pensées.

— Si Votre Seigneurie veut mon avis, vous vous êtes montrée fort cruelle à l'égard de M. le comte, depuis votre arrivée à Brighton.

— Je ne vous demande pas votre opinion, Hannah, répliqua sèchement lady Roysdon.

— Il paraissait si bouleversé, hier soir, que j'en ai eu le cœur déchiré. On voyait bien qu'il se considérait comme offensé et quand il a quitté l'écurie, M. Hancocks a constaté qu'il était dans un état de fureur indescriptible.

Il était toujours dans cet état, pensa lady Roysdon, quand il a pris la décision de capturer le brigand qu'il soupçonnait de se trouver avec elle.

Maintenant, elle savait que l'armée n'avait rien à voir dans la capture de sir Just: le comte avait mené son enquête tout seul, en utilisant des méthodes qui la firent frémir d'horreur.

Il y avait toujours eu en lui une sorte de cruauté diabolique: elle aurait dû s'en apercevoir bien avant leur visite à la prison de

Bridewell. Elle aurait dû écouter ceux qui racontaient que, dans sa jeunesse, il avait fait partie d'une bande de jeunes voyous qui battaient jusqu'au sang les veilleurs de nuit et les vieillards solitaires et sans défense.

Le comte prenait un plaisir morbide à assister aux combats de coqs et aux mises à mort des taureaux. Ces goûts malsains avaient toujours révolté Galatée.

Sous l'empire de la jalousie, il n'aurait certainement pas hésité à torturer un prisonnier tombé entre ses mains.

— Grâce à Dieu, j'ai aidé Just à s'enfuir! soupira lady Roysdon.

Ignorant Hannah qui continuait à grommeler, elle s'assit à sa coiffeuse, pour réfléchir à la situation.

Il fallait, avant toute chose, vérifier si le comte était vivant et prévoir dans ce cas les secours officiels dont il pouvait bénéficier pour retrouver la trace de son agresseur.

Lady Roysdon envoya Hannah préparer son petit déjeuner. Elle essaya de rassembler ses pensées et de conjurer son angoisse. Le sort de sir Just restait incertain.

Elle ne doutait pas qu'il avait pris la fuite, après qu'elle eut empêché le comte de lui nuire. Les deux cavaliers qui accompagnaient le comte n'étaient sans doute que des domestiques qui avaient préféré secourir leur maître plutôt que de poursuivre le fuyard.

Il était en effet essentiel d'extraire au plus vite une balle d'une blessure. Or il devait être difficile de transporter le comte, dont la carrure était athlétique, jusqu'à Brighton sans voiture.

L'un des serviteurs était sans doute resté auprès du blessé, pendant que le second était parti à la recherche d'un véhicule quelconque. Elle espérait qu'ils n'avaient pas fait appel à lord Marshall qui aurait trouvé très étrange qu'on tirât dans le sillage de celui qu'elle avait présenté comme son cousin...

Ce n'était pas le principal souci de lady Roysdon qui attendait, avant tout, de voir quelles démarches les autorités allaient entreprendre après cet incident. Quelles qu'elles fussent, sir Just devait s'éloigner au plus vite et regagner, avec prudence, la Cornouailles.

Lady Roysdon prit un bain et comme il était déjà midi, revêtit une de ses plus belles robes et se coiffa d'un chapeau à haut bord qui lui avait été livré de chez le chapelier le plus renommé de Bond Street avant son départ de Londres.

— Où Votre Seigneurie se rend-elle? s'enquit Hannah.

— Je pense qu'une promenade sur l'avenue n'est pas un acte criminel, Hannah! Si je rencontre Son Altesse royale, il se peut que je prenne un verre de vin de Madère avec Mme Fitzherbert et lui.

Elle ajouta, non sans ironie :

— Si le comte passe, je vous autorise à lui dire où je me trouve.

Elle avait décidé qu'il était essentiel qu'elle manifeste le plus profond étonnement en apprenant les blessures du comte: à aucun prix elle ne devait se trahir.

— Je ne serais pas étonnée que Sa Seigneurie vous rende visite, milady, répliqua Hannah. C'est une personne si raffinée, si pleine d'attentions à votre égard... et qui a vos intérêts à cœur.

« Et surtout les siens ! » pensa lady Roysdon, qui faillit exprimer tout haut sa pensée.

Elle se contenta de sourire à sa servante et descendit les escaliers pour prévenir Fulton qu'elle sortait.

— Serez-vous en retard pour déjeuner, milady? demanda le majordome.

— Oui, Fulton, à moins que Mme Fitzherbert ne me demande de rester. Prévenez la cuisinière que je ne prendrai qu'un repas léger: un seul plat suffira, car je dînerai probablement en ville ce soir.

— Le comte de Sheringham pensait dîner avec Votre Seigneurie hier soir.

— C'est ce que m'a dit Hannah, mais, comme vous le savez, je lui avais fait porter un message dans l'après-midi pour l'avertir que ma soirée était réservée ailleurs. Je suis désolée qu'il y ait eu malentendu.

— M. le comte était très inquiet à votre sujet. Il ne voyait pas avec qui Votre Seigneurie avait bien pu aller dîner à l'extérieur de Brighton.

— Je saurai mettre les choses au point avec Sa Seigneurie quand je le verrai aujourd'hui, coupa lady Roysdon, avant de sortir dans la pleine lumière d'un jour ensoleillé.

Un orchestre jouait une mélodie aux accents joyeux sur l'avenue. Les orchestres de rue avaient fait de notables progrès depuis l'époque où un trio de cuivres interprétait des airs à la mode dans la rotonde de la bibliothèque.

La foule habituelle des flâneurs déambulait comme à la parade. Les femmes semblaient avoir une prédilection pour le rose, le lilas et le blanc. Certaines portaient des coiffes de bohémienne et se protégeaient avec des ombrelles de dentelle brune.

Lady Roysdon trouvait cette mode vulgaire. En revanche, des regards admiratifs et jaloux saluaient son passage.

Comme elle l'avait prévu, le prince était assis sur le balcon de la maison de Mme Fitzherbert. Dès qu'il l'aperçut, il lui fit signe de les rejoindre d'un geste impératif.

Elle fut introduite dans une entrée décorée avec le raffinement dont le prince faisait toujours preuve et gagna le premier étage où se trouvait le salon.

Mme Fitzherbert l'embrassa en l'accueillant et déclara :

— Je crains bien, ma très chère Galatée, que le prince n'ait de mauvaises nouvelles pour vous.

— De mauvaises nouvelles? répéta lady Roysdon, en feignant la surprise. Que s'est-il passé?

Elle s'approcha du prince, qui lui baisa la main :

— Un terrible événement s'est produit la nuit dernière, ma chère, dit-il. Je vois à votre innocent sourire que vous n'êtes pas au courant.

— Au courant de quoi, sire?

Le prince fit une pause, et annonça avec une emphase presque dramatique :

— Le pauvre d'Arcy Sheringham a été blessé la nuit dernière, en poursuivant un bandit de grands chemins!

— Blessé? s'écria lady Roysdon. Quelle horreur! Comment cela s'est-il passé?

— Je ne sais que ce que m'a raconté son secrétaire, quand il est passé au pavillon, il y a une heure.

Lady Roysdon prit place aux côtés du prince.

— Dites-moi, sire, tout ce que vous savez: vous pouvez aisément concevoir mon inquiétude.

— Nous la partageons tous, répondit le prince. Il est inimaginable qu'un de mes amis les plus chers, renommé pour sa vaillance et son agilité, soit victime d'un tel guet-apens.

— C'est épouvantable! gémit lady Roysdon.

— C'est d'autant plus scandaleux que d'Arcy a été attaqué par derrière, continua le prince.

— Oh! non!

— C'est pourtant la vérité! insista le prince. Il était sur le point de capturer un criminel, qui chevauchait devant lui, quand un traître, caché dans un sous-bois, a tiré sur lui.

— C'est monstrueux!

— En effet, et je puis vous assurer, ma chère, que je vais prendre des mesures pour qu'un tel fait ne se reproduise plus.

— Comment vous y prendrez-vous?

— J'ai l'intention de faire la chasse à ces bandits. J'ai déjà fait demander à Londres un escadron des dragons du roi pour nous protéger à Brighton!

— A Londres? Mais je pensais que vous aviez sur place votre propre régiment...

— Malheureusement, mes hussards viennent de partir pour Douvres, où ils doivent préparer des manœuvres. En tant que colonel en chef, il m'était impossible de les retenir avant un exercice de cette importance.

— Bien sûr! sire, admit lady Roysdon. En temps de guerre,

l'entraînement des troupes est essentiel.

— C'est en effet une nécessité absolue, dit le prince. Bien que je désire venger cet abominable affront, je ne saurais interrompre les manœuvres militaires.

— Votre intérêt pour l'armée est bien connu de tous, sire, répliqua lady Roysdon, pour le flatter.

— Les dragons devraient être ici dès demain, répliqua le prince. Ils quadrilleront la région.

Il rit en ajoutant :

— Les dragons flaireront les bandits comme des limiers en chasse! Et les criminels seront pendus haut et court!

— Je suis certaine que d'Arcy appréciera vos décisions, sire. Où se trouve-t-il maintenant?

— Son secrétaire m'a informé que le duc de Marlborough lui a offert l'hospitalité. Il ne sera pas autorisé à recevoir de visite pendant un jour ou deux, mais dès qu'il sera remis, nous irons le voir ensemble, vous et moi.

— J'en serais très honorée, sire, dit lady Roysdon avec un sourire. Pauvre d'Arcy! Son secrétaire a-t-il donné des précisions à Votre Altesse sur la gravité de sa blessure?

— Elle est assez mauvaise et probablement, dès que la balle aura été extraite, la fièvre montera-t-elle.

— Je crains bien que ce ne soit inévitable, murmura lady Roysdon.

— Je suis certain qu'il ne supporterait pas l'idée que nous lui mentionnions, fit observer le prince. J'ai toujours entendu dire qu'il est extrêmement désagréable de savoir qu'on a été attaqué par-derrière.

— Je n'en doute pas, dit lady Roysdon.

Elle resta quelques instants à bavarder, et dès que le colonel Bloomfield et lord Thurlow les rejoignirent, elle prit congé.

— Accepteriez-vous de dîner avec nous ce soir, Galatée? proposa Mme Fitzherbert. Je crains que vous ne vous sentiez très seule, sans le comte.

— C'est très aimable de vous soucier de moi, répondit lady Roysdon, mais je préférerais remettre à demain soir ce dîner. Je suis si bouleversée par cette épreuve que je ne saurais être une convive bien plaisante...

— Je comprends votre réaction. Le prince a dépêché son médecin personnel et vous pouvez être assurée que le comte recevra les meilleurs soins.

— D'Arcy est très résistant et guérira très vite, dit lady Roysdon.

— C'est exactement ce que j'ai fait observer au prince. Nous vous attendrons donc demain, très chère Galatée, et si vous vous sentez déprimée dans l'après-midi, passez donc au pavillon pour le thé. Le prince a invité un excellent violoniste que vous aurez plaisir à

entendre.

— J'en serais enchantée. Je viendrai donc si vous le permettez.

— Bien sûr, mon amie, vous avez besoin d'être entourée dans un tel moment!

Mme Fitzherbert l'embrassa et lady Roysdon put enfin s'éclipser.

Elle se précipita chez elle et donna l'ordre de préparer sa jument, *Ladybird*, dans le quart d'heure.

— Je me ferai accompagner par Jake, annonça-t-elle. Nous sortirons par-derrière: ne conduisez pas les chevaux devant l'entrée principale.

Elle savait que ses décisions surprendraient Fulton, mais son opinion lui importait peu., Elle monta ensuite au premier étage.

Elle demanda à Hannah de sortir son amazone et commença à se déshabiller avec une rapidité qui déconcerta sa servante.

— Votre Seigneurie a-t-elle un nouveau caprice en tête? Vous n'allez tout de même pas monter à cheval par cette chaleur, milady! Le bon sens veut qu'en cette saison on ne se promène qu'au début de la matinée ou à la fin de l'après-midi.

— Je ne prétends pas avoir de bon sens, rétorqua lady Roysdon. Préparez donc plutôt mon nouvel habit de soie, celui que j'ai commandé avant notre départ de Londres.

En s'étudiant dans le miroir, lady Roysdon se trouva particulièrement ravissante dans cet ensemble original: la jaquette de soie verte était coupée à la dernière mode de Paris, et fermée par des brandebourgs. Son chapeau blanc était orné d'une voilette assortie à l'habit.

Son élégance n'était pas seule responsable de cet éclat nouveau qu'elle découvrait en elle : son regard et son sourire trahissaient son excitation pareille à celle d'une jeune fille avant son premier bal.

Hannah mit un temps incroyable à trouver ses gants et sa cravache à poignée d'argent, et lady Roysdon brûlait d'impatience. Enfin, elle fut prête.

Malgré les protestations de sa servante, elle se précipita dans l'escalier, pour rejoindre Jake qui l'attendait dans la cour avec *Ladybird* qu'il avait sellée. La jument piaffait nerveusement et les palefreniers avaient du mal à la maintenir.

Jake aida sa maîtresse à monter en amazone. Après avoir arrangé sa robe sur le pommeau, elle sortit, suivie de son serviteur, à travers les ruelles qui descendaient hors de la ville.

Jake attendit qu'ils aient dépassé la dernière maison, pour l'interroger.

— Où allons-nous, milady?

— C'est à vous de me le dire, répliqua lady Roysdon. Je dois voir

sir Just de toute urgence. Où qu'il soit, nous devons le retrouver.

— Est-ce bien prudent, milady? Nous risquons d'être suivis!

— Nous n'avons rien à craindre jusqu'à demain: je peux vous le garantir. Les dragons sont en route, mais il n'y a aucun soldat à Brighton aujourd'hui.

Elle était ravie de pouvoir rassurer Jake, qui, au bout d'un moment, demanda :

— N'y a-t-il personne d'autre susceptible de s'intéresser aux faits et gestes de Votre Seigneurie?

— Pas pour l'instant.

Le comte n'était pas en état de donner des ordres et ses domestiques n'auraient pas l'audace de l'espionner.

— Nous prendrons toutes les précautions nécessaires, Jake, bien qu'il n'y ait pas de réel danger.

Elle fit une pause et considéra le palefrenier :

— Avez-vous une idée de l'endroit où se trouve votre maître?

— Je crois le savoir, milady.

— Est-ce loin?

— A une heure d'ici à peu près.

— Nous n'avons pas de temps à perdre.

Lady Roysdon éperonna légèrement son cheval, tout en parlant, et *Ladybird*, pour laquelle une telle course n'était pas ordinaire, s'élança au galop.

Ils longèrent les falaises creusées de criques mystérieuses qui servaient de repaires aux contrebandiers. C'était le désespoir des gardes-côtes !

Les difficultés du terrain les obligèrent à ralentir. Jake guida sa maîtresse dans une crique, à moitié cachée par des buissons d'épineux. Dans la pénombre, ils aperçurent, fondue dans la masse rocheuse, une cabane.

Les contrebandiers devaient probablement l'utiliser, avant leur départ en mer ou à leur arrivée, pour y cacher leur butin. Quand ils furent suffisamment près, ils remarquèrent que quelqu'un les guettait derrière la fenêtre, et la porte ne tarda pas à s'ouvrir devant Denzil.

Il accourut vers eux et accueillit Jake avec un sourire, avant de s'adresser à lady Roysdon :

— Bonjour, Votre Seigneurie. Je savais que vous viendriez, bien que mon maître ait prétendu que le trajet était trop dangereux pour Votre Seigneurie.

— Où est-il? coupa lady Roysdon.

— Il dort, milady, mais il va se réveiller en entendant qu'il a une visite...

Il aida la jeune femme à descendre de cheval et lady Roysdon entra dans la cabane après lui avoir confié *Ladybird*.

La pièce était plongée dans l'obscurité et une faible odeur de tabac flottait dans l'air. Elle était meublée de manière rudimentaire. Le lit métallique, disposé près d'un âtre noir de suie occupait presque toute la place. Sir Just était profondément endormi.

Il était étendu tout habillé, une jambe reposant à moitié sur le sol et un bras rejeté de l'autre côté du lit.

Lady Roysdon le contempla avec attendrissement: il semblait beaucoup plus jeune, les yeux fermés. Un vague sourire sur ses lèvres semblait témoigner que les rêves qui le visitaient étaient des rêves de bonheur.

Mystérieusement averti de sa présence dans son sommeil, il ouvrit les yeux et la considéra un instant sans comprendre. Il se leva soudain.

— Ma chérie! Vous n'auriez pas dû venir jusqu'ici! s'écria-t-il.

Mais son bonheur éclatait dans son regard et il la prit dans ses bras.

— Vous êtes sain et sauf! J'étais tellement inquiète!

— Et moi donc! Denzil m'a raconté ce que vous avez fait pour me sauver. Comment avez-vous pu accomplir un geste aussi audacieux?

— Il n'y avait pas d'autre moyen d'assurer votre fuite! De toute façon, d'Arcy est entre les mains du meilleur médecin de Brighton. Nous n'avons aucune inquiétude à nous faire à son sujet. Il se rétablira rapidement, nous pouvons en être sûrs!

— Si jamais vous l'aviez tué et que les soupçons se fussent portés sur vous, je me serais immédiatement livré à votre place.

Lady Roysdon étouffa un léger rire.

— Je le savais, dit-elle, et si j'avais été en mesure de le faire, j'aurais de toute façon essayé de viser son bras ou son épaule.

— C'était très courageux de votre part. Mais je supporte mal l'idée que vous soyez impliquée dans cette déplaisante affaire.

Il la considéra gravement, puis, très délicatement, il enleva son chapeau. Après l'avoir posé sur la table, il prit le menton de lady Roysdon entre les doigts, et demanda :

— Pourquoi êtes-vous chaque jour un peu plus belle?

— Je vous aime! répondit simplement Galatée. Chéri, vous devez partir au plus vite. Le prince a fait appeler les dragons du roi et ils seront en ville demain matin.

— Je m'en doutais.

— Il n'y a plus de soldats à Brighton pour l'heure. Ils sont partis pour des manœuvres à Douvres.

— Je l'ai entendu dire, en effet.

— La menace d'un interrogatoire effectué par les autorités n'était destinée qu'à convaincre Marshall de coopérer, expliqua lady Roysdon.

Elle reprit son souffle, avant de poursuivre avec gravité :

— D'Arcy Sheringham avait l'intention de vous soumettre à la question lui-même!

Sa terreur rétrospective à cette pensée était si manifeste que sir Just resserra son étreinte.

— N'y songez plus. Cela ne s'est pas produit et je me sens coupable de vous avoir mêlée à ces activités criminelles qui appartiennent définitivement au passé !

Elle leva les yeux vers lui.

— Êtes-vous sincère?

— J'y ai réfléchi pendant toute la nuit, dit-il. J'ai compris que votre sécurité comptait plus que tout. J'ai fait preuve d'égoïsme en choisissant ce moyen pour vous approcher.

— Non, ce n'était pas de l'égoïsme: c'est la chose la plus merveilleuse qui me soit jamais arrivée! affirma lady Roysdon, d'une voix brisée par l'émotion. Et si vous étiez resté en Cornouailles, je ne vous aurais jamais connu! J'aurais alors ignoré le vrai sens du mot amour!

— Le connaissez-vous maintenant?

— Je reviens à la vie, répliqua lady Roysdon. D'Arcy lui-même l'avait constaté et il avait raison! Je n'ai jamais éprouvé une telle joie de vivre! Je suis heureuse, extraordinairement heureuse, parce que vous m'aimez et parce que nous sommes réunis!

Il était si ému par ses paroles qu'il resserra son étreinte sans un mot. Au bout d'un moment, il déclara :

— Je vais rentrer chez moi, mon tendre amour! J'ai tant à faire pour préparer ma maison et mes jardins avant de vous recevoir!

Elle enfouit son visage dans l'épaule de sir Just, et murmura d'une voix à peine audible :

— Permettez-moi de... vous accompagner dès maintenant.

Elle le sentit se raidir, et il répondit avec un grand calme :

— Je dois préparer ma maison... pour ma femme!

Rien n'aurait pu la satisfaire davantage: c'est exactement la phrase qu'elle attendait de lui.

— Vous risquez de devoir attendre... très longtemps, lui fit-elle observer pourtant.

— Est-ce que c'est important pour nous?

— ... Non.

Elle avait hésité avant de répondre, mais elle savait qu'il avait raison.

Le temps ne comptait pas: la certitude qu'ils seraient enfin réunis devait leur suffire. Elle lui appartiendrait: désormais aucun obstacle ne les séparerait.

Comme pour mieux lire dans ses pensées, il plongea ses yeux dans les siens et affirma :

— Je vous attendrai. Tout ce que vous aurez à faire sera de me rejoindre et nous renaîtrons ensemble à la vraie vie.

Il posa ses lèvres sur celles de lady Roysdon, et ils échangèrent un baiser passionné.

Mais leur étreinte se prolongea en leur laissant une impression de tendresse qui la rendit différente des précédentes.

Ils avaient l'un et l'autre un long chemin à parcourir, dont ils ne devraient point dévier s'ils voulaient se rejoindre définitivement. Lady Roysdon s'abandonna à son émerveillement, et frissonna de bonheur entre ses bras.

— Je vous aime, Galatée! chuchota-t-il. Je vous aime tant que plus rien n'existe au monde que vous. Où que j'aille, je garderai présent à l'esprit le souvenir de votre visage adorable, de vos yeux splendides et de vos lèvres si douces...

Il déposa un baiser sur ses paupières et promit :

— Je rêverai de vous chaque nuit, jusqu'à ce que le rêve devienne réalité...

Lady Roysdon sentit ses yeux se voiler de larmes.

— Mon amour n'est pas différent du vôtre, murmura-t-elle; je vous attendrai, comme vous m'attendrez. Nous compterons les heures qui nous séparent du moment où nous serons enfin unis l'un à l'autre...

— Pour l'éternité, enchaîna-t-il, car vous m'appartenez, Galatée, vous m'appartenez totalement! Vous êtes une part de moi-même et la mort même ne nous arrachera pas l'un à l'autre.

Il l'embrassa de nouveau avec passion. Elle se blottit contre lui, et leurs cœurs se mirent à battre à l'unisson.

Il se détacha enfin d'elle et ramassa son chapeau et sa cravache.

— Je m'en vais, maintenant, dit-il. Jake vous raccompagnera. Il restera chez vous et quand l'heure viendra, il vous amènera chez moi. En attendant, que Dieu vous protège, ma chérie, puisque je ne suis pas en mesure de le faire moi-même...

Elle le regarda, les joues ruisselantes de larmes, en retenant le mouvement qui l'eût précipitée vers lui. Immobile, elle le vit s'éloigner et franchir la porte qu'il referma derrière lui.

Elle n'alla pas à la fenêtre pour ne pas assister à son départ. Elle entendit qu'il échangeait quelques mots avec Jake, les chevaux piaffèrent et enfin leurs sabots claquèrent sur le chemin...

Le visage enfoui entre ses mains, elle résolut de le suivre partout par la pensée.

Elle mit du temps à se ressaisir, puis elle reprit son chapeau, et sortit de la cabane.

Jake l'attendait à l'extérieur, en tenant par la bride *Ladybird* et sa propre monture. Il l'aida à monter en selle et ils reprirent le chemin du retour, sans hâte, et le cœur lourd.

Leurs pensées accompagnaient les deux cavaliers qui entreprenaient un interminable voyage dans la direction opposée, jusqu'aux confins du royaume.

En approchant de Brighton, lady Roysdon se mit à réfléchir aux meilleurs moyens d'occuper son temps en attendant de recouvrer sa liberté.

Bien qu'ils n'aient guère eu l'occasion d'en discuter, elle avait eu l'impression que sir Just était un homme cultivé.

En revanche elle était consciente de ses lacunes: sa gouvernante manquait singulièrement de compétence et les cours particuliers qu'elle avait reçus sur divers sujets spécialisés avaient été fort épisodiques. Elle n'avait guère été attirée par l'immense bibliothèque que possédait son mari, dans sa maison de campagne à Huntingdonshire. Et ses obligations mondaines l'avaient détournée d'une fréquentation prolongée de leur bibliothèque de Londres.

« Je pourrai rattraper le temps perdu », se dit-elle.

Elle se rappela d'autre part que Jake lui avait raconté que sir Just faisait des dons à des orphelinats. Elle tenterait de se renseigner pour voir si elle pouvait aussi les aider. Elle s'était jusque-là désintéressée des œuvres sociales à Londres : à présent, elle était décidée à changer de comportement.

« Je dois mériter l'homme que j'aime! »

Comme toutes les femmes depuis la création du monde, elle était convaincue de n'être ni assez belle ni assez intelligente au regard de l'amour qui la submergeait et qui était un don de Dieu.

Les deux cavaliers avaient rejoint la ville. Comme lady Roysdon n'avait plus aucune raison de cacher ses agissements, ils rentrèrent par le portail principal.

Tandis que Jake s'occupait des chevaux qu'il ramenait aux écuries, elle gravit les marches du perron.

En tendant ses gants et sa cravache à Fulton, elle déclara :

— Voulez-vous dépêcher un laquais au pavillon pour avertir Son Altesse royale et Mme Fitzherbert que j'ai changé d'avis et que je serais ravie d'accepter leur invitation pour le dîner de ce soir.

— Très bien, milady.

Lady Roysdon posa une main sur la rampe.

« Il n'y a aucune raison de laisser supposer que je suis particulièrement bouleversée par l'accident du comte, pensa-t-elle. Désormais, je compte bien mener ma vie comme je l'entends. Plus vite chacun le saura, mieux cela vaudra! »

Cette attitude nouvelle exigeait de sa part un courage et une constance, dont elle n'avait guère fait preuve par le passé.

Il ne s'agissait plus pour elle de provoquer son entourage ni de se révolter en vain contre son milieu, mais tout au contraire, de trouver

en elle-même des ressources cachées.

Quand elle eut refermé la porte de sa chambre, elle comprit qu'elle devait mettre un terme à sa vie futile. Elle ne se satisferait plus d'aventures passagères, car elle avait enfin trouvé ce qu'elle avait toujours cherché.

En pensant à Just, elle découvrait en son cœur cette même sérénité qui lui avait été révélée dans le bois où ils s'étaient rencontrés.

Il n'était plus à ses côtés, mais son absence n'empêchait rien au fait que chacun d'eux était une part invisible de l'autre.

— Vous ne pouvez pas donner tous vos bijoux à Juliet, Galatée! Vous vous êtes déjà montrée assez généreuse!

— Je lui donne tout, sauf mes émeraudes.

— Pourquoi, Galatée? Vous pouvez en avoir besoin: vous avez déjà refusé de prendre ce qui vous revenait à Roysdon Park, et dans votre maison de Londres.

— Je n'ai besoin de rien, Roland.

Galatée regardait le nouveau comte de Roysdon, un jeune homme plein de charme, dont elle avait déjà pu apprécier les qualités de cœur et d'esprit par le passé.

Il avait trente-quatre ans. Il avait épousé huit ans plus tôt une séduisante jeune femme qui adorait la campagne, et vécu heureux loin de la capitale.

Ils avaient maintenant l'intention de s'installer à Roysdon Park et il se chargerait de toutes les obligations qu'elle avait négligées.

Roland assumerait probablement la fonction de lord-lieutenant du comté, cependant que Juliet présiderait aux kermesses et aux ventes de charité, sans oublier les grands goûters qui rassemblaient toute l'aristocratie des campagnes.

— Êtes-vous sûre, Galatée, de ne pas vouloir garder pour votre usage la maison de Douvres? insistait lord Roysdon que l'attitude de la veuve de son oncle déconcertait. Elle est fort bien située et nous pouvons améliorer les jardins.

Galatée secoua la tête avec obstination. La curiosité du jeune comte fut la plus forte et il demanda :

— Où comptez-vous vivre?

Elle détourna les yeux, pour contempler les rayons du soleil printanier qui scintillaient dans les arbres de Berkeley Square.

— J'ai pris toutes mes dispositions, Roland, mais je préfère ne pas encore en parler. Dès que je serai installée, je vous écrirai.

— Je suis inquiet à votre sujet, Galatée! répliqua-t-il. Après tout, bien que vous soyez légalement ma tante, vous êtes encore très jeune. L'idée de vous savoir seule et sans protection ne me dit rien qui vaille.

— Je ne cours aucun danger, rassurez-vous, affirma-t-elle avec un sourire énigmatique.

—N'auriez-vous pas changé d'avis et décidé finalement d'épouser le comte de Sheringham? insista-t-il.

Comme elle ne répondait pas, il ajouta :

— Pardonnez mon impertinence, mais tout le monde sait que depuis qu'il s'est remis de ses blessures, il n'a cessé de frapper à votre porte.

— J'ai pourtant clairement fait comprendre à Sa Seigneurie que je ne l'épouserai jamais.

— Il est follement amoureux de vous.

— A sa manière.

— Pour être franc, je me préoccupe peu de son sort, précisa lord Roysdon; mais j'aimerais savoir que votre avenir est assuré, bien que vous ayez refusé l'argent que mon oncle eût souhaité vous voir accepter.

— Je ne veux rien de plus que ce qui était établi dans le contrat de mariage.

— C'est très peu, en comparaison de ce que vous pourriez exiger en tant que veuve de mon oncle.

— Cela me suffit, affirma-t-elle.

Pour la première fois depuis le début de leur conversation, sa voix se fit dure. Elle n'entendait pas être traitée comme un otage de la famille Roysdon. Elle voulait recouvrer pleinement sa liberté, maintenant que George était mort.

Elle avait été appelée à son chevet juste avant la date prévue pour son retour de Brighton. Un messenger avait été dépêché de Londres, une quinzaine de jours après sa séparation d'avec sir Just.

Durant ces deux semaines, elle avait dû lutter pour se préparer à sa nouvelle vie, après le bouleversement moral qui s'était opéré en elle.

Elle était partie aussitôt pour Londres, laissant à ses domestiques le soin de faire ses bagages.

Dès son arrivée dans sa demeure de Berkeley Square où elle ne s'était jamais vraiment sentie chez elle, elle avait été avertie par les médecins que l'état de son mari s'était aggravé: il était encore dans le coma, son cœur s'était affaibli et son pouls était très lent.

— N'y a-t-il rien que vous puissiez faire? avait-elle demandé.

Ils avaient secoué la tête.

— Rien!...

Cela avait été une simple question de temps: mais il avait fallu attendre, car cet homme s'accrochait à la vie depuis plus de cinq ans, quoique son esprit ne fût déjà plus tout à fait présent...

L'attente avait duré tout un mois: un mois durant lequel Galatée n'avait guère osé s'absenter de chez elle, un mois durant lequel on avait dû chuchoter et marcher les yeux baissés dans la maison...

Une fois ou deux, elle s'était sentie sur le point de crier au scandale

face à cette hypocrisie! Pourquoi vouloir maintenir en vie un homme qui déjà n'appartenait plus à ce monde? Seul son corps refusait de mourir et son cœur de cesser de battre...

Elle devait cependant jouer son rôle avec dignité jusqu'au bout, car elle ne voulait essayer aucun reproche quand la fin viendrait.

La famille de George avait été surprise par son calme et par la grâce avec laquelle elle avait essayé de les mettre à l'aise, quand ils lui rendaient visite. Ses écarts de conduite et sa jeunesse avaient en effet plus d'une fois choqué les Roysdon qui avaient fini par la rejeter avec horreur. Ils se répétaient les moindres détails de ses escapades et les préjugés à son égard semblaient justifiés par les récits souvent exagérés de ses aventures.

Quelle ne fut pas leur stupéfaction devant une telle métamorphose? Elle écoutait avec attention les plaintes des vieilles tantes et s'apitoyait sur leurs rhumatismes. Elle leur envoyait des voitures pour les conduire où ils le désiraient. Elle les accueillait à Berkeley Square. Les repas auxquels elle les invitait étaient toujours somptueux et accompagnés de vins raffinés.

Ses talents de maîtresse de maison les étonnaient autant que l'éviction des soupirants sans lesquels, jusque-là, elle ne pouvait se déplacer.

Aux obsèques, la famille n'avait pas tari d'éloges. Elle porta leur surprise à son comble en envoyant à chacun des souvenirs de valeur, auxquels ils s'attendaient d'autant moins que leurs rapports avaient été toujours plus que froids.

Elle fit envoyer et distribuer des tableaux, des meubles, des objets d'art accompagnés d'une lettre assurant qu'elle désirait laisser un «souvenir de George» à chacun.

A vrai dire, tout en organisant cette répartition, elle savait que George eût été furieux d'apprendre que ses biens étaient ainsi dispersés au profit de parents qui ne lui étaient rien. Mais ces gestes étaient dans la ligne de conduite qu'elle s'était fixée et dont elle ne voulait pas dévier.

Personne n'avait protesté, sinon Roland qui lui était profondément attaché et qui avait trouvé cette générosité déplacée.

— Vous ne devriez pas vous séparer de vos bijoux, insistait-il. Ce serait déjà très aimable de votre part de prêter votre tiare de diamants à Juliet quand elle se présentera à la cour et elle vous en serait très reconnaissante. Mais vous pouvez en avoir besoin pour vous-même, plus tard.

— J'en doute fort, répliqua Galatée. Du reste, je conserve un bandeau garni d'émeraudes pour une telle occasion.

— Mais les rubis, les saphirs, les perles?

— Ils sont destinés à Juliet et n'oubliez pas que votre fils en aura

besoin pour sa femme.

— Je ne sais que vous dire, murmura lord Roysdon.

— Eh bien, ne dites rien, conclut-elle avec un sourire. Je vous suis très reconnaissante d'avoir donné un cottage à Hannah. Elle sera heureuse de s'y retirer avec sa sœur.

— Vous m'avez également demandé d'en trouver un pour Hancocks, mais il a insisté pour continuer à travailler et je dois dire que je suis très satisfait de ses services.

— C'est quelqu'un sur qui l'on peut compter, répondit Galatée qui estimait que la vie de campagne conviendrait mieux à Hancocks, auquel les sorties nocturnes dans Londres avaient toujours déplu.

— Fulton m'accompagnera aussi, poursuivit lord Roysdon. Comment ferez-vous sans domestiques, Galatée?

— Je garde Jake, comme je vous l'ai dit, répondit-elle. Il conduira ma voiture de voyage à quatre chevaux.

— L'écurie tout entière est à votre disposition.

— Je ferai prendre *Ladybird* dans moins d'un mois. Mais si vous l'emmenez à Roysdon Park en attendant, je sais qu'elle y sera bien soignée.

— Si seulement je pouvais faire quelque chose pour vous...

Il se sentait coupable comme un petit garçon qui se serait conduit avec égoïsme et ne saurait comment remédier à sa faute...

— Vous pouvez me souhaiter de trouver le bonheur, suggéra Galatée, de manière inattendue.

— Vous savez très bien que je le désire de tout mon cœur. Je suis conscient que vos années de mariage n'ont pas toujours été faciles...

— Merci de le comprendre.

— Juliet et moi avons toujours été désolés pour vous, dit-il. Je n'ignore pas les remarques désagréables du reste de la famille, mais j'avoue que la nouvelle du mariage de mon oncle, à plus de soixante ans, avec une jeune fille aussi jeune que vous, m'avait paru très choquante...

Galatée s'approcha de la fenêtre pour admirer le parc: l'herbe était déjà verte et brillante, et les premiers bourgeons de jonquilles laissaient deviner un éclat d'or.

— Tout cela est fini, maintenant, dit-elle doucement. Le printemps est là.

— Oui, il fait plus doux, reconnut lord Roysdon sans vraiment comprendre l'allusion de Galatée.

« Le printemps est de retour! » se répéta-t-elle, le lendemain, tandis qu'elle prenait le départ avec Jake.

Elle avait préféré engager un jeune valet pour seconder Jake, plutôt que d'emmener un domestique qui avait déjà servi dans sa maison.

Elle avait dû presque se disputer avec Roland qui n'admettait pas qu'elle partît sans cavaliers pour la protéger.

— Je ne sais pas où vous allez, avait-il dit, mais il est dangereux de voyager sans escorte. Les bandits de grands chemins pullulent...

Le sourire de Galatée l'avait laissé perplexe.

— On dit que la foudre ne tombe jamais deux fois sur le même arbre, avait-elle mystérieusement répliqué.

Elle savait que Jake la protégerait. Il avait un pistolet dans sa poche et le valet qu'elle avait engagé maniait les armes avec une grande dextérité.

Pour plus de sûreté, elle avait caché ses émeraudes non pas dans le coffre secret, mais dans un des coussins de la banquette. Un bandit ne penserait sans doute pas à fouiller à cet endroit.

Ils voyagèrent sans hâte, pour ne pas essouffler les chevaux, qui devaient avoir un temps de repos suffisant à chaque relais.

Pour Galatée, c'était un voyage vers le paradis.

Les heures qui la séparaient encore du moment où elle retrouverait Just étaient longues, mais elle allait toucher au but: n'était-ce pas l'essentiel? Et ce n'était plus qu'une question de temps.

Avant de partir, elle s'était débarrassée à la fois des vêtements de deuil qu'elle s'était imposé de porter durant cinq mois et des robes trop somptueuses qui lui rappelaient son passé...

Elle avait choisi avec soin une nouvelle garde-robe, plus discrète et mieux appropriée à la vie qu'elle entendait mener désormais.

Sa beauté, loin d'en être altérée, y gagnait en éclat: cette élégance discrète rendait plus évident son charme épanoui. Elle se sentait rajeunie, semblable à la jeune épousée, pleine d'espoir, qui découvrait Londres, cinq ans auparavant.

Si son apparence extérieure n'avait guère changé, elle était consciente d'une profonde métamorphose intérieure : elle avait mûri et s'était assagie.

La paix qu'elle avait découverte au contact de Just lui semblait maintenant un état naturel.

Elle avait même du mal à concevoir qu'elle eût pu mener cette vie dissolue qui avait été la sienne sous l'influence du comte.

Elle avait quitté Londres le dernier jour de mars. Plus ils approchaient de la Cornouailles, plus le climat devenait clément, le ciel serein et le paysage avenant. Le vert des prairies paraissait plus riant, plus pur.

Les arbres sous leur manteau de feuilles verdoyantes exprimaient le renouveau de la nature et évoquaient Perséphone revenant du gouffre des enfers, substituant aux tourments de l'hiver la jeunesse du printemps.

Les primevères apportaient leurs notes de couleurs vives, les

violettes pointaient sous leurs feuilles timides et les anémones parsemaient les lisières des forêts.

Chaque jour, Galatée avait l'impression de communier avec cette renaissance de la nature et chaque nuit, elle avait du mal à trouver le sommeil, car son corps tout entier appelait l'homme qu'elle aimait.

Elle n'avait pratiquement plus entendu parler de lui depuis leurs adieux dans la cabane des contrebandiers.

Elle avait espéré en vain une lettre de lui. Cependant, quand les journaux avaient annoncé la mort de son mari, elle avait reçu un bouquet de lys...

Elle s'était rappelée qu'il lui avait dit, que lorsqu'il l'avait vue, pour la première fois, elle lui avait fait penser à un lys parmi les chardons. Il y avait aussi le lys de Brighton...

Bien qu'aucune lettre n'accompagnât cet envoi de fleurs, il ne lui avait pas été difficile de deviner le nom de l'expéditeur.

Dès lors, un bouquet de lys était arrivé chaque mois: elle comprenait le message qu'ils étaient chargés de transmettre. Elle les attendait avec impatience, craignant qu'il ne l'eût oubliée, mais les envois, réguliers, la rassurèrent.

Probablement, sir Just les faisait-il envoyer directement de Cornouailles, car elle avait constaté que chez les fleuristes de Londres les lys étaient sensiblement différents: ceux qu'elle recevait n'étaient jamais pleinement épanouis, mais en bourgeons.

« Il m'attendra... je sais qu'il m'attendra, comme il me l'a promis », se répétait-elle.

Mais comment ne pas craindre de voir surgir un ultime obstacle à leur bonheur? Elle avait beau se dire qu'elle avait mis en lui une confiance qu'elle n'avait accordée à aucun homme, elle redoutait de l'aimer trop, et que cet excès d'amour ne finisse par le lasser.

A quoi servait de se torturer ainsi, pensait-elle tout aussitôt. Leur amour était trop sublime pour subir les atteintes du temps et de la séparation.

Sir Just avait certainement compris qu'elle ne pouvait pas accourir tout de suite après la mort de George: une telle hâte aurait suscité des commentaires malveillants et nui à leur vie ultérieure.

Il convenait qu'elle respectât le souvenir de son mari et observât le deuil.

Elle avait maintenant rempli toutes les obligations que sa position mondaine lui imposait : elle était enfin libre de vivre sa vraie vie et de rejoindre l'homme qu'elle aimait plus que tout au monde.

Jake s'occupa d'établir l'itinéraire. Quand ils eurent atteint la dernière auberge prévue, il lui expliqua que la route ne serait plus longue.

— Si tout va bien, nous devrions arriver au prieuré vers trois

heures de l'après-midi, dit-il.

La maison s'appelait toujours le prieuré de Trevena, bien que le corps de bâtiment qui avait autrefois abrité des moines fût maintenant en ruine.

Cependant, les jardins qui entouraient le lac où les moines péchaient existaient encore, et ils étaient réputés dans toute la région pour leur beauté.

« Je verrai tout cela demain! » pensa-t-elle avec ravissement, en se couchant dans le grand lit de chêne de la chambre d'auberge.

— Je vais le voir aujourd'hui ! s'écria intérieurement Galatée, quand ils prirent le départ pour l'ultime étape.

Le vent faisait frémir la crinière des chevaux. Galatée enleva sa capeline pour laisser flotter ses cheveux en liberté, avec un rire de petite fille. Jake et le valet sourirent comme si son bonheur était contagieux. La jeune femme avait l'impression que les chevaux galopaient de plus en plus vite, comme s'ils comprenaient qu'ils touchaient au terme de leur long voyage. Ils retrouveraient bientôt le confort des écuries et pourraient brouter dans les immenses prairies qui entouraient la demeure.

En regardant par la portière, elle découvrait une nature d'une beauté incomparable. Certains arbres tropicaux parvenaient même à pousser dans cette région méridionale. Pour la première fois depuis son départ de Londres, elle aperçut des tulipes rouges et jaunes, des narcisses, des iris violets et blancs.

Elle ne voulait rien perdre de ce paysage enchanteur et elle se pencha par la fenêtre, pour laisser la brise lui caresser le visage.

Ils s'arrêtèrent vers midi, pour déjeuner dans un relais de village où on leur offrit des pâtés, du jambon préparé à la ferme, du pain fraîchement cuit, du beurre onctueux et un délicieux fromage crémeux. Elle but du cidre dans une chope d'étain et plaisanta avec les paysans qui la regardaient, béats d'admiration...

En repartant, elle les salua joyeusement.

Peu à peu, elle sentit son cœur se serrer. Elle cessa de rire avec insouciance. Le souffle lui manquait...

Elle crut reconnaître l'odeur de la mer et se rappela que Just lui avait dit que la propriété s'étendait jusqu'au rivage.

Que faisait-il en ce moment? Son intuition l'avertirait-elle de son arrivée?

Il n'était pas encore trois heures quand les chevaux franchirent le grand portail de pierre.

Une longue allée bordée d'arbres centenaires menait jusqu'à une belle demeure, exactement semblable à celle que Galatée avait imaginée en rêve. Elle était large et basse, construite en pierre grise, avec des fenêtres à petits carreaux qui reflétaient les rayons du soleil.

Elle dominait une pelouse qui menait à un lac. Des massifs de jonquilles entouraient la maison.

C'était ainsi qu'elle se représentait la demeure de Just: le gris des pierres lui rappelait la nuance de ses yeux.

Un pont étroit permettait de traverser le lac en un point étroit qui le divisait en deux. Les chevaux ralentirent. Galatée pria Jake de les arrêter.

Elle descendit de voiture.

— Attendez cinq minutes, ordonna-t-elle. Je voudrais arriver toute seule.

Jake sourit à cette idée qu'il comprenait. Elle traversa le pont, en relevant une mèche rebelle qui lui tombait sur le front.

Le miroitement du soleil sur les eaux du lac l'éblouit.

Dans ce flamboiement d'or, auquel se mêlaient les couleurs éclatantes des jonquilles, Galatée eut le sentiment que la demeure tout entière l'accueillait somptueusement.

La porte était fermée; la jeune femme se demanda si elle devait monter les trois marches du perron, pour aller frapper. Mais elle préféra contourner la maison pour aller admirer le jardin qui probablement s'étendait derrière le bâtiment.

Elle ne se trompait pas...

Des haies d'ifs entouraient des parterres de fleurs, un jet d'eau faisait entendre son murmure cristallin dans une fontaine de pierre et une roseraie cachait à demi un ancien cadran solaire.

Elle avait si souvent vu ce paysage dans ses rêves qu'elle eut le sentiment d'être dans son cadre familial.

C'est alors qu'elle l'aperçut: il traversait le jardin, entouré de trois chiens. Il ne portait pas de chapeau et semblait admirer sa maison dont la splendeur l'enchantait, lui aussi.

Les chiens remarquèrent les premiers sa présence. Ils bondirent vers elle, sans aboyer, comme si déjà ils reconnaissaient une amie.

Just et Galatée marchaient l'un vers l'autre.

Quand il la reconnut, un sourire radieux éclaira son visage. Ses yeux reflétèrent soudain toute la lumière de ce matin merveilleux.

— Vous êtes venue! s'écria-t-il, transporté de bonheur.

En entendant le son de sa voix, grave et émue, elle sut que l'instant qu'elle avait tant espéré était enfin arrivé. Une grande vague de joie déferla sur elle.

— Vous m'attendiez? murmura-t-elle.

— Oui... je savais que vous viendriez... j'attendais chaque jour... peut-être aujourd'hui. Peut-être demain...

Elle tendit les mains vers lui. Elle sentit ses lèvres sur ses doigts. Ce geste plein de pudeur lui parut plus délicieux qu'une étreinte passionnée.

Enfin, il l'entoura d'un bras et l'entraîna vers la maison.

Dès qu'il eut ouvert la porte, elle fut émerveillée par l'odeur de cire qui se mêlait au parfum des fleurs séchées : c'étaient les senteurs d'un vrai foyer. « Ce sera le mien », pensa-t-elle, au bord des larmes.

Il la conduisit jusqu'à une grande pièce basse de plafond qui donnait sur le jardin. Les canapés et les fauteuils, tendus de soieries aux tons chauds donnaient cette impression de confort qu'on ne trouve que dans les maisons meublées avec amour.

Les chiens se précipitèrent près de la cheminée, comme si cette place leur revenait de droit.

— Bienvenue chez vous, ma chérie! dit simplement Just, en prenant Galatée entre ses bras.

Il l'embrassa et elle comprit que désormais plus aucun obstacle ne se dresserait entre eux, que leur attente était récompensée.

Comme toujours, il lut dans ses pensées, et déclara en levant la tête :

— Nous nous marierons ce soir même dans la chapelle qui dépendait autrefois du prieuré.

— Vous avez déjà pris des dispositions?

— Il y a longtemps que j'ai tout réglé! avoua-t-il avec un sourire. Le vicaire n'attend qu'un message de moi. Mon tendre amour, vous deviendrez alors ma femme comme je l'ai toujours souhaité.

Elle poussa un soupir de bonheur et cacha son visage contre son épaule, tandis qu'il déposait un baiser sur ses cheveux.

Il lui prit ensuite le menton pour la forcer à le regarder et l'embrassa sur les lèvres, comme s'il ne voulait plus jamais la laisser partir, très, très longtemps...

Quelques minutes plus tard, ils riaient ensemble en prenant le thé, servi avec des brioches, de la crème fraîche et de la confiture de fraises : l'orgueil de l'office!

Puis elle monta dans sa chambre d'où elle avait une vue splendide sur le lac. Une gouvernante âgée et une jeune servante aux yeux pétillants de gaieté et aux joues roses défaisaient ses bagages.

— Mon maître m'a demandé de m'occuper de vous, milady, et j'espère que je donnerai satisfaction à Votre Seigneurie, déclara la gouvernante.

— Je n'en doute pas, répondit Galatée.

Elle prit un bain parfumé à l'essence de rose, fabriquée dans les serres du jardin.

Elle sortit la toilette qu'elle avait prévue pour le mariage de sa garde-robe, sans être sûre que Just approuverait son choix.

C'était une robe très simple, de gaze blanche, et comme le blanc pouvait paraître déplacé pour une jeune veuve, elle avait fait broder l'empêchement d'un filet d'argent.

Elle était en train de se demander quelle coiffe elle porterait, quand la gouvernante lui apporta une voilette si fine qu'on l'eût dite tissée par des doigts de fée.

— Un voile? s'étonna-t-elle.

— Les épouses des Trevena l'ont toujours porté, milady, depuis l'installation de la famille dans cette demeure.

Un bouquet, non de fleurs d'oranger, mais de lys en bourgeons devait accompagner le voile.

— Mon maître fait cultiver les fleurs les plus rares dans sa serre, expliqua la gouvernante, en particulier des lys, milady. Il en a pris le plus grand soin depuis son retour et c'est probablement à cet usage qu'il les destinait.

Galatée plaça les fleurs sur le voile qu'elle rejeta sur ses épaules, sans se couvrir le visage.

En descendant les escaliers, elle espérait que sa beauté était à la hauteur de l'événement. Le regard de Just suffit à la rassurer. Il lui prit la main, sans cesser de la contempler.

Il la guida à travers plusieurs couloirs jusqu'à la porte de la chapelle.

Elle était très ancienne et les derniers rayons du soleil jouaient à travers les vitraux. Elle était entièrement décorée de lys qui embaumaient délicieusement.

Quel message secret ces fleurs étaient-elles censées lui faire parvenir, comme durant tous ces mois qu'avait duré leur séparation?

Galatée serra la main que Just lui offrait, en approchant de l'autel envahi de lys.

Elle pria pour qu'il la trouvât toujours semblable à ce lys, auquel il l'avait comparée la première fois.

Le vicaire prononça les paroles sacramentelles avec un accent touchant de sincérité, puis ils s'agenouillèrent pour recevoir la bénédiction nuptiale.

Quand ils se relevèrent, Just, l'attirant vers lui, déposa un baiser sur son front.

— Ma femme... murmura-t-il.

Puis, la tenant par la main, il la reconduisit dans « leur » maison.

Ils retrouvèrent, dans une immense salle à manger qu'elle n'avait pas encore vue, le vicaire et les serviteurs venus se joindre à eux pour boire une coupe de champagne. La plupart des domestiques habitaient depuis très longtemps au prieuré et l'atmosphère de cette petite fête était très détendue.

Chacun fut présenté à la nouvelle maîtresse et déclara son bonheur de voir « maître Just » marié avec une jeune femme aussi belle.

— Il est resté si longtemps solitaire, milady. Maintenant tout sera différent et nous sommes heureux de vous avoir parmi nous, dit le

plus âgé.

Après le départ du vicaire, elle enleva son voile et les domestiques se retirèrent pour préparer le repas qui leur était destiné.

Le couple s'installa dans une petite pièce octogonale entourée des niches qui abritaient les statuettes des saints qui avaient autrefois vécu au prieuré.

Des guirlandes de lys décoraient la table dressée avec des pièces d'argenterie qui appartenaient aux Trevena depuis plusieurs siècles.

En célébrant ce jour avec une coupe de champagne, Just et Galatée évoquèrent leur dîner dans la clairière...

Ils se retirèrent ensuite au salon d'où ils contemplèrent les dernières lueurs du soleil couchant derrière les arbres du parc.

Le lac reflétait les nuances pourpres du ciel et les jonquilles captaient dans leur or resplendissant les lumières mourantes.

Devant tant de beauté, Galatée laissa échapper un soupir, avant de dire très doucement :

— J'ai quelque chose à vous apprendre.

— Je vous écoute.

Il s'éloigna légèrement d'elle, pour lui permettre de s'exprimer calmement. .

Elle déclara alors ce qu'elle n'avait jamais confié à personne à propos de son mariage :

— Mon père a toujours été un joueur, commença-t-elle. C'était la seule chose qui le divertît. Après la mort de ma mère, il passa son temps aux tables de jeux.

» Parfois, il gagnait, ce qui l'emplissait de joie et dans ces jours fastes il me couvrait de présents, la plupart du temps inutiles et trop coûteux...

» Le plus souvent, la chance ne lui souriait pas. Il devait renvoyer une partie du personnel, se séparer de ses chevaux et envoyer l'argenterie au mont-de-piété... Il n'était plus question pour moi d'avoir la moindre livre et je n'avais plus qu'une robe à me mettre!

Elle s'arrêta un instant, avant de poursuivre d'une voix à peine audible :

— Un jour, il ramena à la maison... lord Roysdon.

Tout en parlant, elle revoyait son père traverser l'entrée avec un inconnu. Elle s'était penchée au-dessus de la rampe d'escalier pour essayer de deviner l'identité de son compagnon.

Son père lui avait promis un cheval pour son dix-septième anniversaire, qu'elle devait fêter trois semaines plus tard. Il avait entendu parler d'une bête à vendre, qui n'était pas très chère, quoique dotée d'un excellent pedigree.

Le vendeur avait amené l'animal, mais il ne pouvait pas rester longtemps. Elle avait attendu un moment dans sa chambre avant de se

décider à descendre. En ouvrant la porte, elle avait entendu son père déclarer avec irritation :

— C'est inutile, monseigneur. Vous ne me soutirez pas cela! J'ai été parfaitement honnête avec vous: c'est tout ce qui me reste!

Elle avait rejoint son père et l'inconnu, un homme déjà âgé, dans le salon. Craignant de voir son cheval lui échapper, elle avait déclaré :

— Papa, je vous présente mes excuses pour cette interruption, mais on vient d'amener le cheval qui est en vente pour que vous l'examiniez...

Son père n'avait pas répondu. L'inconnu avait alors demandé :

— Qui est-ce?

— C'est ma fille, Galatée, monseigneur, avait répondu son père avec une gêne visible.

— Je croyais que vous m'aviez déjà énuméré tout ce que vous possédiez...

Sans comprendre l'allusion, Galatée devait apprendre plus tard que son père avait perdu des milliers de livres, contre lord Roysdon.

Dès qu'il avait aperçu la jeune fille, lord Roysdon lui avait mis le marché en main: ses dettes lui seraient remises s'il consentait à lui donner sa fille en mariage.

Dans son désir d'obtenir cette jeune épouse, il avait accepté de signer un contrat de mariage fort avantageux pour elle.

— Tu as une chance extraordinaire! s'était écrié son père.

— Mais il est si vieux, papa! Il a beau se montrer gentil et généreux, il est horriblement vieux!

— Quelle importance? s'était indigné son père. Crois-tu que tous tes blancs-becs pourraient t'offrir ce que propose lord Roysdon? Tu seras riche, mon enfant. Tu auras une position importante dans la société.

Après une pause, il avait ajouté :

— J'ai toujours pensé que ta beauté t'assurerait un bel avenir. Jamais cependant, je n'aurais osé aspirer à une telle alliance! C'est un ami du prince de Galles, un familier de Carlton House!

— Mais papa...

Inutile : il n'avait rien voulu entendre.

Comme on ne cessait de lui répéter qu'elle avait une chance extraordinaire, Galatée avait fini par se laisser gagner par l'excitation générale. Ce mariage était d'autant plus avantageux que la première épouse de lord Roysdon ne lui avait donné aucun enfant.

Les cadeaux de noces, les bijoux que son fiancé lui offrit, les félicitations de ses amis, les préparatifs de la cérémonie, tout l'avait empêchée de réfléchir à la signification exacte du mariage...

Elle n'avait guère eu l'occasion de se trouver seule avec lord Roysdon dans les semaines qui précédèrent leur union. Des fiançailles

prolongées auraient été superflues et il était trop impatient de la voir devenir sa femme pour ne pas précipiter les choses.

Ils avaient projeté de se marier à la campagne puis de passer leur lune de miel à Brighton, où résidait le prince de Galles. Galatée serait alors présentée à la petite cour qui suivait partout le prince, monde de privilégiés triés sur le volet.

C'est à Roysdon House, à Huntingdonshire, qu'ils s'étaient mariés, car les invités étaient si nombreux qu'ils n'auraient jamais pu être accueillis dans la maison du père de Galatée. Celui-ci n'était d'ailleurs que trop heureux d'être dispensé d'une aussi lourde charge. Ils passèrent donc la nuit qui précédait les noces à Roysdon House.

Galatée fut conduite à l'église en landau. Sur le chemin, les villageois l'avaient acclamée. Des tables avaient été disposées sur les pelouses à l'intention de tous les employés de la propriété.

Trois cents amis et parents avaient pris part au petit déjeuner de Roysdon House. Après de multiples discours, d'innombrables bouteilles de champagne avaient été ouvertes.

Ce n'est que lorsqu'elle s'était retirée avec son nouvel époux, que Galatée avait pris conscience de l'horreur de la situation. Elle s'était trouvée face à un inconnu.

Lord Roysdon, qui avait beaucoup bu, était d'humeur joyeuse. Il avait attiré la jeune femme contre lui, et lui murmurait des mots tendres, d'une voix pâteuse.

— Je vais faire des jaloux, parmi tous ces freluquets... Mais je vous serais reconnaissant de ne pas oublier que votre mari, c'est moi!

Il lui avait saisi le menton et avait déposé un baiser sur sa joue, car elle avait vivement détourné la tête.

Elle avait alors éprouvé un irrépressible dégoût pour cet homme vieux et gras, qui avait trop mangé, trop bu. Par chance, il s'était endormi en chemin, tandis qu'ils se rendaient à la maison que leur avait prêtée un pair du royaume pour leur nuit de noces.

Ils étaient arrivés pour le dîner. Pendant qu'elle se changeait, Galatée avait entendu son mari remuer dans la pièce voisine : elle avait compris que les chambres étaient communicantes.

Réprimant un frisson d'écœurement, elle était descendue pour dîner et pendant le repas elle avait eu la plus grande peine à rire des plaisanteries et des allusions odieuses de son époux...

Il avait beaucoup bu à nouveau et elle avait dû se forcer pour ne pas laisser ce qui était dans son assiette. Quand elle avait regagné sa chambre, elle tremblait de peur. Elle était parfaitement ignorante: sa mère étant morte quand elle avait quinze ans, personne n'avait eu l'occasion de l'informer de tous les aspects du mariage.

Quand lord Roysdon était venu dans sa chambre, elle avait compris qu'il avait l'intention de l'embrasser, de la caresser et de s'étendre près

d'elle. Mais tout son corps se révoltait à cette idée.

Elle n'était pas encore couchée et, debout près de la cheminée, elle avait regardé avec horreur le vieillard, encore plus affreux dans sa robe de chambre bâillant sur son ventre bedonnant.

Son visage était écarlate et dans ses yeux s'allumaient des éclairs de désir.

Comme il approchait ses mains de sa poitrine, elle avait hurlé :

— Non, non!

— Ah! vous êtes timide, avait-il ricané. Il fallait s'y attendre. Mais j'aurai tôt fait de vous enseigner les choses de l'amour, ma chère amie, et vous y prendrez goût, comme toutes les femmes!

Elle s'était esquivée mais, manifestement, sa résistance l'excitait encore davantage.

— Vous voulez que je vous poursuive, hein? avait-il demandé. Eh bien, je suis encore assez jeune, pour en être capable... et ne croyez pas que vous pourrez m'échapper!

Elle s'était réfugiée dans un coin de la chambre. Dès qu'elle avait senti le contact de ses mains sur sa peau, elle avait poussé un cri d'effroi. Puis elle s'était débattue pour se dégager de cette étreinte monstrueuse et s'était précipitée hors de la pièce.

Elle s'était engouffrée dans l'escalier, qui conduisait à une mezzanine au-dessus de l'entrée.

Elle Pavait entendu hurler en riant, comme un chasseur poursuivant le gibier!

En haut de l'escalier, elle s'était retrouvée dans un étroit corridor qui menait à la mezzanine.

Elle s'était retournée, désespérée. Il ne l'avait pas encore rejointe.

— Ah! je vous tiens, enfin! criait-il, quelques marches plus bas. Vous m'aurez donné du mal! Mais je vous aurai!

Sa voix soudain s'était brisée. Il avait porté ses mains à sa poitrine et, avec un gémissement sourd, il était tombé à la renverse et avait roulé dans l'escalier jusqu'à l'étage inférieur.

Pétrifiée d'horreur, Galatée n'avait pu que hurler jusqu'à l'arrivée des domestiques... Ainsi s'était déroulée sa nuit de noces.

Après un silence, elle ajouta pour Just:

— Ils le ramenèrent dans sa chambre et une semaine plus tard, il fut reconduit à Londres. Il ne reprit jamais connaissance.

Just gardait le silence.

— Je vous ai dit cela, continua-t-elle, parce que vous avez peut-être trouvé étrange que j'aie choisi une robe blanche pour notre mariage. Mais depuis ce terrible accident, dont j'étais en partie responsable, je n'ai jamais permis à aucun homme... de me toucher.

Elle avait toujours les yeux tournés vers le jardin dont les contours s'estompaient dans la pénombre du crépuscule. Elle sentit soudain que

Just s'était rapproché d'elle.

Elle leva les yeux vers lui.

— Pensiez-vous me l'apprendre? demanda-t-il, en souriant.

— Comment le saviez-vous?

— Je l'ai su dès notre premier baiser. Personne ne vous avait embrassée avant moi... de cette façon-là. N'est-ce pas, Galatée?

Elle le considéra avec étonnement, puis avec un léger murmure, elle cacha son visage contre son épaule.

Il lui caressa les cheveux.

— C'est fini, ma chérie, mais j'avais raison de vous comparer à un lys, intact et pur.

— Comment m'avez-vous si bien devinée... Malgré l'endroit où vous m'avez rencontrée?

— Ce que je voyais ne correspondait pas à ce que je ressentais au plus profond de moi. Mon cœur m'affirmait que vous n'étiez pas telle que vous vous montriez. Et quand je vous ai embrassée, vos lèvres m'ont donné raison.

— Étais-je si peu... expérimentée? demanda Galatée.

— Vos lèvres étaient si douces, si fraîches, si innocentes... répondit-il. Je ne voyais pas autrement ma future femme, celle que je vénérerai, durant ma vie entière...

— Oh! Just!

Ce nom lui échappa comme un soupir.

Il la serra contre lui, très fort.

— Nous avons, vous et moi, tout ce qui compte : notre amour, un foyer. Et, si Dieu le veut, assez de place pour nos enfants...

Il glissa un doigt sous son menton, pour la forcer à le regarder.

— Oubliez le passé, considérez-le comme un mauvais rêve qui se dissipe au matin.

— Et la scandaleuse lady Roysdon?

— Elle a disparu et elle deviendra peut-être un personnage de légende pour les dandies et les noctambules... Mais elle ne perturbera plus votre avenir.

— Êtes-vous certain de ne pas être las de ce qui... reste de moi?

— Tout ce que je vois est une jeune femme ravissante à laquelle j'ai beaucoup à apprendre. Et avant toute chose, tout ce qui touche à l'amour...

Un éclair passa dans le regard de Galatée, qui entoura le cou de Just de ses bras.

— Oh oui! chéri, murmura-t-elle, j'ai tant de choses à apprendre pour vous rendre heureux...

— C'est facile, répondit-il, parce que vous m'appartenez déjà de cœur et que vos pensées sont semblables aux miennes, mon amour.

Il déposa un baiser sur son front, ayant de conclure :

— Nous nous aimons avec la même ferveur et nous serons l'un à l'autre, éternellement reconnaissants à Dieu d'avoir permis notre rencontre et notre union.

Il sourit et rapprocha ses lèvres de celles de Galatée, en chuchotant :

— Puisque j'ai conquis votre esprit et votre cœur, il ne reste plus qu'à vaincre votre corps plein d'ardeur, ma chérie... N'oubliez pas que je suis un bandit de grands chemins et que j'exige qu'on me donne tout ce qu'on possède. Êtes-vous disposée à m'accorder cet ultime bien que vous avez en votre possession?

— Il est à vous! dit Galatée avec passion. A vous, oh! mon merveilleux brigand! Je vous aime tant que j'ai l'impression de n'avoir jamais vécu jusqu'à ce jour. Votre seule présence me rend à la vie... j'ai un tel désir de devenir complètement votre épouse... votre femme!

Un baiser étouffa ses derniers mots. Le monde entier s'effaça autour d'eux; n'en subsistaient que la douceur et le parfum de la pièce qui les entourait.

La joie rayonnante qui les enveloppait était déjà une assurance pour une éternité de bonheur.

Fin